

L'ORTHODOXIE : QU'EST-CE QUE C'EST ?

La Voie, La Vérité, La Vie



2^{ème} édition, revue et corrigée

PROFANE ET LAÏQUE

L'ORTHODOXIE : QU'EST-CE QUE C'EST ?

La Voie, La Vérité, La Vie

Brève présentation de l'Église Orthodoxe
et différences majeures avec le Catholicisme



Édité par le **Monastère de la Transfiguration**
www.monastere-transfiguration.fr

2015

Du même auteur :

Commentaires bibliques selon la Septante

Saison I : Gn. chapitres 1 – 9

Saison II : Gn. chapitres 11 – 24

Saison III : Gn. chapitres 25 – 41

Saison IV : Gn. chapitres 42 – Ex. chapitre 2

Saison V : Ex. chapitres 2 – 14

Saison VI : Ex. chapitres 15 – 25

Saison VII : Ex. chapitres 25 – Lv. chapitre 8

Saison VIII : Lv. chapitres 11 – extraits Nb., Dt. et Sir.

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
(intégrale ou partielle) par tous procédés
réservés pour tous pays.

Illustration : sœur Grégoire
Maquette et composition : Philippe Porte

Monastère de la Transfiguration
La Vasserie
24120 TERRASSON-LAVILLEDIEU
www.monastere-transfiguration.fr

© Congrégation Monastique de la Transfiguration 2015
ISBN 978-2-9554244-0-7

*« Le Verbe s'est fait chair,
pour que nous devenions Dieu. »*

Saint Athanase d'Alexandrie,
Traité sur l'Incarnation du Verbe,
54 Sources Chrétiennes n° 199

Nous remercions vivement les personnes qui ont collaboré à la rédaction de cet ouvrage, soit par leurs conseils, soit par leurs corrections, notamment celles qui ont bien voulu relire ce travail : sœur Grégoire, sœur Magdeleine Remuet, mesdames Anastasie Morfis et Sylvia Vico, messieurs Luc Compagnon, Jean-Marie Gobert et Paul Redon. Nous exprimons notre gratitude spécialement à monsieur Philippe Porte : il n'a pas ménagé son temps pour la mise en forme de cet ouvrage qui n'aurait pas vu le jour sans son généreux travail.

Préface

Préface de l'Archimandrite Élisée

Higoumène du Monastère de Simonos Pétra p 13

Avant propos

§ 1 Une question fréquente p 15

§ 2 Définition de l'adjectif « orthodoxe » p 17

§ 3 Définition de l'Orthodoxie p 17

§ 4 Définition de l'Église orthodoxe p 18

§ 5 Depuis quand et pourquoi est-elle nommée « Église orthodoxe » ? p 22

Ce que croient les Orthodoxes en Église

§ 6 La foi p 27

§ 7 Comment connaît-on la foi de l'Église ? p 27

§ 8 Comment la reconnaît-on ? p 30

§ 9 Qu'est-ce qui le certifie ? p 30

§ 10 La Religion du Christ p 32

§ 11 Ce que révèle l'Ancien Testament p 33

§ 12 La Sainte Trinité p 34

§ 13 Distinction nature / personne p 35

§ 14 Sens des Noms : Père, Fils, Esprit Saint p 36

§ 15 L'Essence divine et Ses Énergies p 38

§ 16 La Création et en son centre, l'Homme p 39

§ 17 L'homme mâle et femelle : leurs vocations p 40

§ 18 Son drame p 41

§ 19 Son salut (la Rédemption) p 42

§ 20 Le Salut, c'est le Christ p 43

§ 21 La Mère-de-Dieu p 43

§ 22 Le « Processus » du salut en Christ p 46

§ 23 La consubstantialité des hommes p 48

§ 24 Les tentations du Christ p 49

§ 25 La kénose p 50

§ 26	La Passion-Mort. Conception orthodoxe de la Croix	p 51
§ 27	La Résurrection	p 51
§ 28	Le Paradis ou Ciel	p 52
§ 29	Importance de la liberté de l'homme	p 52
§ 30	La déification-divinisation	p 53
§ 31	Mode de transmission du salut par le Christ	p 54
§ 32	Le problème du mal	p 55
§ 33	Le diable et les démons	p 56
§ 34	La Miséricorde divine	p 57
§ 35	Participation des hommes à l'œuvre du Christ	p 58
§ 36	Notre « kénose » : dépouillement de soi	p 59
§ 37	Qu'est-ce que l'Amour ?	p 59

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

§ 38	La Vie en Christ	p 61
§ 39	L'incorporation au Christ	p 61
§ 40	Tous les hommes sont incorporés au Christ	p 62
§ 41	Qui est sauvé ?	p 62
§ 42	À quoi bon avoir la foi ?	p 63
§ 43	La vocation des Orthodoxes	p 64
§ 44	« Croire » c'est « voir » et donc « connaître »	p 64
§ 45	Les saints Mystères ou sacrements	p 66
§ 46	« L'impact » des saints Mystères	p 67
§ 47	Leur nombre	p 67
§ 48	L'expérience spirituelle	p 68
§ 49	Le mystère de l'espace et du temps sacrés	p 69
§ 50	Le mémorial	p 71
§ 51	La Divine Liturgie	p 72
§ 52	Le Corps et le Sang du Christ	p 74
§ 53	Les icônes	p 75
§ 54	Le culte des saints	p 78
§ 55	Les saintes Reliques	p 78

§ 56	La Mère-de-Dieu ou Théotoque (complément de § 21)	p 82
§ 57	Le monachisme	p 83
§ 58	La paternité spirituelle	p 85
§ 59	Le mariage	p 86
§ 60	L'ascèse	p 88
§ 61	La prière	p 90
§ 62	La « prière de Jésus »	p 91
§ 63	Le Synaxaire	p 92
§ 64	L'avenir du monde	p 93
§ 65	La place du chrétien dans la société	p 95
§ 66	L'Église confrontée aux cultures de mort	p 96
§ 67	Le martyr, mode « normal » de la vie des chrétiens	p 99
§ 68	La morale au-delà de la morale	p 100
§ 69	La Joie, critères de la présence de Dieu	p 101
§ 70	Le sens de la mission	p 102

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

§ 71	La foi, ferment d'unité par les sacrements	p 103
§ 72	Le calendrier	p 104
§ 73	Les fêtes « fixes »	p 105
§ 74	Les fêtes « mobiles »	p 106
§ 75	Les moines et les fidèles	p 107
§ 76	Les évêques	p 108
§ 77	Les Conciles Œcuméniques	p 109
§ 78	Qu'est-ce que l'œcuménisme ?	p 109

Quelques différences avec le catholicisme

§ 79	Préliminaire	p 113
§ 80	Une différence de discernement	p 115
§ 81	La conception de l'Église	p 116
§ 82	Le rôle du Pape de Rome	p 117

Table des matières

§ 83	L'infaillibilité pontificale	p 124
§ 84	La « théorie des branches »	p 126
§ 85	La théorie des « deux poumons de l'Église »	p 128
§ 86	Une collaboration inter-chrétienne	p 129
§ 87	La question de l'Esprit Saint	p 129
§ 88	Une atrophie de la place du Saint-Esprit	p 132
§ 89	La méconnaissance des Énergies divines	p 133
§ 90	La Transfiguration du monde	p 134
§ 91	La Déification des hommes	p 136
§ 92	Le Baptême	p 136
§ 93	Les trois Mystères d'Initiation	p 138
§ 94	Les conciles	p 140
§ 95	Sur la Liturgie et la messe	p 141
§ 96	Sur les « paroles de l'institution eucharistique »	p 143
§ 97	La communion avec la seule hostie	p 144
§ 98	L'hostie en pain azyme	p 145
§ 99	La Transsubstantiation	p 146
§ 100	L'« intercommunion » et « l'hospitalité eucharistique »	p 148
§ 101	L'adoration du « Saint Sacrement »	p 152
§ 102	L'icône et les statues	p 154
§ 103	L'art du vitrail	p 156
§ 104	Le Symbolisme	p 157
§ 105	La « Sainte Famille » et son image	p 159
§ 106	L'architecture sacrée	p 160
§ 107	Le mariage	p 161
§ 108	L'anthropologie (ce qu'est l'homme)	p 162
§ 109	L'Immaculée Conception	p 163
§ 110	L'Assomption de la Mère-de-Dieu	p 165
§ 111	Un clergé marié	p 167
§ 112	La question du divorce	p 168
§ 113	La morale	p 169
§ 114	Les saintes Écritures	p 170

Table des matières

§ 115	Sous le règne de la Loi	p 171
§ 116	Vers une « ignominie dévastatrice »	p 173
§ 117	Janus ?	p 175
§ 118	Le « Je crois en Dieu »	p 176
§ 119	Des erreurs dans la traduction de la confession de la foi	p 177
§ 120	Le « Notre Père »	p 178
§ 121	Un « Notre Père » édulcoré	p 179
§ 122	Le Signe de la Croix	p 183
§ 123	La prière discursive	p 184
§ 124	Le monachisme	p 186
§ 125	Action et contemplation	p 188
§ 126	Les sacrifices et l'ascèse	p 190
§ 127	L'iconostase	p 191
§ 128	Métanies et génuflexions	p 194
§ 129	« Notre-Dame »	p 196
§ 130	La prière pour les défunts	p 198
§ 131	L'orientation dans les célébrations liturgiques	p 202

Annexes

§ 132	Note sur le Protestantisme	p 205
§ 133	Comparaison avec l'Islam	p 208
§ 134	Comparaison avec le Bouddhisme	p 208
§ 135	En guise de conclusion	p 210
§ 136	État des lieux de l'Orthodoxie	p 213
§ 137	L'expansion géographique contemporaine de l'Orthodoxie	p 215
§ 138	L'avenir de l'Orthodoxie	p 217
§ 139	Épilogue	p 218

Bibliographie

		p 223
Table des notes principales		p 225

*À notre père l'archimandrite Aimilianos Simonopetritis,
à l'archimandrite Placide Deseille,
au père François Brune
qui, successivement, m'ont ouvert les portes
de la Vie, de la Voie et de la Vérité.*

Je remercie Père Élie d'avoir mené à bien la rédaction de cet ouvrage, et souhaite à ce texte une large diffusion, auprès de ce lectorat francophone, auquel il s'adresse. Cet écrit dit la foi orthodoxe, laquelle se fonde sur cette certitude que Jésus-Christ est « La voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14,6).

Cet exposé de la foi orthodoxe est une gageure et une nécessité. Une gageure, parce qu'une foi ne relève pas d'abord d'une démarche discursive ou déductive ; elle s'ancre dans une rencontre, dans la singularité d'une expérience. Une nécessité, car l'Église a dû donner des mots au contenu de sa foi, ne serait-ce que pour réfuter les erreurs et les compromis infondés. En ce sens, il y a un contenu objectif de la foi. Et cela, dès les débuts de la foi chrétienne, dès l'âge apostolique.

Ainsi, l'Église orthodoxe n'est pas d'abord une institution humaine. Elle est, en son essence en quelque sorte, une réalité mystique, elle est ce Corps du Christ attesté dans le Nouveau Testament, et fondé par le Christ lui-même. La ferme conviction de ses membres est de vivre dans la continuité ininterrompue de l'enseignement apostolique, et en totale fidélité avec lui. L'expression de la Foi – les dogmes – a dû s'explicitier pour réfuter telle ou telle erreur, mais, fondamentalement, rien n'a été ajouté qui puisse être en désaccord avec la Foi des Apôtres. L'Église orthodoxe est une réalité divino-humaine.

Pour cela, entrer dans l'Église orthodoxe n'a fondamentalement rien à voir avec une affaire de rites, avec un goût pour un « Orient » imaginaire, ou avec une soi-disant sensibilité aux « fastes » liturgiques. Il n'y a rien d'essentiel, dans l'Église orthodoxe, qui ne procède d'une manducation de la foi, d'un fondement assuré par la dogmatique des Pères et des Conciles. Bien sûr, parce que l'humanité n'est pas déjà transfigurée en plénitude, des scories historiques, factuelles, se trouvent aussi dans nos Églises.

Mais les différences entre l'Orthodoxie et les autres confessions chrétiennes ne sont qu'exceptionnellement réductibles à des circonstances historiques ou à la vanité de tels ou tels protagonistes. Par exemple, la place de l'icône s'ancre dans la compréhension de l'incarnation, dans la théologie des énergies créées, dans le sens de la transfiguration, etc. Elle n'a rien à voir avec une sensibilité artistique, ou une tradition nimbée d'exotisme. Un des mérites de Père Élie est de permettre au lecteur de comprendre ces enjeux. En particulier, l'insistance avec laquelle sont mis en lumière les désaccords avec l'Église catholique romaine ne procède pas d'une velléité polémique, mais de toute autre chose : d'une exigence de Vérité.

Beaucoup, parmi nos contemporains, abhorrent ce mot de Vérité, comme s'il était synonyme d'une malédiction grosse de violences et de fanatismes. Mais la Vérité qui, malgré nos incuries personnelles, nous meut est la Présence même de Dieu, incarné en Jésus Christ. Cette Vérité n'est pas une idée, une théorie ou une représentation, mais une Personne. Quant au chrétien orthodoxe, se savoir membre du Corps du Christ ne doit le conduire à aucun orgueil. Ni à l'encontre de ses frères appartenant à d'autres confessions, car le jugement des personnes n'appartient qu'à Dieu seul. Ni du fait de sa conviction d'être dans l'Église du Christ, car ce que lui apprend constamment cette Église, dans la richesse de son monachisme en particulier, c'est le renoncement à la « volonté propre », à l'orgueil personnel.

La compréhension entre les chrétiens exige une ascèse du renoncement à la volonté propre, mais exclut, pour les orthodoxes, toute peur de transmettre ou d'affadir cette manducation de la foi nourrie d'une expérience pluriséculaire, dont chacune de leur liturgie est pétrie. L'ouvrage de Père Élie a le courage de nous le rappeler.

Archimandrite Élisée

Higoumène du Monastère de Simonos Pétra.

51 Une question fréquente

De nombreuses personnes qui rencontrent des chrétiens orthodoxes ne manquent pas de leur demander, légitimement et avec bienveillance : « **Qu'est-ce que l'Orthodoxie ?** »

Il nous est à chaque fois difficile de répondre et ces personnes repartent toujours insatisfaites. Il y a plusieurs raisons à cette difficulté :

D'abord, comment présenter toute une vie, définir une foi et sa pratique, une histoire bimillénaire, en quelques courtes minutes, au détour d'une conversation ?

Ensuite, la personne qui pose cette question n'a pas toujours le vocabulaire et la connaissance des « notions » élémentaires qui font le propre d'une foi vécue en Église.

En effet, trois types de personnes sont susceptibles de nous interroger de la sorte :

* Il y a ceux qui sont sincèrement ignorants de « la chose religieuse » et n'ont aucun rudiment de culture chrétienne ; ils sont de plus en plus nombreux. À ceux-là il faudrait expliquer chaque mot, chaque « notion » : Dieu, foi, âme, Paradis, Ciel, péché, salut, culte, prière... et nous n'évoquons pas les mots moins ordinaires, mais pourtant essentiels tels que : hypostase, nature, essence, personne, kénose, mystères, sacrement, rédemption, etc.

* Il y a aussi ceux qui ont une connaissance — même relative — du christianisme parce qu'ils sont eux-mêmes chrétiens, peu ou prou pratiquants et plus ou moins connaisseurs de leur propre doctrine. Avec ceux-ci la conversation est souvent équivoque et l'on ne peut que se contenter de généralités. Ces interlocuteurs repartent mi-insatisfait, mi-décus, pensant que « tout ça c'est bien compliqué ! »

* Il y a encore ceux qui sont profondément croyants et fort heureusement attachés à leur foi et à leur « Église ». Ceux-là sont surtout intéressés par ce en quoi l'Orthodoxie diffère de ce qu'ils vivent et connaissent de leur propre foi et pratique religieuse. Ils formulent parfois leur question de la manière sui-

vante : « Qu'est-ce qui vous différencie du Catholicisme ? » En quelque sorte, ceux-là demandent implicitement que nous justifions notre foi et notre pratique, voire notre expérience. Toute la difficulté consiste à ne pas les blesser, ni à trahir notre propre foi, ni à travestir l'expérience de l'Église orthodoxe, car la foi orthodoxe ne peut pas se définir en fonction de l'histoire de l'Église d'Occident.

Dans tous les cas, l'Orthodoxe sollicité se sent démuni pour répondre et l'interrogateur est insatisfait, soit par la simplicité de la réponse, soit au contraire parce qu'il la perçoit comme d'une complexité inaccessible. Combien de fois nos interlocuteurs concluent par cette réflexion qui se veut pourtant bienveillante : « Alors, finalement, vous êtes proches des Chrétiens »¹... ce qui démontre avec éloquence combien notre réponse a été claire, et notre démonstration convaincante !

C'est que l'Orthodoxie n'est pas une connaissance intellectuelle savante, mais elle est un mode de vie basé sur l'expérience de l'existence d'un être transcendant (Dieu), avec Lequel il est possible d'entretenir une relation vivante, qui intervient dans notre vie, qui nous attire et nous assimile à Lui, et qui, par Lui et en Lui, nous met en relation, en communion, avec tous les hommes.

Notre propos consiste ici à répondre à cette question le plus simplement possible, mais trop simplement bien sûr. C'est pourquoi, dans un premier temps, nous allons tenter de présenter la doctrine de l'Église orthodoxe, pour les deux premières catégories d'interrogateurs. Dans ces chapitres, nous découvrirons la foi orthodoxe, ce qu'est la « vie avec Dieu » et l'organisation de l'Église orthodoxe. Puis nous tenterons de répondre à l'inévitable interrogation : « quelles sont les différences... ? »

Pour plus de facilité, nous ajouterons des titres numérotés, précédés du sigle § afin que les lecteurs désireux de ne pas lire

¹ Catholique n'est pas synonyme de chrétien. Orthodoxes, Catholiques et Protestants sont tous des Chrétiens puisqu'ils se recommandent du Christ. L'Orthodoxie, le Catholicisme et le Protestantisme sont trois branches du Christianisme, et il y en a d'autres, par exemple les Coptes, les Évangélistes, les Pentecôtistes, les Baptistes, les Méthodistes, les Mormons etc. Ces cinq derniers groupes sont eux-mêmes des manifestations du Protestantisme.

tout le présent ouvrage puissent se reporter directement à des thèmes spécifiques ou à quelqu'aspect qu'ils désirent aborder particulièrement.

52 Définition de l'adjectif « orthodoxe »

L'adjectif vient de deux racines grecques : « ortho » qui veut dire « droit » et « doxa » qui veut dire « opinion, avis, sentiment », mais aussi « croyance » ou encore « conjecture ». Le verbe grec correspondant se traduit par « croire, avoir une opinion, penser, juger ». Dans le grec biblique et ecclésiastique, la « doxa » est aussi « la gloire » ou la « louange ».

Ainsi « l'orthodoxie » signifie d'abord la « droite » ou la « juste opinion », la « juste croyance », la « foi droite ou juste », la « juste louange ». Nous verrons plus loin que ce n'est que très tardivement, peut-être vers le XV^e siècle, que cet adjectif a été attribué à la partie orientale du monde chrétien.

53 Définition de l'Orthodoxie

Dans son acception religieuse, l'orthodoxie s'applique à une doctrine qui est conforme à la Tradition et à l'autorité de l'Église. Elle est, selon Littré, « la conformité d'une opinion avec la règle de la foi de l'Église ».

Par extension, et tardivement, « Orthodoxie » est devenue le nom qui désigne l'ensemble des quatre Églises de l'ancienne « Pentapole » qui sont restées unies dans la foi des premiers siècles, après que celle de Rome se fut détachée de la communauté ecclésiale, au XI^e siècle, en excommuniant le patriarche de Constantinople, avec lequel les autres Églises patriarcales sont restées en communion. Ces cinq patriarchats qui formaient pendant près de mille ans la « Pentarchie » étaient : Rome, la première alors, en honneur et en présidence, parce qu'elle était l'ancienne capitale de l'Empire, Constantinople, car nouvelle résidence de l'empereur et de l'appareil administratif de l'État, Alexandrie, Antioche et Jérusalem, car ville historique des lieux géographiques de l'Incarnation, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du

Sauveur. Cette « Pentarchie » constituait alors ce que l'on nomme maintenant « l'Église indivise ».

54 Définition de l'Église orthodoxe

L'Église orthodoxe se reconnaît et se revendique comme l'**authentique et unique Église-Corps du Christ**², telle que Celui-ci l'a instituée lorsqu'il était visiblement sur terre et vivait en Palestine (actuellement Israël). Il est né virginalement³ à Bethléem et a résidé en Galilée (Nazareth, puis Capharnaüm). Il a parcouru la Galilée pendant trois ans, entouré de disciples qu'il avait choisis, dont les premiers parmi des pêcheurs sur le lac de Tibériade. Puis, montant à Jérusalem, il y est mort crucifié hors les murs, puis est ressuscité, avant de monter glorieusement au Ciel et de « s'asseoir à la droite du Père ».

L'Église orthodoxe a conscience d'être restée fidèle à la doctrine (foi) à laquelle les Apôtres⁴ ont été initiés et enseignés par les

² Il n'y a pas lieu de se scandaliser de cette revendication orthodoxe ! De son côté le Catéchisme catholique dit la même chose du Catholicisme : « L'unique Église du Christ (...) est celle que notre Sauveur après sa Résurrection remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur, qu'il lui confia, à lui et aux autres apôtres, pour la répandre et la diriger (...) Cette Église, comme société constituée et organisée dans le monde est réalisée dans l'Église catholique, gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui » (Catéchisme de l'Église catholique, 1992. Art. 816).

³ C'est-à-dire que d'une part il n'a pas été conçu par Sa Mère par les œuvres d'un homme. D'autre part Sa naissance elle-même n'a pas eu lieu d'une manière naturelle : en naissant, il n'a pas altéré la marque de la virginité de Sa Mère.

⁴ Les Apôtres, au nombre de douze, sont des hommes que Jésus a choisis pour le suivre pendant ses trois années de vie publique. Il leur a communiqué Son enseignement et leur expliquait en particulier des aspects obscurs de Son Œuvre. Ils étaient des témoins qui ont, par la suite, propagé dans le monde entier — connu à l'époque — le message du Christ, Sa vie et Son esprit. Saint Nectaire d'Égine définit l'Église orthodoxe comme « l'Église des Apôtres » en ce sens que la foi de l'Église orthodoxe a été exprimée de manière totale, parfaite, par les Apôtres qui ont été conscients de la plénitude de l'Église. Par conséquent, toute révolution ou toute réforme sont, pour les Orthodoxes, des erreurs : ce n'est pas l'Église qui doit changer, c'est le monde qui doit évoluer à cause de l'Église qui a pour devoir d'être fidèle aux Apôtres et à leur enseignement » (Théologue de Foucauld. *In* L'Orthodoxie » Collectif ; édit. Buchet/Chastel 1979 ; p. 19). (Notons que nous disons que « le monde doit changer à cause de l'Église », mais nous ne disons pas que l'Église doit changer le monde, l'orienter ou le diriger. La nuance est importante, cf. § 65).

Avant propos

paroles et les actes du Christ, Jésus, et ce, sans transformations, sans modifications et sans révolutions, depuis les origines ; et cela restera jusqu'à la fin des temps⁵. Ceci constitue la Tradition ecclésiastique (c'est-à-dire celle « de l'Église » et non pas celle « du clergé »). La Tradition⁶ surpasse le temps et ses vicissitudes. Elle ne connaît ni interruption, ni changement, ni révolution, car, ancrée dans les richesses apportées par le passé, elle vit dans le présent et intègre déjà en elle l'avenir qu'elle prépare. Elle est bien plus qu'un héritage à préserver et à transmettre : elle est une conscience vécue et vivante de ce qui a été cru et vécu toujours, l'est encore aujourd'hui et le sera demain, ici et partout.

Précédemment (§ 2), nous avons défini l'Orthodoxie comme « la droite louange » : l'*Orthi doxa* (*orthi*, féminin de *orthos* s'accordant avec *doxa* qui est du féminin). Mais l'Église orthodoxe ne se reconnaît pas dans cette seule dénomination. Elle revendique aussi de représenter « l'*orthi-praxis* » et « l'*orthi-bioma* ».

La « praxis » vient du verbe « *prasso* » qui veut dire : aller vers, parcourir un chemin, exécuter, accomplir, faire, aller jusqu'au bout, mener à bien, etc. « L'*orthi-praxis* » est donc la voie droite, bien sûr celle du chemin qui conduit au bon but à savoir le Royaume des Cieux, la communion avec Dieu, la « déification ».

⁵ La fin des temps doit se comprendre de deux manières : lorsque les temps seront terminés, car ce monde-ci est éphémère, mais aussi comme la finalité du monde, son aboutissement, son achèvement. Contrairement à l'idée couramment répandue, la fin des temps n'est pas une catastrophe ; elle est l'accession à un monde nouveau, c'est-à-dire à un changement de niveau d'existence, non pas selon « ce monde », mais en un monde meilleur, le monde de l'au-delà, le Royaume des Cieux, transcendant les conditions actuelles de la vie : se nourrir, travailler, souffrir, mourir, limites dans le temps et dans l'espace, connaissance limitée, jugements partiels, etc.

⁶ Il faut distinguer Tradition et traditions. La Tradition est la transmission intégrale et vivante de la connaissance de la vie de Jésus et de Son message d'une part, et des pratiques qu'Il a initiées et que les Apôtres et les premiers Chrétiens ont transmis, passant de main en main jusqu'à ce jour, d'autre part. Les traditions sont les us et coutumes qui ont pu s'accumuler au long des siècles et qui ne sont pas invariables. La Tradition chrétienne gardée intégralement dans l'Orthodoxie est riche de deux mille ans. Les « traditionalistes » catholiques ne s'ancrent pas si loin dans le temps, puisqu'ils se réfèrent à la messe de Pie V (1570) et au catéchisme du concile de Trente (1566). À l'aune de la Tradition orthodoxe, ils feraient figure de novateurs !

Mais elle est aussi « l'orthibioma ». En grec la « *bioma* » désigne la condition de vie, le genre de vie, la manière de vivre. « L'orthibioma » est donc la droite ou juste manière de vivre. C'est-à-dire que les moyens de vie que transmet l'Église orthodoxe, avec ses sacrements (les saints mystères), sa prière, son ascèse, sa charité, etc. sont les moyens divins et humains mis à notre disposition pour vivre selon Dieu, pour partager dès cette existence terrestre la condition de vie de Jésus, Dieu-Homme. Cette vie terrestre selon Dieu est une authentique Transfiguration de la personne, opérée par l'Esprit-Saint, à laquelle tous les Orthodoxes aspirent et à laquelle ils se préparent.

Ainsi, avec une réelle humilité, car elle n'impose rien à quiconque et elle se souvient que les hommes qui composent l'Église sont faibles et pécheurs, **l'Église orthodoxe vit consciemment la réalité du Corps du Christ**. Or, Il a dit de Lui-même « Moi, je suis le Chemin, et la Vérité, et la Vie » (Jn 14,6). C'est bien là le mystère du Corps du Christ qu'est l'Église, continuité de Sa présence : le Chemin : l'« *orthopraxie* » ; et la Vérité : l'« *orthodoxie* » ; et la Vie : l'« *orthibioma* ». C'est tout cela qui constitue la Tradition de l'Église orthodoxe.

Immédiatement après que Jésus eût cessé d'être présent d'une façon visible sur terre⁷, Il nous a envoyé l'Esprit Saint, Lequel a fait vivre l'Église dans l'unité absolue de la foi. En outre, Il a suscité en son sein des charismes vitaux qui ont permis à ses membres de découvrir progressivement le contenu de son « Patrimoine », à savoir entre autres : définir sa doctrine (Ce fut le rôle des Conciles Œcuméniques et des solutions apportées aux « querelles » patristiques⁸), d'établir ses coutumes liturgiques —

héritées du Judaïsme et de l'Égypte ancienne — et de constituer son rituel (cycles liturgiques ou rythmes annuels), ses prières, ses coutumes (jeûnes), et ses Institutions (sacerdoce, diaconat, mariage, monachisme).

Cette Œuvre du Saint-Esprit est propre à offrir aux hommes le salut, c'est-à-dire la « Vie éternelle ». Le « Salut » (c'est-à-dire être « sauvés » de la déchéance due au péché et dont la mort est l'aboutissement) consiste en une participation intime à la Vie divine, Vie de Dieu. Dieu seul est éternel, non créé et sans fin ; participer à Sa Vie, c'est devenir en Lui ce qu'Il est Lui-même. C'est ce que l'on appelle « la vie en Dieu », la « déification », le « Royaume des Cieux », le « Nouveau Paradis », le « Ciel » où nous sommes appelés à demeurer après notre mort. Tous ces termes représentent différents aspects d'une même réalité, celle de notre devenir éternel : les « fins dernières »⁹.

L'Église orthodoxe est un corps unique (cf. § 39) fondé sur la foi des Apôtres, et organisé par les « Pères de l'Église », leurs successeurs, ainsi que par les Conciles Œcuméniques¹⁰.

Le signe visible de l'unité de l'Église orthodoxe — organisée de nos jours en quinze patriarcats et six Églises autocéphales¹¹

⁹ « Fins dernières » traduit un mot théologique plus savant : « eschatologie » qui vient du grec « *eschaton* » qui veut dire dernier. Notre expression signifie la connaissance des réalités dernières, ce qui va arriver lorsque les temps seront amenés à leur parachèvement, lorsque le Christ reviendra sur terre « pour juger les vivants et les morts ».

¹⁰ « Concile » vient du verbe latin « *calare* » qui veut dire « convoquer » et « proclamer », puis « se réunir ». La même racine a donné « conciliabule ». Un Concile est une assemblée plénière des évêques qui manifeste l'unité de l'Église et la présence du Saint-Esprit. Les évêques se réunissent pour prendre ensemble des décisions concernant la foi ou la discipline de l'Église. Les sept premiers Conciles furent œcuméniques, c'est-à-dire qu'ils ont une valeur universelle et leurs décisions engagent toute l'Église en matière de foi. Ils se sont généralement réunis pour résoudre les questions de foi posées par des hérésies.

¹¹ Une Église autocéphale, comme son nom l'indique (*auto* — soi-même — *céphale* — la tête -) est une Église locale qui jouit d'une indépendance canonique en matière d'organisation (discipline) interne, sans dépendre d'un patriarcats. Elles ont à leur tête un primat, généralement un archevêque. C'est le cas des Églises de Grèce, de Chypre, du Sinaï, etc.

⁷ L'Évangile selon Luc présente ainsi les derniers instants où les disciples Le voyaient encore de leurs yeux de chair : « Il les conduit alors dehors jusque vers Béthanie. En élevant ses mains, Il les bénit. Or, tandis que Lui les bénit, Il est distancé d'eux et emporté dans le ciel » (Évangile selon Luc 24,50-51). C'est ce que l'on nomme « l'Ascension ».

⁸ Patristique : adjectif désignant ce qui est relatif aux Pères de l'Église. On appelle « Pères de l'Église », les grands théologiens qui ont dessiné les contours de la foi héritée du Christ, et qui ont expliqué la foi chrétienne.

– est la **Communion de foi**¹² des Églises locales entre elles et de chaque fidèle en elles¹³. Cette communion de foi se manifeste concrètement par la communion eucharistique¹⁴ et par la concélébration¹⁵ des évêques et des prêtres ainsi que par la commémoration officielle du nom des hiérarques par les autres évêques. Cette commémoration se traduit par la déposition d'une parcelle de prosphore¹⁶ sur le discos¹⁷ à l'énoncé du prénom de la personne. C'est ce qu'on appelle les « diptyques » (deux volets, l'un contenant la liste des vivants, l'autre celle de ceux qui « se sont endormis »¹⁸ : les défunts).

55 Depuis quand et pourquoi est-elle nommée « Église orthodoxe » ?

Pendant les onze premiers siècles de notre ère, l'Église chrétienne était unie (si on exclut les schismes¹⁹ provisoires ou

¹² La « communion de foi », c'est-à-dire union dans une foi commune.

¹³ C'est la raison pour laquelle les Orthodoxes mettent une grande importance à savoir qui peut communier ou non et c'est ce qui implique de leur côté le refus de l'« intercommunion. »

¹⁴ Au cours de la Liturgie (la « messe » orthodoxe) du pain et du vin sont consacrés pour qu'ils deviennent « Corps et Sang du Christ. » Pour s'en nourrir spirituellement les fidèles qui le désirent reçoivent une parcelle de ce Pain imbibé de ce Vin, que le prêtre dépose dans leur bouche, au moyen d'une petite cuiller liturgique appelée « pincettes ». C'est la « communion eucharistique ». « Eucharistie » veut dire « action de grâces ».

¹⁵ La « concélébration » est la célébration collective de la Divine Liturgie par plusieurs célébrants.

¹⁶ Les « prosphores » sont des petits pains ronds, cuits spécialement pour être « proposés », c'est-à-dire offerts à Dieu, que l'on prépare sur un petit autel à gauche (côté nord) du sanctuaire durant un office spécial qui précède la Divine Liturgie proprement dite et qui serviront à la consécration puis à la communion.

¹⁷ Le discos (la patène, chez les latins), est un petit plateau sur lequel on dispose « l'Agneau » c'est-à-dire la partie centrale de la prosphore coupée en cube, et qui deviendra « Corps du Christ ». Le vin coupé d'eau qui deviendra le « Sang du Christ » est versé dans un « calice ». Discos et calice sont appelés « les vases sacrés ».

¹⁸ Les Chrétiens savent que la mort est une étape provisoire : les défunts attendent la résurrection. C'est pour cela que l'on dit « qu'ils sont endormis ». « Cimetière » veut d'ailleurs dire « lieu de repos ».

¹⁹ Un schisme est une rupture, une séparation, une division dans un groupe déterminé. On parle d'un schisme dans l'Église lorsqu'une fraction de celle-ci se sépare de l'ensemble et forme une « Église séparée. »

définitifs survenus par refus d'obtempérer aux décisions dogmatiques des sept grands Conciles Œcuméniques). Donc, pendant un millénaire, il n'y eut ni Église orthodoxe ni Église catholique ; il n'y avait qu'une seule et même Église, l'Église du Christ, donc « chrétienne » : « l'Église indivise ».

Mais politiquement, socialement et intellectuellement, le monde chrétien s'était déjà divisé en deux depuis trois cents ans. En effet, l'empereur de Rome – dont la résidence se déplaçait au gré des circonstances afin d'être au plus près des opérations militaires qui devaient protéger l'empire des incursions barbares – s'était définitivement fixé au IV^e siècle à Constantinople (du nom de son fondateur saint Constantin le Grand). Cette cité fut bâtie sur une ancienne bourgade, Byzance, située sur la rive ouest du Bosphore, à l'entrée de la mer Noire. Elle est devenue Istanbul depuis la prise de la ville par les Turcs en 1453. L'empereur régnait de la Grande-Bretagne jusqu'à la mer Caspienne, mais il avait un représentant pour l'« Occident », un « exarque », qui résidait tantôt à Milan, tantôt à Aquilée (nord-est de Venise) ou à Ravenne (centre-est de l'Italie).

Istanbul est la prononciation turque déformée de l'expression grecque qui disait « monter à la ville » – c'est-à-dire la capitale – qui en grec se dit : « is tin polin » se prononce « poline »

En proie aux nombreuses invasions barbares, cet « Occident » était devenu ingouvernable depuis Constantinople et était tombé en grave décadence ; Rome même avait été mise à sac en 410 ! Les barbares avaient apporté l'hérésie²⁰ arienne²¹ qui dominait largement la partie occidentale de l'Empire. Mais, grâce

²⁰ Les hérésies sont des erreurs graves, professées volontairement et consciemment, qui vont à l'encontre de la Tradition doctrinale de l'Église et qui provoquent un schisme.

²¹ L'hérésie arienne, ou arianisme, suscitée par un prêtre d'Alexandrie d'Égypte, Arius, au début du IV^e siècle, consistait principalement à contester la pleine divinité de Jésus. Il considérait que Jésus était une créature à laquelle le Père aurait donné une part de divinité (un sur-homme, un demi-dieu, en quelque sorte). Ce sont les conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381) qui ont tranché le problème.

à Clovis et à sa sainte épouse Clothilde, la Gaule s'était rattachée à la foi de l'Église alors indivise²². Pendant toute l'époque mérovingienne elle a brillé d'une admirable sainteté et d'une floraison d'évêques, de laïcs, de monastères et de moines qui surent maintenir un très bel équilibre social et moral, au milieu d'un monde pourtant d'une extrême violence. Mais Charlemagne a voulu reconstituer un empire occidental en se faisant couronner empereur par l'évêque de Rome (Noël 800), sans en référer aux autorités impériales de Constantinople, dont l'Occident faisait encore partie. Il a ainsi créé volontairement un schisme politique avec l'empereur de Constantinople.

²² C'est-à-dire qu'il n'y avait pas encore de séparation entre Orthodoxie et Catholicisme.

Clovis (465 – 511). Roi des Francs à partir de 481. Sainte Clothilde (ou Clotilde), son épouse. Fille de Chilpéric, roi des Burgondes, née vers 475, morte à Tours en 545.

Clovis vainquit les Burgondes et les Wisigoths. Pour sceller son alliance avec les Burgondes, vers 492, il épousa Clotilde, princesse burgonde chrétienne. Par sa douceur et l'exemple de sa conduite vertueuse, la reine acquit une grande influence sur Clovis mais celui-ci repoussait toujours le baptême. Le jour où, devant affronter les Alamans à Tolbiac, au-delà du fleuve Rhin (496), effrayé par la supériorité de l'adversaire, il invoqua le « Dieu de Clotilde » et il Lui promit d'accepter le baptême s'il lui donnait la victoire. Les Francs ayant triomphé, le roi tint sa promesse et, après avoir suivi l'enseignement catéchétique donné par saint Vaast, il fut baptisé par saint Remi, évêque de Reims, le jour de Noël 496. Ce baptême de Clovis et, avec lui, de plus de trois mille nobles et soldats francs, ouvrit la voie à la conversion de son peuple, destiné à devenir une nation chrétienne.

Par la suite, la reine Clotilde continua d'inspirer au souverain la mansuétude à l'égard de ses ennemis et le respect des institutions de l'Église. Elle fit construire à Paris, leur capitale, une basilique dédiée aux Saints Apôtres (aujourd'hui Sainte-Geneviève) dans laquelle on ensevelit les restes de sainte Geneviève que Clotilde vénérât avec une grande ferveur.

À la mort de Clovis, la reine âgée d'à peine quarante ans, se retira à Tours, auprès de la basilique de saint Martin dont elle encouragea également le culte, et elle passa le reste de ses jours dans les œuvres de piété agréables à Dieu. Disposant d'une immense fortune, elle répandit ses bienfaits sur un grand nombre d'églises et de monastères. Saint Grégoire de Tours écrit à son sujet : « Elle était considérée en ces temps non pas comme une reine, mais comme une servante personnelle de Dieu (...) Elle ne se laissa pas séduire par la puissance du royaume de ses fils, ni par les richesses, ni par l'ambition du siècle, mais elle arriva à la grâce par l'humilité. » Elle donna tant qu'à sa mort elle n'avait, dit-on, plus rien à distribuer.

Peu à peu, des divergences volontaires ou involontaires se sont créées entre l'Église grecque (Constantinople) et l'Église latine (Rome) qui ont abouti à une première déchirure provisoire en 867, alors que saint Photios était patriarche de Constantinople et Nicolas 1^{er} évêque de Rome. Mais les divergences toujours plus graves et les prétentions papales allant en s'amplifiant, aboutirent au Grand Schisme de 1054 qui dure jusqu'à ce jour. Il y eut bien des tentatives de réunification, mais elles sont restées stériles, car reposant sur des compromis politiques et non sur une recherche et une entente communes de la Vérité. La séparation sera consommée le 12 avril 1204, avec la prise et le sac de Constantinople, suivi de l'odieuse profanation de la cathédrale Sainte-Sophie²³ par les Croisés de la quatrième croisade – que les Vénitiens ont détournée de son but initial, avides qu'ils étaient de butin et désireux d'usurper à Constantinople sa suprématie maritime sur la Méditerranée, de s'accaparer les extraordinaires richesses de la ville et d'affaiblir son florissant commerce ainsi que la vitalité de son Église. Il ne s'agissait pourtant au départ que d'aller protéger la Terre sainte et délivrer Jérusalem de l'emprise musulmane. Le souvenir de cette profanation reste une plaie vivante imprimée jusqu'à maintenant²⁴ dans le cœur des Orthodoxes.

Depuis cette époque, l'Empire byzantin et le christianisme sont divisés en deux entités : l'une, dite – à tort²⁵ – « l'Église Orientale »,

²³ La cathédrale qui porte ce nom ne le tient pas du patronage d'une sainte qui s'appellerait Sophie, mais de la Sophia c'est-à-dire la Sagesse, qui, dans la lecture chrétienne de l'Ancien Testament d'où ce nom est extrait, désigne la Sagesse Divine, c'est-à-dire le Logos, le Verbe divin, la seconde Personne de la Sainte Trinité qui s'est incarnée : Jésus le Christ.

²⁴ Non que les Orthodoxes n'auraient pas pardonné en 1000 ans, mais ils n'ont toujours pas compris comment des Chrétiens pouvaient se comporter ainsi, d'autant plus que cette attitude s'est souvent reproduite de la même manière tout au long de l'histoire. Ce fut le cas des Chevaliers Teutoniques contre les Slaves orthodoxes au XIV^e siècle ou, plus récemment, les tueries croates contre les Serbes des Krajina ou les massacres des mêmes par les Oustachis de la seconde guerre mondiale et encore tout récemment pendant la dernière décennie du siècle dernier !

²⁵ Dire que l'Église orthodoxe est l'Église « orientale », terminologie parfois utilisée par les Orthodoxes eux-mêmes, est une anomalie qui induit en erreur. Car d'une part,

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

que l'on appelait jadis « l'Église des Grecs » ou « l'Église grecque » et que l'on a nommée petit à petit « l'Église orthodoxe » ou tout simplement « l'Orthodoxie » ; et l'autre, « l'Église d'Occident », que l'on appelait auparavant « Église des Romains, ou « Église de Rome » ou « Église latine » et qui peu à peu a été nommée « Église catholique » ou tout simplement « le Catholicisme ».

elle laisse supposer que l'Église serait divisée en une Église orientale et une Église occidentale, ce qui est contraire à la foi que nous proclamons dans l'Acte de foi des Pères des Conciles de Nicée et de Constantinople : « Je crois en l'Église une... » D'autre part, l'appeler « Église orientale » confère à l'Église Orthodoxe un caractère d'exotisme. On assimile le « faste » liturgique aux rites exubérants du Moyen ou de l'Extrême Orient, qui pour nous sont exotiques. Or il n'en est rien. La pompe (cérémonial somptueux, faste) liturgique était jadis la même dans la partie occidentale et dans la partie orientale du christianisme. Ce n'est qu'après le concile de Vatican II que les rites liturgiques ont été simplifiés à l'extrême et l'on tente de faire accroire que ce dépouillement est le propre de la simplicité et de la sobriété occidentales. Cette notion erronée tend à séparer encore plus le Catholicisme de l'Orthodoxie, en faisant passer celle-ci pour étrangère au génie de l'Occident.

Ce que croient les Orthodoxes en Église

56 La foi (cf. § 44)

La foi est l'adhésion à une « croyance » et à tout ce qu'elle implique. La foi chrétienne est une disposition d'esprit de la personne, inspirée par l'Esprit Saint, qui lui fait accepter et adhérer aux réalités que nous a révélées Jésus, Fils de Dieu et Dieu Lui-même, en faisant confiance à Ses paroles.

Présentons maintenant aussi brièvement que possible le contenu de la foi de l'Église orthodoxe.

(NB. Pour plus de facilité, sauf cas particulier, nous parlerons maintenant de la « foi de l'Église », ou plus succinctement de la « foi », sans préciser foi orthodoxe ou foi chrétienne, conscients que l'Orthodoxie, dans la perception qu'elle a d'elle-même, s'identifie totalement à la foi traditionnelle de l'Église des Apôtres.)

57 Comment connaît-on la foi de l'Église ?

La foi de l'Église orthodoxe est une **foi révélée**. C'est-à-dire qu'elle ne provient pas d'une réflexion humaine – même communautaire. Elle n'est pas une sagesse, fut-elle basée sur une expérience multiséculaire. Elle n'est en rien une « philosophie », même si, pour conceptualiser sa foi, l'Église a emprunté à la philosophie un vocabulaire et des notions qu'elle utilise en leur donnant très souvent un sens nouveau.

La foi nous a été révélée par le Christ, mot qui signifie « Oint » c'est-à-dire « Celui qui a reçu l'onction », donc « consacré, élu, choisi » (par Dieu). « Christ », « oint de Dieu », définit la « vocation ou la mission » de Celui qui porte ce nom. Mais Il avait aussi un nom d'homme, « Jésus », descendant du Roi-Prophète David. Sa mère s'appelait Marie (Myriam), fille de Joachim et d'Anne, elle-même cousine d'Élisabeth, femme de Zacharie et mère de Jean, le baptiseur.

C'est ce Jean qui a baptisé dans les eaux du Jourdain et qui, inspiré par l'Esprit-Saint, a désigné son cousin Jésus comme étant Celui que les Écritures avaient annoncé depuis des temps immémoriaux et qui devait apporter le salut aux hommes. C'est pour cela que Jean est nommé « le Précurseur » ou « le Baptiste », d'où le prénom de Jean-Baptiste, prénom qui n'a jamais été attribué comme tel au Précurseur.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Jésus, le Christ, est né à Bethléem d'une mère issue du genre humain et d'un Père qui n'était pas de nature terrestre, mais divine. Il a été suscité directement par la Force divine qui dépasse, quand Dieu le veut, les lois de la nature. Dans le contexte historique du peuple d'Israël d'alors, pour conférer un statut social à Marie, Joseph « époux non-époux » lui avait été donné comme « tuteur », afin de préserver la volonté résolue de celle-ci de conserver absolument sa virginité par une libre consécration à Dieu.

Nous professons qu'avant même la création, de toute éternité, Dieu est.

Nous confessons encore qu'Il est unique, ainsi que nous l'affirmons au cours de la Liturgie en proclamant solennellement le : « Je crois en un seul Dieu ».

Unique en Sa nature, Dieu existe en trois « hypostases²⁶ », c'est-à-dire en trois « identités », trois « je », trois « personnes », trois « sujets », dépassant ainsi l'unicité. Trois « hypostases » (ce qui se traduit par « personnes ») assument l'**unique** nature divine, et chacune des Personnes a le bonheur de posséder ensemble la même et unique nature. On les appelle respectivement le **Père**, le **Fils**, le **Saint-Esprit**. Elles ne sont pas trois dieux, mais un seul ; chacune n'est pas un tiers de la divinité, mais elles sont égales en dignité et en honneur et elles tirent toute leur joie à se communiquer mutuellement toute la totalité de ce qu'elles sont (pas seulement ce qu'elles ont !).

La seconde « Hypostase » (Personne) est celle que l'on appelle le « **Verbe** » de Dieu (cf. § 14) ou Sa « Parole », non au sens de vibrations issues des cordes vocales de celui qui parle, mais comme être personnel, libre, et doué de volonté personnelle. C'est ce « Verbe » divin, Dieu par nature (ou par

²⁶ Dans le langage philosophique, l'hypostase correspond au latin qui a donné « substance, essence ou nature ». Au sens théologique du mot, l'hypostase désigne ce en quoi l'être qui porte cette substance est une entité personnelle (un je, un tu ou un il). On peut considérer que « l'hypostase » est synonyme de « la personne ». Pour nous habituer à ce mot fréquent quoiqu'inconnu du « grand public », nous utiliserons indifféremment l'un ou l'autre dans la suite de nos articles.

Ce que croient les Orthodoxes en Église

« essence »), et Personne divine, qui s'est « rapetissé » jusqu'à se revêtir d'un corps et d'une âme, en étant enfanté dans la matrice de Marie, qui l'a porté pendant neuf mois pour Lui donner un corps humain, avec une volonté d'homme, comme tous les hommes. Personne unique et divine, Il assume deux natures : la nature divine qui est Sienne en propre et une nature humaine qu'Il a adoptée et faite sienne, la recevant de Marie, par une conception virginale.

C'est donc ce Jésus, Dieu « in-humanisé » (c'est-à-dire entré dans la nature humaine, pas devenu « inhumain » c'est-à-dire monstrueux !) ou, « Dieu incarné », qui nous a révélé clairement que Il est et qui est son Père. C'est en partie l'objet des « Évangiles²⁷ » qui rapportent des actes et des paroles de Jésus. Des témoins qui Le suivaient nuit et jour pendant toute la durée de Sa vie publique, nous ont transmis ces récits dont l'essentiel constitue le « kérygme » ; ce sont **les Apôtres**. Certains

Kérygme vient du mot grec « *kéryx* », qui désignait un héraut chargé des proclamations publiques ; un crieur public. Selon les Évangiles et les Actes des Apôtres, le kérygme est la proclamation du règne de Dieu, l'affirmation que Jésus est le Christ (c'est-à-dire le messie attendu depuis Abraham et annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament), et de l'extraordinaire mystère de Sa Crucifixion, de Sa Résurrection et de Sa Session à la droite du Père par son Ascension. La théologie kérygmaticque vise à exprimer l'essence du message chrétien visant le salut des hommes, contrairement à une théologie plus intellectuelle visant une connaissance spéculative.

²⁷ « Évangile », veut dire « Bonne-Nouvelle » : celle d'une nouvelle vie apportée par le Sauveur Jésus-Christ. Il y a quatre récits évangéliques complémentaires : trois très proches, écrits par les Évangélistes Matthieu, Marc et Luc, des témoins oculaires et permanents de la vie publique de Jésus ; et le quatrième, rédigé par Jean, dont l'Évangile est une véritable présentation théologique et mystique de la vie de Jésus.

Les Évangiles sont la base du « Nouveau Testament », qui se compose encore des Actes des Apôtres (récit de l'implantation de l'Église naissante dans ses toutes premières années), des Épîtres (lettres adressées par quelques Apôtres à des personnes ou des communautés locales, elles ont une valeur universelle et ont été précieusement conservées. Les plus nombreuses sont celles de saint Paul, mais il y en a aussi de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean et de saint Jude). Le Livre de l'Apocalypse clôt le Nouveau Testament. C'est la Révélation que saint Jean a reçue lors d'une vision du destin final du monde, à travers une prophétie ayant trait à l'avenir proche de l'Empire romain et des Chrétiens.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

d'entre eux ont écrit les moments les plus révélateurs de Sa vie et de Ses paroles et enseignements. Ces écrits portent le nom d'**Évangiles**, au nombre de quatre, appelés du nom de leurs rédacteurs : Évangile selon Matthieu, selon Marc, selon Luc et selon Jean.

Le Christ Jésus s'est fait reconnaître par une multitude de témoins (les « foules » dont parlent les Évangélistes) et surtout par les Apôtres qu'Il a initiés à la révélation de Dieu et en sont devenus les « témoins ». Et c'est à leur témoignage que nous croyons : c'est notre foi.

58 Comment la reconnaît-on ?

La seule révélation par le Christ de ce qui constitue la foi de l'Église, n'est pas suffisante pour que les hommes y souscrivent, qu'ils accomplissent ce qu'Il demande et qu'ils participent à la Vie qu'Il nous communique. Il est encore nécessaire qu'ils adhèrent personnellement à cette foi révélée. Pour cela leur intelligence rationnelle ne suffit pas. Il faut encore que le fond de leur cœur, leur âme, soit touchés, et cela ne dépend pas que d'eux seuls. Certes, il leur est indispensable de collaborer par leur bonne volonté, mais elle resterait stérile si la troisième Hypostase divine, Celle que nous appelons l'Esprit Saint, ne fécondait leur âme. De la même manière que le Saint-Esprit avait jadis fécondé le sein de Marie qui devint ainsi Mère-de-Dieu, il faut que l'Esprit Saint descende sur les hommes pour qu'Il « imprime » en nous la foi de Jésus, Dieu-Homme. C'est ce que veut montrer la suite de cet exposé.

59 Qu'est-ce qui le certifie ?

La question se pose de savoir si le témoignage des Apôtres est vrai au sujet de qui est le Christ, et donc sur ce que Celui-ci nous a révélé. Comment en être sûrs ?

Nous pourrions légitimement avoir un doute si un homme – fut-il Jésus – s'était tout à coup levé pour nous annoncer Son origine divine et révéler l'existence de Son Père et de l'Esprit Saint qu'Il promettait de nous envoyer : « Je vous dis la vérité : il est de votre intérêt que moi je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le

Ce que croient les Orthodoxes en Église

Paraclet ne viendra pas à vous. Si je vais, je lui donnerai mission auprès de vous » (Évangile selon Jean 16,7).

Mais justement, Il ne s'est pas levé tout à coup ! Sa venue avait été préparée depuis des temps immémoriaux, que l'histoire ne peut même pas rapporter parce que l'origine de cette « préparation » remonte bien au-delà de la découverte de l'écriture, même la plus ancienne.

Depuis que les hommes s'étaient détournés de Dieu – nous verrons plus loin comment (cf. § 18) – Celui-ci leur avait promis de les restaurer dans leur vocation originelle dont ils avaient été déchus par suite de leur révolte (c'est l'histoire du « péché originel »). À partir de ce temps-là, les hommes, qu'on aurait tort d'appeler « primitifs », se transmettaient oralement de génération en génération la « saga », l'histoire, les péripéties tourmentées de leur relation avec Dieu. Ils se racontaient et se souvenaient des jours heureux où ils vivaient en harmonie avec Lui, puis comment leurs ancêtres avaient « fauté », enfin comment Dieu leur avait promis de les rendre conformes à ce qu'Il est Lui-même en faisant d'eux, non d'autres dieux (rivaux), mais Dieu en Lui (en les rendant participants à Sa divinité).

Ils se léguaient ces mémoires sous forme de récits théologiques imagés, qui ne sont cependant en rien des mythes, mais plutôt des « gestes »²⁸ retransmises avec des amplifications ou des symbolisations de souvenirs, d'exagérations et de silences, comme font tous les bons conteurs. Au fur et à mesure que le temps avançait, ils narraient aussi comment ils percevaient à travers leur histoire – toujours mouvementée, souvent houleuse, parfois dramatique – l'action de Dieu qui accomplissait progressivement Sa promesse de Salut « l'économie divine ».

Comme notion théologique, l'économie n'a rien à voir avec la réduction des dépenses ! Elle désigne toutes les dispositions divines voulues et réalisées par Dieu en vue du salut des hommes et du monde.

²⁸ Une geste est l'ensemble des exploits d'un héros et de ses compagnons, racontés dans un cycle de poèmes épiques.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Enfin, lorsque peu à peu le mode oral de la transmission de la mémoire collective se perdit au profit de l'écriture, des sages ont progressivement — et sans doute à plusieurs reprises — collecté et agencé les récits oraux qui leur parvenaient, pour les mettre par écrit afin de les conserver et de les transmettre par l'intermédiaire de ce nouveau biais.

C'est l'origine des **saintes Écritures** qui composent la Bible. La Bible est une véritable bibliothèque qui collectionne des livres de styles très différents (livres de théologie, recueils de prières, chroniques historiques, poèmes, chants d'amour, prophéties, biographies...). Tous ont trait à la révélation de Dieu par Lui-même et à Sa relation vivante avec les hommes, et notamment à la venue d'un Sauveur qui devra réaliser la réconciliation des hommes avec Dieu. Ceci compose **l'Ancien Testament**.

L'Ancien Testament, parce qu'il annonce la venue du « Messie » (« messie », mot hébreu qui se traduit en grec par « Christ », mais dont la signification est la même) — authentifie le « message » du Christ, qui précisément est venu « accomplir » et « réaliser » ce qui avait été annoncé depuis les origines anté-historiques du monde. Là réside notre unique et totale certitude que Jésus a dit vrai et que les Apôtres ne nous ont pas trompés !

510 La Religion du Christ

Depuis quelques années, sous l'influence des mouvements œcuméniques et de l'invasion de l'Islam qui se propage depuis plus de 1200 ans dans les pays chrétiens, il est fréquent de réunir Chrétiens, Juifs et Musulmans, sous le nom des « trois religions du Livre ». L'invention de cette expression revient à Mahomet qui l'a transcrite dans le Coran, mais en rigueur de terme elle ne s'applique pas aux Orthodoxes, pas plus qu'aux Catholiques. Certes, il y a bien un Livre saint auquel se réfèrent les Chrétiens, c'est la Bible. Cependant leur foi n'est pas fondée sur ces Écritures : elle est exclusivement **fondée sur la personne du Christ** et révélée par les Écrits saints, ce qui n'est pas pareil. C'est ce que saint Pierre a résumé lors de sa profession de foi à Césarée de Philippe en proclamant,

Ce que croient les Orthodoxes en Église

inspiré par l'Esprit Saint : « Tu es le Christ, le fils de Dieu le vivant » (Évangile selon Matthieu 16, 16). Ce n'est pas une religion du Livre, mais c'est la « religion » — ou plus exactement la « foi » — du Christ. C'est-à-dire la foi en ce que le Christ est une seule Personne divine, assumant la nature divine et la nature humaine : Dieu-Homme.

511 Ce que révèle l'Ancien Testament

Il n'est pas possible dans cette courte présentation de l'Église orthodoxe, de justifier par des références bibliques ou des développements théologiques toutes nos affirmations sur la foi de l'Église. Une telle étude dépasserait de beaucoup le cadre que nous nous sommes fixé et allongerait considérablement cet exposé qui deviendrait trop érudit. De tels livres existent²⁹, et en grand nombre ! Les lecteurs qui le désirent ne manqueront pas d'en trouver dans les librairies et dans les bibliothèques ecclésiastiques, dans les paroisses et les évêchés qu'ils soient orthodoxes, catholiques ou protestants, ainsi que chez de très nombreux fidèles.

Outre la Révélation de Dieu et l'histoire spirituelle du peuple qui préparaient la venue du Sauveur promis, l'Ancien Testament initie le peuple à un mode de vie régie par des règles, par un code : **la Loi**. C'est par son application que les Hébreux pourront montrer à Dieu qu'ils Le reconnaissent comme étant « leur Dieu » et qu'ils se définiront comme étant « Son peuple », ce qui les distinguera de toutes les autres nations. Beaucoup de trahisons s'en suivront, mais ils apprendront le repentir et ils expérimenteront la miséricorde de Dieu. Ce sera le rôle des prophètes de les inviter à la conversion et de leur apprendre que Dieu, Lui, est toujours fidèle. C'est ce que raconte l'Ancien Testament.

²⁹ Un commentaire de la LXX est publié par les soins du Monastère de la Transfiguration, dans des fascicules de 8 ou 12 pages mensuelles, illustrés de miniatures inspirées des manuscrits byzantins ou romans. À ce jour, la Genèse et l'Exode sont intégralement parus, échelonnés sur quatre ans. L'édition se poursuit avec le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. Les bulletins d'abonnements peuvent être trouvés sur le site Internet du Monastère :

www.monastere-transfiguration.fr

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

§12 La Sainte Trinité

Dans l'Ancien Testament, Dieu nous révèle qui Il est, mais Il se révèle sous forme de figures, par images, comme en filigrane, afin de s'adapter à ce que les hommes pouvaient comprendre. De cette façon Il les préparait à recevoir la plénitude de cette Révélation lorsque les temps seraient venus. Il a ainsi suscité, éduqué et préparé tout d'abord une personne, Abraham, puis un clan, puis un peuple. À l'issue de cette longue préparation, le Verbe de Dieu s'est fait chair (s'est incarné) et a illuminé pour nos yeux ce que l'Ancien Testament avait révélé d'une manière obscure. C'est un peu comme une source de rayons X qui révèle l'existence des os du squelette : ceux-ci existaient bien avant d'être visibles aux rayons X, mais on ne pouvait les deviner auparavant que par la palpation ou par le raisonnement relatif à la rigidité des membres.

Jésus nous a donc montré par Ses paroles — et les Apôtres ont vu par différentes manifestations théophaniques³⁰ (Baptême au Jourdain, Transfiguration) — que Dieu est Unique dans son Essence (Un seul Dieu), mais qu'Il dépasse aussi la simple unité en étant triple en Ses Hypostases (en Ses Personnes) : **Le Fils** nous est apparu et Il a vécu avec nous et en nous ; Il était en relation perpétuelle avec **Le Père** et Il nous a convaincus qu'Il nous conduisait vers ce même Père. C'est ainsi qu'Il nous l'a révélé. Il nous a encore promis de nous envoyer **le Saint-Esprit** pour prolonger Sa présence parmi nous, ce qui s'est réalisé à la Pentecôte et ne cesse de s'accomplir depuis lors.

Ce sont les Conciles Œcuméniques (cf. §§ 77 & 94) qui nous ont fait hériter cette connaissance sur la Sainte Trinité, dans la totale continuité de l'Évangile dont ils sont comme le développement ou les éclaircissements. Confrontés aux hérésies qui divisaient l'Église en pleine expansion, les évêques ont réagi par des Assemblées Générales, les Conciles Œcuméniques, pour démêler la vérité de l'erreur en matière de foi. Ils se référaient aux saintes Écritures d'une part, et à la première annonce de l'Évangile transmise par les

Ce que croient les Orthodoxes en Église

Apôtres d'autre part. C'est ainsi qu'aux second et troisième siècles, ils ont « défini » — c'est-à-dire dessiné les contours de — la Tradition au sujet de la doctrine de Dieu en tant que Créateur. Au siècle suivant (IV^e), ils ont dû se pencher sur les relations entre les trois Personnes divines, et au V^e et VI^e siècles, sur la manière dont le Verbe de Dieu est devenu homme (l'Incarnation) et ses conséquences, c'est-à-dire la sanctification des hommes et de la matière. Ceci a abouti au VII^e Concile Œcuménique, lequel a défini le culte des icônes (cf. § 53). Le couronnement fut le « triomphe de l'Orthodoxie » que l'Église fête depuis lors, chaque année, au premier dimanche du Grand Carême. Les trois derniers Conciles ont mis l'accent sur la transfiguration de l'humanité, par son incorporation au Christ, réalisée dans l'Église — Église qui est Son Corps. La Puissance vivificatrice de l'Esprit Saint communique à ses membres, les hommes, les Énergies Divines (voir plus loin § 15). Hélas, le contexte historique a fait que la partie occidentale de l'Église n'a jamais intégré totalement ces trois derniers Conciles — bien que ses représentants les aient alors approuvés — de telle sorte que leurs décisions ne sont pas complètement passées dans la pratique de la vie du Patriarcat de Rome.

§13 Distinction nature / personne

Il faut préciser en quoi consiste la **distinction entre « nature »** (appelée aussi « essence » ou « substance ») et **« personne »** (ou « hypostase »).

Essence et substance sont presque synonymes du mot « **nature** ». Mais n'allons pas nous imaginer une nature aussi immatérielle ou aussi éthérée que possible à partir de la nature des choses sensibles, car il s'agit d'un tout autre ordre. (D'ailleurs, est-ce grave ? Nous ne savons pas trop ce qu'est la nature de la lumière et pourtant elle nous éclaire ; nous ne savons pas trop ce qu'est l'essence de la vie et pourtant nous vivons). Cependant nous avons un petit éclairage sur ce sujet lorsque saint Jean, dans sa première Épître, écrit que « Dieu est **lumière** » et qu'Il « est **amour** ». (Cf. les chapitres 1 & 4 de l'Évangile selon Jean).

³⁰ « Une Théophanie » est une manifestation, ou apparition, de Dieu.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Quant à la **personne**, l'hypostase, elle désigne le sujet (le « je », le « tu » ou le « il ») qui « possède » cette nature. Les personnes ne nous sont accessibles qu'à travers leur nature : je connais un tel à travers son aspect corporel, son intelligence, son caractère, sa voix, et par cela il se distingue de tel autre. Disons encore : lorsque j'ai mal à la tête, ce n'est pas ma nature (ma tête) qui souffre, mais bien « moi », ma personne, certes à travers ma nature.

Il y a en Dieu une Nature unique et indivisible, mais vécue par trois Personnes distinctes.

Pour donner une image – mais comment faire autrement sans avoir recours à des notions métaphysiques ? – nous pourrions prendre l'exemple du vent, si, du moins, nous pouvions attribuer une personne vivante douée d'une volonté libre et personnelle à ce qui le compose ! Le vent, que nous ne voyons pas en lui-même, serait un peu comme une nature. Mais ce vent unique est à la fois force ou mouvement, il est à la fois air que l'on respire et il est aussi humidité (qui donne vie aux plantes) ; trois éléments qui seraient un peu comme les personnes de cette unique nature. Bien sûr ces trois éléments n'ont pas d'existence personnelle et ne sont pas vivants en eux-mêmes comme le sont les personnes divines ; ce ne peut-être qu'une image très lointaine, donc imparfaite... mais évocatrice !

514 Sens des Noms : Père, Fils, Esprit Saint

Pourquoi donne-t-on le nom de **Père**³¹ à la première Personne de la Sainte Trinité ?

Parce que c'est ainsi qu'à maintes reprises Jésus a désigné Celui auquel Il s'adressait dans sa prière lorsqu'Il parcourait la Palestine avec ses disciples. Il l'appelle le Père, comme on nomme celui dont on tient l'existence. Ce nom implique la

³¹ La tragédie de la vie de certaines personnes engendre chez eux une mauvaise image du père qu'ils reportent presque logiquement sur le Père céleste. Mais la démarche n'est pas juste : il ne s'agit pas de se représenter qui est le Père du Ciel, à travers l'image que l'on a du père terrestre, mais bien l'inverse : c'est en ayant une juste appréhension du Père des Cieux que l'on peut avoir une juste compréhension de ce qu'est (ou devrait être) notre père biologique ou adoptif terrestre.

Ce que croient les Orthodoxes en Église

paternité, l'attention, la bonté, la miséricorde, qui toutes sont la Nature du Père.

La seconde Personne est appelée **Verbe** (quand on considère son existence éternelle et divine), ou **Fils** quand on parle de Lui dans Son Incarnation, car c'est ainsi qu'Il se définissait Lui-même dans Sa relation avec le Père.

Pourquoi « Verbe » ? (Comprendre ceci devrait enlever aux Musulmans cette fausse idée selon laquelle les Chrétiens considéreraient que Dieu aurait enfanté un fils, comme un papa enfante un rejeton, ce qui en ferait une créature divine ou un second dieu, ce que ne croient pas les Chrétiens). Le verbe c'est la parole ; or la parole est librement et volontairement « conçue » par une personne puis proférée par elle ; c'est comme une extase de la personne, une sortie d'elle-même, mais ce n'est pas directement elle-même. Le Verbe de Dieu est comme la Parole libre sortant de la bouche du Père qui la conçoit.

Or la Parole est créatrice, comme nous le révèle le premier Livre de la Bible, la Genèse : « Dieu dit... et cela est ! » Ainsi le Verbe est Créateur, c'est Lui qui, au nom du Père, a créé tout ce qui existe.

La troisième Hypostase est le **Saint-Esprit**. L'esprit, c'est le souffle, la force, le dynamisme, la vie. Dans la Trinité-Une, le Saint-Esprit donne l'existence et la Vie au monde, Il suscite force et charismes³², c'est-à-dire des dons spécifiques que Dieu distribue à ceux chez lesquels Il fait naître une vocation particulière pour le service de la communauté des hommes.

Saint Jean (15,26) dit que l'Esprit Saint « procède » du Père (la « procession » exprime le mode d'existence du Saint-Esprit en relation avec le Père, comme l'« engendrement » est le mode d'existence du Fils en lien avec le Père. L'un, le Fils, est « engendré par le Père », tandis que l'autre, le Saint-Esprit, « procède » du Père). Le Fils nous a promis qu'après avoir terminé Sa mission visible et historique sur la terre parmi les hommes, Il prierait le

³² Cf. note 41.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Père de nous envoyer l'Esprit Saint. Dans l'ordre de la mission, le Saint-Esprit est effectivement envoyé par le Fils, mais pas dans l'ordre de l'être (cf. § 87) : « Moi je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet qui soit avec vous pour l'éternité... Le Paraclet, l'Esprit Saint à qui le Père donne mission en mon nom, celui-là vous enseignera tout... » (Évangile selon Jean 14,16.26).

§15 L'Essence divine et Ses Énergies

Dans Son essence, Dieu est inconcevable, incompréhensible, inexprimable, invisible, insaisissable, inaccessible, indescriptible. « Il n'est, écrit saint Jean Damascène, rien de plus clair ; mais ce qu'il est dans Son essence et dans Sa nature, ceci reste entièrement insaisissable et inexplicable... Impossible de dire ce qu'est Dieu dans Son essence ; il conviendrait mieux de procéder par élimination générale. Car Dieu n'est rien de ce qui est ; non pas qu'il ne soit pas, mais parce qu'il est élevé au-dessus de tous les êtres et de l'être même ».

La foi orthodoxe distingue l'essence de Dieu et les Énergies divines. N'entendons pas par « énergies » une simple force dynamique qui émanerait de Lui. Mais elles sont ce qui en Dieu est communicable à l'Homme. Par elles, Il se révèle au monde et agit en lui. Il est écrit dans les Actes du synode de Constantinople de 1351 : « Nous ne considérons pas les Énergies divines comme extérieures à l'essence divine, mais... nous disons qu'elles jaillissent et s'écoulent de l'essence divine comme d'une source éternelle, sans quoi on ne les percevrait jamais. Elles restent insé-

Jean de Damas, Syrie, 676 – 749, ministre du calife, devient moine à la laure (monastère) de Saint-Sabas en Palestine (aujourd'hui Israël). Il est entré en controverse avec l'Islam qu'il a classé parmi les hérésies et il a comparé les textes bibliques avec leurs évocations reprises dans le Coran. Il était également iconographe et a défendu le culte des icônes contre les opposants, les iconoclastes. Pour l'empêcher de peindre, ses persécuteurs lui ont tranché la main droite, mais la Mère-de-Dieu l'en a miraculeusement guéri. En mémoire de ce miracle les Orthodoxes vénèrent souvent la célèbre icône Trichérousa (icône à Trois-Mains, la troisième étant un ex-voto). Il a légué des odes magnifiques, toujours utilisées quotidiennement dans les offices liturgiques (Octoèque, ou office des huit tons).

Ce que croient les Orthodoxes en Église

parablement attachées à l'essence divine ; elles coexistent avec elle de toute éternité, indissolublement unies à elle. »

Innombrables sont les Énergies divines, appelées aussi « Énergies Incréées », mais toutes sont communes aux Trois Personnes de la Sainte Trinité puisque toutes Trois sont une unique essence. Le Fils et le Saint-Esprit possèdent toute la plénitude des Énergies du Père. Chaque Énergie est une théophanie de Dieu tout entier.

§16 La Création et en son centre, l'Homme

Le Livre de la Genèse est un Écrit théologique sous forme d'icônes, d'images suggérant la réalité ontologique³³ plutôt qu'une narration historique et scientifique. Par lui, nous savons que Dieu a créé les univers spirituels célestes (les Anges) et les différents modes d'existence du cosmos : physique, vivant, sensible, affectif, intelligible.

Dans le « plan divin », tout cet équilibre cosmique, créé avec profusion, avait pour but de servir à l'homme que Dieu plaçait en son centre. L'homme devait « collaborer » avec Dieu en étant roi de la création. Homme psychique (matière et esprit) il devait consacrer, illuminer, spiritualiser, transfigurer le cosmos dont Dieu le faisait prêtre. Il prenait ainsi part à son développement et à son épanouissement, puisqu'il lui était confié.

L'homme a été créé « à l'image et selon la ressemblance de Dieu ».

À l'image, c'est-à-dire que Dieu a attribué à l'homme les « prérogatives » ou caractéristiques qui sont les Siennes, à la seule différence que l'homme est créé alors que Dieu est incréé. Notamment, de même que Dieu est une essence unique vécue par trois Personnes distinctes, de même les hommes sont une multitude de personnes en une seule nature. L'homme a été créé pour vivre éternellement ; « il a été créé innocent, honnête, bon, sans tris-

³³ Ontologie : notion métaphysique qui a trait à l'être en tant que tel. C'est la partie fondamentale de la métaphysique. Une réalité ontologique est une réalité de l'être en lui-même, indépendamment de ses déterminations (de ce dont il dépend ou qu'il engendre ou qu'il suscite).

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

tesse, sans inquiétude, jouissant de toutes les vertus, orné de tous les biens, semblable à un second univers, à un monde plus petit au sein du grand, à un autre ange en adoration, à la fois contemplateur de la création visible, connaisseur des choses spirituelles, dominateur des choses terrestres, gouverné d'en-haut, terrestre et céleste, périssable et immortel, visible et spirituel, placé au milieu de la grandeur et de la petitesse, à la fois esprit et grâce... » (Saint Jean Damascène, « Exposé de la foi orthodoxe », 2, 12). Le but de l'homme — « ses fins dernières » (cf. § 4) — était sa déification, sa communion totale en Dieu.

Selon la ressemblance. Si Dieu a créé l'homme à son image, la seule chose que l'homme ne pouvait être, c'est d'être incréé. Pour que l'image soit parfaite, Dieu a donc permis à l'homme de participer d'une certaine manière à sa propre création. Un peu comme une « autocréation ». « Selon la ressemblance divine » pourrait se traduire par « en vue de son assimilation en Lui ». Ceci signifie que l'homme devait déterminer lui-même son avenir, sa destinée, se fortifier en Dieu et élever son existence corporelle jusqu'à l'immortalité et l'unification en Dieu, la déification.

§17 L'homme mâle et femelle : leurs vocations

Quand Dieu créa l'homme, Il le constitua une nature et deux personnes, l'une mâle et l'autre femme (Adam et Ève), chacune possédant ses qualités propres et sa vocation spécifique. L'un et l'autre devaient mettre en commun leurs ressources et leurs volontés pour accomplir le dessein auquel le Créateur les destinait.

Au **mâle**, créé à partir du cosmos (terre) qu'Il a trouvé « bon », Dieu a insufflé une âme, c'est-à-dire un « organe » qui soit adapté à la réception de Dieu, un principe de vie éternelle, et Il lui a conféré la domination sur le monde. Par « domination », entendons que c'était son « sacerdoce³⁴ » (ou ministère), le service par

³⁴ Le Sacerdoce consiste à faire un lien entre le Ciel et la terre en célébrant des liturgies au nom de tout le peuple (ou cosmos). Le prêtre est revêtu (investi) du sacerdoce. Le sacerdoce est la fonction, le prêtre celui qui en est le ministre (acteur).

Ce que croient les Orthodoxes en Église

lequel l'homme devait sanctifier le cosmos tout entier et l'amener à sa perfection (ce qui n'a rien à voir avec la domination et l'exploitation scientifique ou politique...). Chez lui prédominent la raison, la force, la décision, l'initiative et la détermination. Il gère le monde et l'organise (la Bible dit qu'il donne un nom aux êtres).

La **femme** a été créée, elle, à partir du déjà plus parfait de la création, l'Homme, et non pas de la terre comme lui. Elle est, en l'Homme, ce qu'il y a de plus parfait, de plus abouti, de plus sacré. En elle excellent la beauté et l'amour, l'inspiration et la vie, la grâce et le discernement. En cela la femme est inspiratrice et mère, elle collabore avec Dieu pour donner la vie. (Les muses sont toutes féminines !)

Dans ce « composé » humain, l'un inspire et l'autre organise et gère, mais en « étroite collaboration », en communion absolue. Par cette étroite collaboration ces deux êtres différenciés devaient apprendre à ne faire plus qu'un, tout en restant deux (personnes). C'était la sainte vocation du mariage qui engendrait la fécondité de leur être et de leur œuvre (pas seulement par procréation).

§18 Son drame

Inspiré, « tenté », par un ange qui s'était orgueilleusement révolté contre Dieu — Lucifer, appelé « le diable » — l'Homme a suivi le même chemin que lui. Au lieu de se tourner vers l'autre, et vers Dieu, et vers le cosmos, il s'est replié sur son égoïsme, s'appropriant pour lui-même le cosmos. C'est ce que l'on nomme le « **péché originel** ». Il est alors tombé (déchu) de l'état d'innocence dans lequel il était et s'est isolé dans le monde, il est devenu charnel et mortel. Ceci s'est immédiatement traduit dans toute sa vie par une sorte de maladie chronique qui consiste en une tendance vers la volupté, l'erreur, le mal, le repli sur soi, que ce soit dans sa volonté, dans sa connaissance, dans son action dans le monde ou dans ses relations avec son « conjoint » et même avec Dieu ; un comble ! Dès lors, ce n'est plus qu'avec travail et peine qu'il peut se tourner vers Dieu et Le re-chercher.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Mais justement, l'image divine est restée marquée en Lui, affaiblie mais réelle, et elle lui donne encore le désir de retrouver le « paradis perdu » c'est-à-dire l'état originel dans lequel il était avant le péché. C'est ce que nous chantons lors des funérailles : « Je suis l'image de Ton inexprimable magnificence, tout en portant les blessures du péché... Oh, Seigneur, ramène-moi à la ressemblance passée, que ma beauté originelle soit restaurée ! »

Les trois Personnes divines sont consubstantielles (elles possèdent une unique substance) et, puisque les hommes ont été créés « à l'image de Dieu », leurs personnes innombrables possèdent, elles aussi, une nature unique : les hommes sont aussi consubstantiels entre eux (cf. § 23). Voilà pourquoi le péché de nos ancêtres a rejilli sur tous les hommes à leur suite. Saint Paul l'affirme : «... par la faute d'un seul, la mort a régné de par un seul... de même que par la faute d'un seul, on en est arrivé à la condamnation qui tombe sur tous les hommes... » (Épître aux Romains 5, 17 et suiv.). Ceci ne revient cependant pas à dire que tous les hommes ont été tenus pour responsables de la faute personnelle du « premier homme », mais plutôt que tous ont subi les conséquences de son péché, comme d'une maladie héréditaire.

§19 Son salut (la Rédemption)

Dans ce qu'il faut bien appeler une déchéance, Dieu, qui est par nature « miséricorde », n'a pas délaissé l'homme. Dès la faute accomplie, Il lui a promis un « salut », une restauration. C'est ce qu'Il a préparé tout au long de l'Ancien Testament, puis accompli avec la venue du « Sauveur », Jésus-Dieu-fait-Homme. Nous le proclamons d'ailleurs dans l'anaphore³⁵ de la Liturgie de saint Basile : « Tu n'as pas rejeté pour toujours ton image,

³⁵ Une anaphore au sens religieux du mot est la partie centrale de la Divine Liturgie. Une anaphore chrétienne fait mémoire (cf. la note sur le mémorial § 50) de ce que Dieu a accompli dans le passé pour les hommes et demande à Dieu de poursuivre maintenant Son Œuvre, en réactualisant Sa geste selon Ses promesses.

Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce (aujourd'hui Kassarïa en Turquie) un des Pères de l'Église, né vers 329, frère de sang d'un autre Père de l'Église, saint Grégoire évêque de Nysse. Il fit ses études à Athènes →

Ce que croient les Orthodoxes en Église

que tu as créée, ô Dieu bon ; Tu n'as pas oublié les œuvres de Tes mains. Mais Tu les as visitées de différentes manières par la grâce de Ta bonté. Tu as envoyé les prophètes, Tu as fait des miracles par Tes saints qui T'ont agréé à chaque génération... »

§20 Le Salut, c'est le Christ³⁶

« ... Et quand les temps furent accomplis, Tu nous as parlé en la personne de Ton Fils, par lequel Tu as créé les éternités ; Lui qui est le reflet de Ta gloire et l'empreinte de Ta personne (hypostase)... Il n'a pas considéré comme une proie à retenir d'être égal à Toi, le Dieu et Père, mais, quoiqu'Il soit Dieu avant les temps, Il est apparu sur la terre, Il a circulé parmi les hommes ; né de la sainte Vierge, Il se dépouilla Lui-même, Il revêtit la forme d'un serviteur et un corps conforme au nôtre dans sa misère, afin de nous rendre conformes à Son corps glorieux. »

« En effet, parce que, par un homme, le péché est venu dans le monde, et avec le péché la mort, il a plu à Ton Fils unique, qui repose dans Ton sein de Dieu et Père, de naître de la femme, la sainte Mère-de-Dieu toujours vierge, Marie, de se soumettre à la loi, de condamner le péché en sa propre chair, afin que ceux qui meurent ainsi en Adam, reçoivent la vie par Ton même Christ. »

§21 La Mère-de-Dieu

Après des siècles de préparation, d'une tribu du peuple hébreu – la tribu de Juda – Dieu a mis à part une jeune femme, qui Lui

³⁶ Plutôt que de donner une explication fastidieuse, nous préférons citer ces phrases de la Liturgie qui sont claires en elles-mêmes.

où il se lia d'amitié avec un troisième Père, Grégoire évêque de Nazianze. De retour en Cappadoce, il enseigne la rhétorique et exerce la profession d'avocat jusqu'en 356. Par l'influence de sa sœur sainte Macrine, il se fait baptiser et décide de mener la vie monastique. Il devient évêque de Césarée en 370. Il lutte pour l'unité de l'Église contre l'arianisme (cf. n. 21). Il nous a légué une très riche correspondance, de nombreux traités, dont un sur le Saint-Esprit, pas moins de trente-sept homélies, des règles pour la vie monastique et l'anaphore de la Liturgie qui porte son nom et qui est toujours célébrée treize fois par an dans toute l'Église orthodoxe. Épuisé et malade, à l'âge de cinquante ans, il meurt le 1^{er} janvier 379

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

avait consacré sa virginité et toute sa vie, ses pensées, sa volonté, son destin... pour faire naître d'elle, sans ensemencement humain, un fils suscité par l'Esprit Saint. Elle n'a pas donné naissance seulement à l'homme Jésus, mais bien au Dieu-Homme Jésus-Christ. Voilà pourquoi nous la nommons Théotoque (en grec *Théotokos*) (cf. §§ 109-110), qui veut dire la Génitrice de Dieu, la Procréatrice de Dieu ou la Mère-de-Dieu.

Nous savons par ailleurs, que vierge avant la naissance de Jésus, elle l'est restée pendant la nativité de Jésus accomplie miraculeusement, et qu'elle l'est demeurée tout le restant de sa vie. Voilà encore pourquoi on la nomme la « Toujours-Vierge ». « Voici que la prophétie d'Isaïe s'est accomplie ; car tu enfantas en étant vierge et tu demeures telle après la naissance comme auparavant, car l'engendré était Dieu, aussi, de la nature vint cette innovation » (Vêpres du samedi du ton 1).

L'Église orthodoxe voue une grande vénération à la Théotoque, la Mère-de-Dieu ! Mais si nous la vénérons tant, ce n'est pas essentiellement à cause de sa virginité, mais bien plutôt en fonction de sa relation avec Celui auquel elle a donné notre chair. Tous ceux qui réalisent un tant soit peu la portée de la Révélation selon laquelle « le Verbe s'est fait chair », ne peuvent que s'incliner devant celle qui a accepté d'être l'instrument d'un si grand mystère.

De plus, par sa libre volonté, elle a toujours repoussé le moindre péché. Alors que, comme tout homme assumant sa nature déchue (même Jésus-Dieu incarné), elle a pu connaître aussi la tentation, elle y a toujours résisté par son libre choix. Par son refus de succomber à la moindre tentation, elle a accompli le mouvement inverse de celui d'Ève, la première femme qui a introduit le péché dans le monde. De cette manière elle est devenue la « Nouvelle-Ève », la nouvelle Mère d'une nouvelle génération d'hommes : la « Mère des vivants ».

Portant Dieu en son sein, recevant en elle la Divinité, elle n'a pas été transformée en Dieu (sa nature humaine n'a pas été détruite par l'irruption en elle de la nature divine, elle est restée

Ce que croient les Orthodoxes en Église

une personne et une nature humaine unie à la nature divine, mais n'en est pas devenue « déesse » pour autant). C'est ce que nous proclamons lorsque, dans une hymne qui lui est consacrée, nous chantons à son sujet : « toi qui sans perdre ton intégrité as enfanté Dieu le Verbe ». Elle est la première du genre humain à avoir été, de son vivant, une personne humaine unie à la nature divine. C'est l'accomplissement de ce que nous a dit saint Pierre : « que vous soyez participants à la nature divine » (seconde épître de Pierre 1,4) ; vocation qui est aussi la nôtre à tous.

C'est la « **divinisation de l'homme** », déjà accomplie en elle et qui la fait « plus vénérable que les Chérubins, et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins. En effet, selon le Livre de l'Exode (25,10-21) sur le propitiatoire du « coffre du Témoignage » (communément, mais improprement appelé « arche d'alliance ») étaient placés deux chérubins en or. Leurs ailes couvraient

Sorte de couvercle qui signifiait symboliquement la présence de Celui qui est propice, c'est-à-dire favorable, ou protecteur, à Son peuple.

le propitiatoire et manifestaient la Gloire de Dieu invisiblement présent au milieu de Son peuple. La Théotoque, elle, n'est pas une figure symbolique en or qui rehausse la splendeur divine, mais c'est elle-même qui a été couverte de l'ombre de l'Esprit-Saint à l'Annonciation, et c'est Gabriel, un archange vivant — et non en sculpture — qui la lui a signifiée. De plus, elle n'a pas recouvert Celui qui nous est « propice » comme les chérubins du propitiatoire, mais elle a porté dans son sein Jésus-Dieu que prophétisait le Coffre du Témoignage, en Lui donnant chair. Aussi il est juste de la nommer « **plus vénérable que les chérubins** ».

Le prophète Isaïe décrit les séraphins qui lui apparaissaient dans une théophanie (apparition de Dieu) et qui chantaient et proclamaient la gloire de Dieu en criant « Saint, Saint, Saint est le Seigneur des Armées célestes, toute la terre est remplie de Sa gloire » (Isaïe 6, 1-7). L'un d'eux prit un charbon ardent de l'autel où brûlait un feu perpétuel et il en toucha les lèvres du prophète pour lui purifier les lèvres afin que ses paroles soient de braise et pour lui purifier le cœur de ses péchés. La Toute-Sainte, elle,

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

n'a pas seulement tenu un tison incandescent, mais c'est dans son sein qu'elle a porté le feu de la divinité, Jésus s'incarnant, et elle n'en a pas été brûlée, ni consumée. Elle n'en a pas perdu l'intégrité de sa nature humaine (il ne s'agit pas seulement de l'intégrité de sa virginité, voir supra) et elle a enfanté Dieu le Verbe. Aussi disons-nous qu'elle est **plus glorieuse que les Séraphins**.

Un jour, à la Sainte Montagne de l'Athos, dans une skite non loin de Karyès, alors qu'un jeune moine priait devant une icône de la Théotoque, un ange lui apparut et lui apprit la prière qui magnifie le mieux la Mère-de-Dieu. L'ange l'inscrivit même sur une pierre. L'icône est conservée dans le Protaton (église principale) de Karyès où elle accomplit toujours de nombreux miracles et elle est connue sous le vocable des premiers mots grecs de cette louange : « l'Axion estin », c'est-à-dire « il est digne ». Cette doxologie a été reprise dans la Divine Liturgie où elle est toujours chantée à la fin de l'anaphore : « Il est digne en toute vérité de te bénir, toi la Théotoque, toujours-bienheureuse et Toute-immaculée, et Mère de notre Dieu. Toi, plus vénérable que les Chérubins et sans comparaison plus glorieuse que les Séraphins, qui sans corruption as enfanté Dieu le Verbe, vraiment la Théotoque, nous te magnifions ! ». C'est la louange la plus chère des Orthodoxes et la plus fréquemment chantée et proclamée universellement, en public comme en privé.

Représentante de l'humanité, et en vertu du lien de consubstantialité qui unit tous les hommes en Christ, la Toute-Sainte n'a pas été seulement renouvelée elle-même, mais en elle, est renouvelée aussi toute l'humanité : « en ton sein, le Dieu souverainement glorifié, notre Père, a complètement renouvelé le monde entier » (Orthros du samedi).

§22 Le « Processus » du salut en Christ.

Nous professons que « pour nous les hommes et pour notre salut, Il est descendu des cieux, Il a pris chair, naissant du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, et Il est devenu Homme » (Profession de foi selon les Conciles de Nicée-Constantinople, en 325 & 381). Mais ce qui nous interroge, c'est la manière dont le Seigneur a accompli notre rédemption³⁷ (notre salut).

³⁷ « La rédemption » signifie, dans le vocabulaire juridique ancien, le « rachat » d'un esclave pour lui accorder tous les droits d'un homme libre. Dans l'Ancien Testament, le mot a désigné l'action de salut de Dieu pour les hommes. Comme on « rachetait un homme » en offrant un sacrifice au Temple, de même tout

Ce que croient les Orthodoxes en Église

Saint Paul nous l'explique dans son Épître aux Philippiens : « Lui (Christ) qui se trouvant en forme de Dieu, n'a pas considéré comme un butin à garder d'être l'égal de Dieu, mais s'est vidé lui-même, prenant forme d'esclave (esclave du péché, bien sûr, pas esclave de Dieu !), devenant semblable aux hommes ; et ayant été reconnu par son aspect comme un homme, il s'humilia, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom... » (2,6-9).

Saint Irénée de Lyon l'exprime ainsi : « Par le second Adam (le Christ) Il (Dieu) a lié le fort (le diable), saccagé son domaine et anéanti la mort, en faisant vivre l'homme qui avait succombé à la mort. Car le premier objet dont il eut pris possession fut Adam qu'il subjuga en l'induisant injustement dans la transgression et sous le prétexte de le faire accéder à l'immortalité, en le rendant mortel. C'est par sa promesse : « vous serez comme des dieux » (ce qui lui est rigoureusement impossible), qu'il introduisit en lui la mort et ainsi, à bon droit, fut fait prisonnier celui (le diable) qui avait capturé l'homme, tandis que celui-ci (l'homme) fut libéré des liens de la perdition » (« Contre les Hérésies »).

Mais comment cela s'est-il fait ?

Ce n'est ni en nous prêchant ce que nous devrions faire, ni en nous montrant l'exemple par Sa propre vie, que le Christ nous a sauvés. Pas plus, d'ailleurs, qu'Il ne nous a imposé automatiquement le salut sans notre libre participation. Mais c'est

se passe comme si Jésus, par Son propre sacrifice sur la croix « rachetait les hommes ». C'est une conception juridique qui n'est qu'une approche de ce Mystère, car Dieu n'est pas un tyran auquel il faudrait racheter des victimes en Lui en offrant d'autres !

Irénée – signifie le « pacifique » – un des Pères de l'Église, est né vers 120 ou 130 à Smyrne, en Asie-Mineure (aujourd'hui Turquie). C'est le saint Apôtre Jean qui l'a envoyé en mission en lui imposant les mains. Il arrive en Gaule en 157 et collabore à Lyon avec saint Pothin qui deviendra martyr et dont il prendra la succession comme évêque de la ville. Il a laissé une lettre relatant le martyre des Chrétiens de Lyon, dont saint Pothin et sainte Blandine. Mais son œuvre écrite est surtout un traité « Contre les Hérésies » et un « Exposé de la Prédication des Apôtres » dans lequel il défend la foi chrétienne contre les oppositions des hérétiques. Il est mort martyr en 202.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

en vivant innocemment les conséquences de notre propre déchéance, avec amour et patience.

⁵²³ La consubstantialité des hommes

Nous avons vu que tous les hommes étaient, à l'image de Dieu, consubstantiels, c'est-à-dire qu'ils partagent une unique nature (pas des natures semblables)⁵²³. Ainsi, ce que la Personne divine du Christ a vécu dans Sa nature humaine a rejailli sur tous les hommes qu'Il s'est unis par Son Incarnation. En restaurant en Lui la nature humaine — au contraire de ce qu'avaient fait nos « premiers parents » — le Christ a communiqué à tous la restauration de notre commune nature : « Parmi tous les dons du Christ apportant le salut aux hommes, est compris le pardon des péchés, qui a réconcilié les hommes avec Dieu et rétabli la communion avec Lui. L'homme participe à ce salut parce que le Christ est devenu le nouveau chef (tête) de l'humanité, qu'Il a récapitulée en Lui. Comme tel, on l'appelle aussi le 'nouvel Adam', à la tête de l'humanité par Lui rachetée. Elle forme dans son ensemble un unique organisme spirituel, une unité dans la multiplicité des personnes. C'est pourquoi la rédemption accomplie par le Christ s'étend à la totalité du genre humain » (Métropolitain Séraphim, archevêque de Berlin et de l'Allemagne, in « L'Église Orthodoxe », Payot 1952). C'est exactement ce qu'a défini le Concile Œcuménique de Chalcédoine (en 451) : « À la suite des saints Pères, nous enseignons tous unanimement à confesser un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité et parfait en humanité, le même vraiment Dieu

⁵²³ En Occident, même des Orthodoxes ressentent les plus grandes difficultés à admettre ce qui est pourtant courant dans les textes des Pères de l'Église et dans les nombreux offices liturgiques : la consubstantialité des hommes entre eux. Ils veulent l'entendre d'une manière différente de la consubstantialité des trois hypostases divines. Les textes foisonnent pourtant qui vont dans le sens de l'interprétation forte. Ainsi, du père Bouyer, pourtant bien occidental : « Les Chrétiens et le Christ ne font qu'un seul être, l'Église (humanité régénérée) étant le corps du Christ avec toute la force réaliste de l'expression chez saint Paul » (« L'Incarnation et l'Église-Corps du Christ dans la théologie de saint Athanase », Cerf 1943, Unam Sanctam n°11, p.127).

Ce que croient les Orthodoxes en Église

et vraiment homme, composé d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité, consubstantiel à nous selon l'humanité... »

⁵²⁴ Les tentations du Christ

Dans les Évangiles selon Matthieu et Luc, le récit de la vie de Jésus est encadré par deux épisodes de tentations. Au début, nous trouvons les trois tentations qu'Il a repoussées lorsqu'Il était au désert et, à la fin de Sa vie, trois autres tentations à Gethsémani, à la veille de Sa Passion. Ce procédé littéraire est connu : il montre que c'est toute la vie du Christ qui est sous le signe de la tentation. Après que Jésus eut repoussé par trois fois les tentatives diaboliques au début de Sa vie, saint Luc précise : « Ayant achevé toute épreuve, le diable s'écarte de lui jusqu'au temps... » (4,13) C'est saint Luc qui met ces points de suspension : il ne précise pas quels sont ces temps. En relisant le passage de Ses trois épreuves-tentations, il est clair pour nous que le Tentateur essayait d'enfermer Jésus dans la préférence de soi, dans l'égoïsme qui est la marque de l'homme déchu dont Jésus est venu assumer la nature. L'expression délibérément indéterminée « jusqu'au temps... » laisse une impression d'attente infinie.

Ce temps se réalisera lorsque quelques trois ans plus tard, à la veille de Sa Passion, Jésus priera à Gethsémani. Trois fois Il est alors tenté de demander à Son Père « que ce calice s'éloigne de moi ». Il clamait ainsi Son angoisse devant les souffrances qui l'attendaient et montrait à quel point Il partageait bien notre intime condition. Il repousse cette épreuve comme une tentation et dit : « non pas ma volonté, mais la tienne » ; c'est montrer implicitement que la tentation principale est bien la préférence de soi. C'est précisément ce mouvement intérieur que Jésus est venu inverser pour nous, en le réalisant d'abord dans Sa Personne.

Il accomplissait par-là ce que saint Paul nous révélait par le texte déjà cité plus haut de son Épître aux Philippiens (2,6-9), mais que nous répétons tant il nous semble fondamental : « Lui (Christ) qui se trouvant en forme de Dieu (c'est-à-dire

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Sa condition divine), n'a pas considéré comme un butin à garder, d'être l'égal de Dieu, mais s'est vidé lui-même, prenant forme d'esclave, devenant semblable aux hommes ; et ayant été reconnu par son aspect comme un homme, il s'humilia, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom... »

§25 La kénose

En scrutant la vie de Jésus, nous constatons que d'une manière générale Il expérimentait les mêmes conditions de vie que nous-mêmes, en étant en tout semblable aux hommes, y compris en assumant tentations, fatigue, faim, peur, peine, souffrance et mort. À d'autres moments, Il agissait et parlait d'une manière qui dépassait la nature. Il choisissait aussi de laisser transparaître la Gloire de Sa nature divine à travers Sa nature humaine, par exemple lorsqu'Il accomplissait des miracles, lorsqu'Il parlait d'autorité, lorsqu'Il lisait dans les cœurs les pensées des hommes, lorsqu'à trois de Ses disciples Il s'est montré transfiguré sur le mont Thabor et, bien sûr, lors de Ses apparitions, ressuscité.

Il était Dieu Créateur et Il aurait pu dépasser les lois de la nature créée, mais alors Il aurait « fait semblant » de partager la condition humaine. Il aurait pu, en tant que Dieu, échapper à la souffrance de la crucifixion, ce qu'Il a précisément refusé : « Penses-tu que je ne puisse supplier mon Père ? Et Il m'offrira à l'instant plus de douze légions d'anges ! Comment donc s'accompliraient les Écrits qu'Il doit en être ainsi ? » répond-Il à Pierre qui veut Le défendre par les armes (Évangile selon Matthieu 26,53).

La faculté ou plutôt la volonté — car c'était un choix libre de Sa personne qu'Il exerçait quand Il le voulait — de renoncer à l'exercice de la Gloire qui était la Siennes en tant que Dieu, pour vivre absolument la condition humaine — la nôtre — qu'Il avait prise en s'incarnant, ceci s'appelle la « **kénose** ». L'expression vient des mots grecs utilisés par saint Paul dans l'Épître aux Philippiens déjà citée deux fois *supra* : « Lui qui, se trouvant en forme de Dieu, n'a pas considéré comme un butin à

Ce que croient les Orthodoxes en Église

garder d'être l'égal de Dieu, mais Il s'est vidé Lui-même (*ékénosen éauton*) ». Comprenons qu'Il s'est dépouillé de l'exercice glorieux et de la Puissance divine qui sont les Siennes en tant que Dieu, prenant forme de serviteur (humanité)... La force d'amour de Dieu qui est en Lui, en tant que Dieu par nature et qu'Il n'a jamais cessé d'être, Lui permet de surmonter les tentations et les souffrances sans faiblir dans l'amour. Mais par un acte volontaire, Il ne permet pas à Sa nature divine de lui apporter soulagement ou consolation. C'est ce que veut dire saint Irénée lorsqu'il écrit : « Le Verbe faisait silence en Lui lorsqu'Il était tenté, outragé, crucifié et qu'Il mourait » (*In Adv. Haeres III, 19,3 ; Cerf ; coll. Sources Chrétiennes n° 211, p. 378*).

§26 La Passion-Mort. Conception orthodoxe de la Croix

La mort de Jésus sur la croix a été la suprême manifestation de cette « kénose ». Il a pleinement et réellement vécu, sans supercherie, les souffrances de Sa passion et Sa douloureuse et infamante Crucifixion. Ce ne sont pourtant point Ses souffrances en tant que telles qui ont sauvé les hommes ! C'est Son amour pour eux, manifesté à travers Sa patience dans l'épreuve, les insultes et les souffrances, le pardon pour Ses juges et bourreaux, Son obéissance à Son Père, qui nous ont communiqué le salut : « Il fut **obéissant** jusqu'à la mort sur la croix » écrit saint Paul à la suite des phrases préalablement citées de l'Épître aux habitants de Philippiens. Par cette obéissance, Il se dépouillait totalement de Sa volonté personnelle et se soumettait à celle de Son Père, d'une part, et à celles des hommes qui le condamnaient, d'autre part.

C'est pourquoi pour les Orthodoxes, la Croix n'est ni un signe de défaite, ni un objet morbide, mais plutôt le signe d'un acte d'amour incommensurable de Dieu devenu Homme et assumant par amour pour lui jusqu'à l'extrême limite la souffrance et la mort ; elle est un trophée de victoire éclatante.

§27 La Résurrection

Les souffrances et la Crucifixion du Christ ne sont considérées

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

qu'en relation avec Sa Résurrection dont elles sont inséparables. Parce que Jésus a accompli cela par une totale dépossession de lui-même, « Le Père l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom... » (Épître aux Philippiens 2,9) à savoir, le Nom qui était imprononçable dans l'Ancien Testament et qui désigne Dieu. Il est ressuscité et a ainsi vaincu la mort — en Lui d'abord, puis pour tous les hommes ensuite — et le Père l'a fait Seigneur, c'est-à-dire qu'Il a accordé la même victoire à tous les hommes. Voilà pourquoi la **mort-résurrection** du Christ est le fondement de la foi orthodoxe et de toute expérience spirituelle des fidèles.

Précisons que cette résurrection ne sera pas communiquée qu'aux seuls croyants, mais à tous les hommes sans exception, car c'est leur nature commune qui ressuscite avec le Christ, mais personnellement pour les uns ce sera vécu avec un bonheur et une joie ineffables, et pour d'autres — s'ils le choisissent ainsi — avec une souffrance et un désespoir sans fond (c'est ce qu'on nomme **l'enfer**).

⁵²⁸ Le Paradis ou Ciel

Le salut ne consiste pas seulement en un acte de pardon des péchés par Dieu, à travers les souffrances-mort-résurrection de Jésus, ni la promesse hypothétique d'un nouveau paradis que l'on appelle « Ciel », auquel accéderaient seulement les meilleurs — ceux qui auraient cru et qui auraient suivi une morale appropriée — mais ce sera un renouvellement de la nature humaine telle que Dieu l'avait créée aux origines de l'humanité ; c'est une renaissance. « Qui n'est pas engendré d'en haut ne peut voir le royaume de Dieu », dit Jésus à Nicodème lequel lui rétorque : « Comment un homme peut-il être engendré, étant âgé ? Peut-il, dans le ventre de sa mère, entrer une seconde fois, et être engendré ? » (Évangile selon Jean 3,4).

⁵²⁹ Importance de la liberté de l'homme

Le salut, cependant, ne nous est pas accordé automatiquement ; il ne nous est pas imposé car Dieu nous a créés libres. Il est

Ce que croient les Orthodoxes en Église

donc nécessaire que les hommes — tout homme, même mystérieusement, chacun en fonction de son héritage et de sa situation humaine, de sa culture, de son époque, de son milieu, de ses connaissances, de son degré d'intelligence et de son caractère, de sa générosité... — coopèrent (consciemment ou inconsciemment) à l'œuvre du Christ pour participer aussi à Sa gloire.

Dans l'Épître aux Philippiens (2,5) déjà citée, c'est ce à quoi nous enjoint saint Paul : « Ayez en vous les dispositions d'esprit qui furent aussi en Jésus-Christ... » (et il montre que ces « dispositions d'esprit » sont « Sa Kénose » que nous avons précédemment présentée (§ 25). Comme le Christ a renoncé à l'exercice de Sa gloire divine propre pour se faire semblable aux hommes, comme Il a acquis une nature (humaine) qui n'était pas Sienne à l'origine, de même chaque homme est appelé aussi à renoncer à sa gloire individuelle, la « **vaine gloire** » qui est illusoire et expression de son égoïsme) pour acquérir aussi une nature qui n'était pas sienne à l'origine. C'est, en participant, par la grâce, à la Nature divine à travers Ses Énergies (cf. § 15) et, assimilé (uni) au Christ, accéder ainsi à la divinisation (« participant à la nature divine », selon la seconde Épître de Pierre 1,4). C'est ce que les Pères ont exprimé par cet adage souvent répété : « Dieu s'est fait Homme pour que l'homme devienne Dieu ».

⁵³⁰ La déification-divinisation

C'est seulement en se fondant sur la doctrine des Énergies (cf. § 15) que l'on peut logiquement affirmer la réalité d'une communion divine pour l'homme et d'une divinisation. En identifiant en Dieu Son Essence et Ses Énergies, la doctrine catholique court fatalement le risque de fondre et d'absorber d'une manière panthéiste³⁹, la créature dans la divinité.

³⁹ Le « panthéisme » est une doctrine philosophique et religieuse selon laquelle tout serait Dieu ; le monde dans son ensemble serait la divinité. C'est autre chose de dire que Dieu est partout présent, qu'Il est présent en tout ou de dire qu'Il est tout ou que tout est Lui. C'est une doctrine que l'on trouve dans beau-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Voilà pourquoi la doctrine catholique ignore le principe de la « déification » ou de la « divinisation » de l'homme, mot qui n'apparaît pas une seule fois dans le Catéchisme catholique officiel publié en 1992. La « divinisation » n'implique pas que la créature doive avoir part à l'essence divine, sinon elle serait absorbée par Elle, elle se dissoudrait en Elle et cela conduirait inévitablement à une conception panthéiste de Dieu. Ce ne peut être qu'une participation aux Énergies divines, nullement à Son Essence.

Si l'on voulait trouver une image très très lointaine, on pourrait dire que l'éclat lumineux du soleil serait une expansion de la nature solaire, comme les Énergies divines sont une expansion de Dieu c'est-à-dire, non pas une création du soleil, mais bien une communication au cosmos de son essence. Sa chaleur, elle, serait comme la grâce créée, don du soleil, mais extérieur à lui, pour les besoins du cosmos et notamment de la terre. En se rapprochant de lui, les êtres seraient illuminés par ses rayons lumineux, mais ils ne pourraient pas pénétrer dans sa nature même, car ils s'y fondraient inévitablement et deviendraient constitutifs du soleil, en perdant absolument ce qu'ils étaient, des êtres créés. Tout serait soleil et n'aurait plus d'existence propre.

§31 Mode de transmission du salut par le Christ

Dans cette optique, nous comprenons que Jésus ne soit pas venu nous annoncer seulement une Bonne-Nouvelle (traduction du mot « Évangile »), ni nous donner l'exemple de ce que nous devrions faire, pas plus que nous imposer un salut automatique, mais Il a restauré en Sa Personne la soumission (obéissance) de Sa volonté d'homme à Sa volonté divine (car la volonté est de l'ordre de la nature ; en la seule Personne du Christ, il y avait bien deux volontés, divine et humaine).

coup de sagesse de l'Inde, mais qui n'est pas absente de notre Occident, hors de la doctrine de l'Église

Ce que croient les Orthodoxes en Église

Ayant restauré en Lui l'harmonie des volontés, Il a redonné à la nature humaine – commune à tous les hommes – le pouvoir et la force d'agir de même, et de participer ainsi à leur propre salut et à celui de leurs innombrables frères.

§32 Le problème du mal

Il ne nous est pas possible de ne pas évoquer le grave problème du mal et de la souffrance des hommes, et pourtant, le cadre de ces articles ne nous permet pas de donner un aperçu suffisant de la question et de la vision orthodoxe de ses « solutions ».

L'Orthodoxie croit d'abord que le mal n'a en aucune manière été créé par Dieu. Il a fait irruption dans le monde à cause du déséquilibre survenu par l'égoïsme et le repli sur soi des premiers hommes qui ont rompu l'harmonie de leur relation avec Dieu. Il était leur nourriture de vie éternelle et divine ; se détournant de Lui, ils ont dû travailler avec peine pour acquérir une nourriture terrestre éphémère. Il était leur Vie ; se détournant de La Vie, ils ont hérité la mort.

Par suite de l'unité des hommes entre eux (consubstantialité), tous ont hérité des conséquences du péché (labeur pénible, souffrance physique, psychique et morale, mort) et ce n'est pas seulement parce que le premier pécheur a été génétiquement à l'origine de l'humanité. Si le premier à pécher eut vécu après mille générations d'hommes, tous, même ceux qui l'auraient historiquement précédé, auraient hérité pareillement la déchéance. C'est bien comme cela d'ailleurs, que le salut accordé par le Christ, a atteint aussi les prophètes jusqu'au premier homme, bien longtemps avant la mort-résurrection historique du Christ : « Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort, ainsi la mort a passé à toute l'humanité ; et sous son règne, tous ont péché... » (cela ne veut pas dire que tous aient été responsables du premier péché, mais que ses conséquences nous atteignent tous, et parmi elles l'attrait du

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

péché qui nous y fait tomber aussi)... Mais, « si des multitudes sont mortes par la faute d'un seul (Adam), la grâce de Dieu – le don par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ, a surabondé bien davantage... De même que, par la faute d'un seul, on en est arrivé à la condamnation qui tombe sur tous les hommes, ainsi, par le rétablissement de la justice, qui vient d'un seul, on en arrive à la justification vivifiante pour tous les hommes » (Épître aux Romains 5, 12 et suiv.).

⁵³³ Le diable et les démons

La souffrance est, et demeure, un mystère, cependant il est possible d'entrevoir quelques éléments de solution. Ceux-ci résident dans le fait que notre Dieu, qui est Bon, n'a d'aucune manière créé le mal, mais que celui-ci est voulu par un autre être personnel et intelligent qui, jaloux de Dieu, tente de détruire ou, à défaut, de pervertir la splendeur de la création divine. Cet être nous l'appelons le « Malin », ou le « **diable** » (d'un mot grec dont la racine veut dire « diviseur » cf. n. 77). Le diable, aussi appelé Satan dans les Écritures, est un esprit céleste, un être spirituel qui était très proche de Dieu. Avant sa chute, son nom était « Lucifer », ce qui se traduit par « porteur de Lumière ». Il a délibérément choisi de s'opposer à Dieu et dans sa chute il a entraîné avec lui un nombre considérable d'autres anges. Ces anges déchus sont appelés des « démons », et, sous les ordres du diable, ils parcourent le monde pour détourner les créatures de Dieu, par toutes sortes de tentations et de souffrances. Leur action est cependant limitée, car Dieu ne laisse pas libre cours à leur action. Quand Il leur permet une action limitée ce n'est que pour éprouver la personne afin de la faire croître dans sa propre détermination et son attachement à Dieu. Ils n'ont d'ailleurs aucun pouvoir en eux-mêmes, si ce n'est de nous tenter, mais pas celui de nous faire chuter. Ils n'ont de pouvoir que celui que nous leur accordons en écoutant leurs suggestions, en participant volontairement au mal, sorte

Ce que croient les Orthodoxes en Église

de révolte ou d'abandon de Dieu par préférence de notre volonté propre⁴⁰, notre égoïsme.

⁵³⁴ La Miséricorde divine

D'autre part, notre Dieu Bon ne reste pas « insensible » aux hommes qui souffrent, attaqués par le mal sous quelque forme que ce soit, simple spectateur impuissant du drame qui se joue sur la terre. Il est si peu insensible à notre triste sort, qu'Il envoie Son Verbe pour prendre la condition des hommes souffrants et partager avec eux leur condition déchue, mais sans la moindre participation au péché. Et puisque toute œuvre de l'une des Personnes est théophanie de la Trinité tout entière (cf. § 14), en Lui, Verbe, les Trois Personnes Divines, tout en étant « impassibles » éprouvent, d'une manière mystérieuse, quelque chose de la souffrance des hommes.

Éprouvant en la personne du Christ la condition déchue des hommes, prenant part à leurs souffrances, supportant innocemment les conséquences de leur révolte contre Lui, Dieu « compatit » (c'est une communion avec eux dans leur passion) et restaure en Lui leur nature comme nous l'avons vu plus haut (cf. §§ 27-30). C'est ce que le prophète Isaïe annonçait mystérieusement : « Voici que mon serviteur (le Christ) sera exalté, il montera au sommet de la gloire. De même que beaucoup ont été dans la stupeur à cause de toi, de même ton aspect sera sans honneur (Sa souffrance sur la Croix, Sa mort) aux yeux des hommes, et ta gloire méprisée des fils des hommes... Nous l'avons annoncé, comme un petit enfant devant lui, comme une racine dans une terre altérée ; il n'y a point en lui de beauté ni de gloire ; nous l'avons vu et il n'avait ni éclat ni beauté. Son aspect n'avait rien pour plaire... C'était un homme couvert de plaies, et sachant ce que c'est que la souffrance, car son visage était repoussant, sans honneur et tenu pour rien. **Il porte nos péchés, il souffre pour**

⁴⁰ La « volonté propre » est la volonté humaine tournée égoïstement vers les plaisirs et les satisfactions individuelles, selon notre nature déchue, sans en référer à la Volonté de Dieu, ni au service du prochain.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

nous ; et nous avons remarqué qu'il était dans la peine, dans la douleur, dans la torture » (Livre d'Isaïe 52,13 et suiv.).

§35 Participation des hommes à l'œuvre du Christ

Il y a aussi des cas où la souffrance, librement acceptée par les hommes, devient une bénédiction. Elle est en effet une communion désintéressée avec le Christ dans son œuvre rédemptrice pour le monde. Saint Paul en témoigne : « Je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et j'accomplis ce qui manque aux tribulations du Christ dans ma chair, pour son corps qui est l'Église » (Épître aux Colossiens 1,24). C'est alors un véritable charisme⁴¹. Parce que ces « co-souffrants » Lui sont attachés et ne font qu'un avec Lui. Les membres (visibles ou invisibles) de Son Église lui sont tellement liés, qu'Il leur fait partager Ses épreuves et Ses souffrances, pour qu'ils participent à la rédemption du monde. Sa vie et leur vie sont communes, ils adoptent les vies de l'un et des autres. C'est pour eux le plus grand amour, un amour à l'image de Dieu, car « personne n'a de plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis (c'est-à-dire ceux qu'il aime) » (Évangile selon Jean 15,13).

Mais faisons-nous bien comprendre : contrairement à certaines opinions, ce n'est pas la souffrance en elle-même qui est rédemptrice et qui sauverait qui que ce soit ; on ne verrait d'ailleurs pas par quel « mécanisme » (cf. § 26). Seul l'amour déployé au cœur de la souffrance, de la tentation, de l'épreuve et de l'échec, peut avoir cette valeur salutaire, car il est une communion, une participation à l'Amour de Dieu qui est Sa nature. Un tel amour vient de Dieu, il est le signe de la communion en Lui et une manifestation de ce même amour pour le monde à travers l'homme qui devient ainsi le « reflet » du Père miséricordieux.

⁴¹ Un « charisme » est un don particulier et personnel que Dieu donne à certaines personnes pour le bénéfice de toute l'Église. Par exemple, le charisme de l'intelligence des Écritures (compréhension), du discernement, de la lecture dans les cœurs, de la prophétie, de la guérison, etc.

Ce que croient les Orthodoxes en Église

§36 Notre « kénose » : dépouillement de soi

Saint Paul dans l'Épître déjà plusieurs fois citée (aux Philippiens 2,5 et suiv.), écrit : « Ayez en vous les dispositions d'esprit qui furent aussi en Jésus-Christ : Lui (Christ) qui se trouvant en forme de Dieu, n'a pas considéré comme un butin à garder, d'être l'égal de Dieu, mais s'est vidé lui-même, prenant forme d'esclave, devenant semblable aux hommes ; et ayant été reconnu par son aspect comme un homme, il s'humilia, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom... » Saint Paul montre quelles étaient les « dispositions d'esprit » du Christ, à savoir le renoncement parfait à Lui-même au profit d'une obéissance totale d'une part à son Père, qui L'envoyait en mission et d'autre part aux hommes, qui Le condamnaient et le tuaient alors qu'Il était innocent. Avoir les mêmes « dispositions d'esprit » que Lui, c'est accomplir, nous aussi, une certaine forme de « kénose » en participation à la Sienne, en renonçant aussi parfaitement que possible à notre volonté propre, pour nous soumettre à celle d'autrui : Dieu d'abord, les autres ensuite.

C'est cette injonction qui donne tout son sens à l'amour des ennemis recommandé par Jésus Lui-même et qui culmine dans le martyre : donner sa vie, même physiquement, pour ceux que l'on aime.

§37 Qu'est-ce que l'Amour ?

Ceci n'est qu'une remarque théologique pour ne pas risquer de commettre de confusion : lorsque l'Église parle d'amour, il ne s'agit pas d'un sentiment émotionnel et agréable éprouvé à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose. Cet amour-là est réel et légitime. Mais il y a des degrés différents dans l'amour. Au sommet de tous, le plus sublime est un acte libre et volontaire — voulu expressément, plus qu'éprouvé passivement — de donner sa vie (temps, pensées, biens...) pour celui que l'on veut aimer. Aimer son persécuteur, ne consiste pas à avoir des sentiments d'affection à son égard, de même qu'« aimer sa souffrance » ce n'est pas

du masochisme, mais c'est obéir, pardonner ou offrir sa vie à celui qui veut nous l'ôter, c'est accepter sa souffrance avec patience, foi, reconnaissance, bonne humeur, attention aux autres, etc.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

§38 La Vie en Christ

Ce qui précède étant établi, les Orthodoxes unis en Église⁴² expérimentent qu'il y a « quelque chose » en Dieu qui peut nous être connu, et auquel nous pouvons réellement participer. C'est l'objet de la « vie spirituelle » que l'on appelle aussi la « vie intérieure ». Celle-ci est l'attention portée aux mouvements de l'âme, aux « pensées » et décisions les plus profondes du cœur, ce lieu intérieur où se rencontrent la personne et Dieu. Chaque homme a une vie intérieure, ce n'est pas le propre des Orthodoxes, mais la vocation spécifique de ceux-ci est de découvrir et d'expérimenter cette double réalité à savoir que Dieu est vivant, et qu'Il intervient en permanence dans la vie des personnes, si elles Lui en laissent le pouvoir. Or cette intimité de l'homme et de Dieu se réalise par une incorporation de la personne humaine à celle du Christ. La vie chrétienne consiste à **faire passer la vie du Christ dans notre vie**, en nous dépossédant de cette dernière afin que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit le Christ qui vive en moi, selon l'expression de saint Paul : « ... avec le Christ j'ai été cloué à la croix. Mais je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi » (Épître aux Galates 2, 19-20). **L'Église, c'est la vie en Christ.**

§39 L'incorporation au Christ

Selon toute sa Tradition théologique, liturgique et spirituelle, l'Église est, suivant la terminologie de saint Paul, le **Corps du Christ**. Par Sa Résurrection et Son Ascension, puis par l'œuvre de l'Esprit Saint répandu dans l'Église depuis la Pentecôte, le Corps du Christ a acquis un mode d'être qui transcende l'espace et le temps, ce qui Lui permet d'inclure en Lui tous les fidèles comme ses propres membres, au sens le plus réaliste de l'expression.

⁴² L'expression « en Église » signifie la communion de foi, de pratique et de mœurs des fidèles. Vivre « en Église » est l'opposé absolu de la vie individuelle. Celui qui vit en Église croit, agit et pense conformément à la Tradition de l'Église, et il est sûr que Jésus est présent et que ce qu'il fait est conforme à Son Esprit car Il a dit : « Là où deux ou trois se rassemblent en mon nom, là je suis, au milieu d'eux » (Évangile selon Matthieu 18/20). C'est cette union qui est la vie « en Église ».

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Ainsi chaque personne dans l'Église peut participer personnellement à la communauté de vie avec le Christ. Ceci signifie que, d'une manière mystérieuse, mais réelle, il y a une unité de vie entre le Christ et nous. Ce n'est pas que nous ayons seulement des vies semblables, mais que d'une certaine manière notre vie soit commune au Christ et à nous⁴³. Les Pères du Concile Œcuménique de Chalcédoine n'avaient-ils pas déclaré au sujet du Christ qu'Il est « consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous, le même, selon l'humanité » ?

§40 Tous les hommes sont incorporés au Christ

Mais il semble qu'il faille étendre encore cette conception à tous les hommes, car le Verbe ne s'est pas fait la chair des Orthodoxes, ni même des Chrétiens, mais de tous les hommes. Notre consubstantialité avec le Christ n'est pas conditionnée exclusivement par le baptême, pas plus que par l'Eucharistie⁴⁴, mais bien parce que le Christ a pris la chair de l'humanité tout entière et pas seulement celle d'un individu.

§41 Qui est sauvé ?

Est-ce à dire que tous les hommes soient automatiquement sauvés parce qu'ils sont *de facto* membres du Corps du Christ ?

⁴³ C'est ce que les Pères du concile de Chalcédoine ont déclaré : « À la suite des saints Pères, nous enseignons tous unanimement à confesser un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité et parfait en humanité, le même vraiment Dieu et vraiment homme, composé d'une âme raisonnable et d'un corps, **consubstantiel au Père selon la divinité, consubstantiel à nous selon l'humanité...** »

⁴⁴ Ceci paraît conforme à la théologie de saint Paul, dans ses premières Épîtres (celles aux Romains et les deux aux Corinthiens) ; il voyait le baptême et l'eucharistie comme moyens de réaliser cette incorporation au Christ. Mais dans les Épîtres plus tardives (celles aux Colossiens et aux Éphésiens) l'expérience et la réflexion de l'Apôtre l'amènent à étendre cette incorporation à tous les hommes de tous les temps et en tous lieux. Cf. Col 1, 15-20, en particulier : « Il est la tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église ; Il est le principe, premier-né d'entre les morts (il fallait qu'Il obtînt en tout la primauté), car Dieu s'est plu à faire habiter en Lui toute la Plénitude et par Lui à réconcilier tous les êtres pour Lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de Sa croix. »

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

Nous prions pour cela et nous l'espérons, mais ce n'est pas inéluctable, car si cette incorporation est de l'ordre de l'union des natures, il est encore indispensable que nous réalisions notre adhésion personnelle. Ce n'est pas tout que nous partageons Sa nature, mais encore faut-il que nous partageons Sa vie, par un attachement personnel, libre et volontaire. Notons que selon les paroles mêmes de Jésus, lorsqu'Il reviendra sur terre à la fin des temps et dira : « Venez les bénis de mon Père parce que vous **m'**avez donné à manger... etc. » (Évangile selon Matthieu 25, 34 et suiv.), Il ne restreint nullement cette invitation à ceux qui auraient été baptisés et auraient communiqué.

On a bien conscience que des personnes peuvent se dire, croire ou sembler être membres de l'Église par une appartenance juridique (canonique) ou à cause de la réception effective par le baptême - et ceci personne ne peut le contester légalement, mais en réalité, elles peuvent en être au-dehors par manque de foi réelle ou par défaut de charité (amour de Dieu ou des hommes). En revanche, d'autres qui semblent éloignés parce qu'ils n'ont pas pu connaître le Christ (par exemple, parce qu'ils auraient été rebutés par une approche négative du Christianisme, ou influencés par une éducation résolument anti-Dieu, ou parce que la foi chrétienne était étrangère à leur civilisation, ou toute autre raison indépendante de leur volonté) sont en fait dans l'Église, sans le savoir.

§42 À quoi bon avoir la foi ?

Devant de telles affirmations audacieuses, mais courantes dans la littérature patristique et dans les textes liturgiques quotidiens, on pourrait alors se demander s'il est utile d'adhérer à la foi et à l'Église et de se forcer à vivre selon un certain esprit - somme toute assez astreignant tout de même - ou si c'est égal ! Nous espérons malgré tout qu'il n'y ait pas que les Orthodoxes (et encore, ceux qui ne sont pas trop pécheurs !), ni même que les Chrétiens en général qui seront sauvés, sinon le paradis sera relativement peu rempli et beaucoup d'autres hommes, pour-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

tant de bonne volonté et éventuellement meilleurs que bien des Chrétiens en seraient exclus. Où serait alors notre prétendu Dieu de Miséricorde ?

⁵⁴³ La vocation des Orthodoxes

L'adhésion visible à l'Église ne détermine pas le salut final de chaque personne, mais l'Église est le milieu vital dans lequel les hommes trouvent le chemin le plus droit, le plus court et le plus sûr pour parvenir au Royaume des Cieux. Mais plus encore, l'Église-Corps du Christ donne à ceux qui y participent une vocation et un « charisme » particulier : ils expérimentent **aujourd'hui et ici-bas** la réalité du Monde à venir. Ils connaissent, modestement, mais sûrement, dès maintenant même la vie éternelle. Pour beaucoup de personnes qui ne vivent pas la foi orthodoxe, cette vie éternelle n'est au mieux qu'une espérance — qui ne sera pas déçue, certes, mais qu'ils ne goûteront qu'après leur mort. Voilà pourquoi il existe dans l'Orthodoxie une joie particulière qui est un avant-goût de la béatitude éternelle. Dans L'Évangile, ce n'est pas pour un avenir hypothétique que Jésus promet le bonheur aux « pauvres en esprit », aux « doux », aux « affligés », aux « persécutés », etc., mais bien pour maintenant et dès ici-bas. C'est durant leur vie, déjà : « Heureux êtes-vous quand ils vous insultent et persécuteront... Réjouissez-vous et exultez ! Votre salaire est (et non pas sera) abondant aux cieux » (c'est-à-dire dans cet état de vie dans lequel vous êtes déjà aujourd'hui) (Évangile selon Matthieu 5, 1 et suiv.).

Nous verrons plus loin comment l'Église orthodoxe et ses membres font aujourd'hui l'expérience de la vie divine, comment ils perçoivent le resplendissement sur terre de Sa Gloire et comment et de quelles manières différentes ils « renvoient » à Dieu la joie qu'ils éprouvent et la communiquent au monde. Là est l'essence de la vie de l'Église.

⁵⁴⁴ « Croire » c'est « voir » et donc « connaître »

La vie intérieure n'a pas pour but premier de connaître au sens intellectuel et rationnel, mais de vivre avec Dieu, de Dieu, et pour

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

Dieu. Cependant la vie commune avec Lui engendre aussi une certaine connaissance, c'est ce que l'on appelle la « foi ». Beaucoup croient que la foi est subjective ; c'est une erreur : pour celui qui « expérimente » Dieu, elle est objective.

En effet, il y a plusieurs modes de connaissance et plusieurs niveaux dans la personne humaine qui lui permettent de « voir » — ou de « connaître » — deux termes qui, d'une certaine manière, sont synonymes.

Il y a, par exemple, un mode de connaissance expérimentale qui est d'ordre sensible. Il s'exerce au moyen des « organes » : les sens. Par exemple, on « connaît » par la vue, l'ouïe, le toucher...

À un niveau supérieur, un autre mode de connaissance expérimentale est l'intelligence. « L'organe » en est le cerveau. Le « sens » est l'intellect. Par exemple, on « connaît » un objet par l'analyse de ses fonctions, de son utilité, de sa description ; on « connaît » par l'analyse rationnelle.

Plus haut encore, un autre mode de connaissance expérimentale est l'amour. « L'organe » en est le cœur, siège de l'affectivité, qui en est le sens. Aimer, c'est un mode de connaissance par participation. « J'aime », c'est-à-dire je fais mien, j'adopte. « Je hais », c'est-à-dire, je repousse, je rejette.

Enfin, par-dessus tout, il y a encore un autre mode de connaissance expérimentale qui est la foi. « L'organe » en est le cœur (au sens spirituel). « Je crois », c'est-à-dire je sais, je vois (par la foi). **La foi est un mode de connaissance aussi réel** que la vision, l'analyse ou l'amour.

Véritablement, « croire », c'est « voir ». Cette « connaissance » apporte une joie indicible à ceux qui croient — entendons-nous bien, nous ne parlons pas de toutes formes de croyances, mais de foi en Jésus-Christ, Dieu incarné en l'homme, mort et ressuscité — comme l'exprime saint Pierre dans sa première Épître : « Vous serez transportés de joie, bien qu'il faille maintenant que pour peu de jours vous soyez contristés par diverses tentations afin que l'épreuve de votre foi — beaucoup plus précieuse que l'or (que l'on purifie par le feu), soit trouvée digne de louanges

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

de gloire et d'honneur à la révélation de Jésus-Christ, que vous aimez, quoique vous ne l'ayez point vu ; en qui vous croyez, sans le voir encore maintenant ; or, croyant ainsi, vous tressaillerez d'une joie ineffable et glorifiée ; obtenant comme fin de votre foi le salut de vos âmes » (1^{ère} Épître de saint Pierre 1,6 et suiv.).

§45 Les saints Mystères ou sacrements

Les saints Mystères (mot d'origine grecque) – ou sacrements (mot latin) – sont des actes divino-humains, union de réalités visibles et de réalités invisibles. Un rite, des paroles, une volonté humaine en Église (pas seulement celle du célébrant) appellent la descente du Saint-Esprit sous la forme d'un don déterminé. Les saints Mystères sont les effets du Saint-Esprit communiqués aux fidèles qui les reçoivent ; ce sont des théophanies (manifestations des Énergies divines) parmi les hommes. Par eux, les fidèles s'unissent à Dieu et le Saint-Esprit les transforme progressivement et Il renouvelle leur vie en les assimilant ou en les « incorporant » au Christ. Il les divinise et eux, ils expérimentent peu à peu la vie éternelle, par anticipation, « prophétiquement », avant la fin des temps.

Les premiers sacrements, dont le baptême, l'eucharistie et la chrismation, ont été institués par Jésus Lui-même. Puis les Apôtres, inspirés par l'Esprit Saint en ont établis d'autres, par exemple lorsqu'il leur a fallu « ordonner » des successeurs pour les Églises locales qu'ils fondaient, alors qu'eux-mêmes partaient pour d'autres contrées ou mouraient, martyrs dans la plupart des cas. Ces saints Mystères⁴⁵ ont succédé aux charismes individuels dont la pratique engendrait des abus, des situations incontrôlées et anarchiques, semblables aux extases effrénées, désordonnées, excessives, spectaculaires et souvent indignes que l'on rencontre

⁴⁵ « Les saints Mystères », d'après le grec, ou « les sacrements » d'après le latin, sont des événements sauveurs, accomplis une fois pour toutes par Jésus-Christ, et avec Lui l'Esprit Saint et le Père, et mis à notre disposition à travers des signes physiques (huile, eau, vin, feu, etc.) pour transformer notre condition déchue et pécheresse en une condition divine par participation, par la grâce de Dieu, et la Puissance du Saint-Esprit, afin de nous faire accéder à la Vie éternelle en vivant en Christ, du Christ, par le Christ, et avec Lui.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

dans toutes les sectes mystiques. Les saints Mystères viennent apporter un équilibre dans la vie du peuple chrétien par rapport aux abus liés aux pratiques des charismes individuels.

§46 « L'impact » des saints Mystères

Contrairement à une opinion très répandue et trop souvent exposée dans les homélies ou les ouvrages de théologie, ce n'est pas au niveau ontologique⁴⁶ que les saints mystères interviennent efficacement, mais bien dans le processus de la conversion personnelle. Le baptême, par exemple, n'a pas pour but de nous incorporer au Christ puisque nous y sommes déjà depuis notre conception dans le sein de notre mère du fait qu'Il a adopté notre nature à chacun d'entre nous. Mais il agit efficacement pour faciliter notre retournement intérieur (conversion). Le baptême n'est pas un rite magique qui transformerait quelque chose dans notre nature ou qui effacerait une marque indélébile inscrite en elle, mais il est une aide divine afin de modifier notre attitude personnelle à l'égard de Dieu, de nos frères les hommes et du monde : « il n'est pas une purification des souillures de la chair (comprenons : de notre nature), mais l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus-Christ, qui est à la droite de Dieu, après avoir absorbé la mort, pour que nous devenions héritiers de la vie éternelle » (Saint Pierre, dans sa première Épître 3,21-22).

§47 Leur nombre

Ce n'est qu'au XI^e siècle en Occident, plus tard dans le monde orthodoxe, que le nombre des sacrements a été établi à sept. C'est un chiffre symbolique qui exprime la plénitude. Mais les saints Mystères sont en réalité beaucoup plus nombreux (la théologie catholique nomme « sacramentaux » ces autres saints Mystères). Au nombre des sept on trouve le baptême, la chrismation, l'eucharistie, la confession, l'imposition des mains, le mariage, l'onction des malades.

⁴⁶ « L'ontologie » cf. n.33.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Parmi la multitude des autres mystères non inclus parmi les sept nous trouvons : les funérailles, la profession monastique, la consécration des églises, l'onction d'un sacre royal. lorsque c'était le cas, les icônes, les bénédictions des eaux, des nourritures, des fruits, des maisons, des champs etc. Tous ces rites confèrent, autant que les sept sacrements, la grâce du Saint-Esprit et l'humble, et pourtant fulgurante, manifestation des trois Personnes divines.

548 L'expérience spirituelle

La vie en Église procure aux fidèles orthodoxes une expérience actuelle et prophétique⁴⁷ de Dieu. Ils expérimentent humblement, mais réellement, les effets de l'union en Christ, ils vivent consciemment, mais modestement, l'efficacité de la force de l'Esprit Saint en eux et ils Le voient agir dans le monde. Pour eux, le Père est le but de leur vie et ils en connaissent la Miséricorde (amour) dont ils sont au nombre des heureux bénéficiaires.

⁴⁷ La « prophétie » qui vient du mot grec signifiant « la vision par avance ». L'objet d'une prophétie n'est généralement pas l'annonce de l'avenir historique (il fera beau demain ou il y aura une guerre en...), ni un pressentiment intime. Dans la prophétie, il y a une rupture de niveau : elle vise à annoncer, à montrer ou à initier à un mode d'existence qui se réfère à la vie du Royaume des Cieux. Un prophète de l'Ancien Testament annonce pour un avenir lointain la venue du Sauveur qui doit nous introduire dans ce Royaume. Tout Chrétien est un prophète lorsqu'il expérimente par avance les conditions de vie qui seront les nôtres à l'avènement du Royaume de Dieu.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

Nous verrons plus loin comment l'Église orthodoxe et ses membres font aujourd'hui l'expérience de la vie divine et comment ils perçoivent le resplendissement sur terre de la Gloire divine.

549 Le mystère de l'espace et du temps sacrés

Il est une expérience commune à tous les Orthodoxes unis en Église et dont souvent ils ne prennent même pas conscience : c'est le mystère de l'espace et du temps qu'ils transcendent cent fois (ou perpétuellement) chaque jour.

Il y a en effet deux sortes de temps : le temps chronologique, mesurable avec une horloge ou un chronomètre. Notons déjà que celui-ci ne nous semble pas toujours identique : il y a certaines heures qui nous semblent courtes, d'autres qui nous paraissent longues ; ainsi, ne serait-ce que dans cet ordre du temps, il faut distinguer le temps objectif et le temps subjectif, celui que l'on ressent, que l'on apprécie.

Il y a un second temps, que Mircea Éliade a appelé le « temps mythique », et que nous appellerions plus volontiers le « temps sacré ». Dans celui-ci, existent des moments ou des événements qui peuvent être rendus présents par des rites religieux ou magiques. Tous les rituels ont pour but de rendre les hommes présents à des événements historiquement passés ou même à venir. Ce moment rendu présent, est une sorte de « centre » du temps auquel on peut se référer en permanence. Par exemple, la Crucifixion de Jésus a eu lieu historiquement il y a environ vingt siècles, or, par la célébration de la Divine Liturgie, les participants à ce saint Mystère sont « transportés » — non pas en imagination, ni en pensée, mais réellement, à un certain niveau de l'être accessible seulement par la foi — vers cet acte salutaire du Christ sur le Golgotha, auquel ils participent véritablement. Ils sont alors réellement présents, d'une certaine manière non physique, avec la Mère-de-Dieu et saint Jean au pied de la croix. C'est une transfiguration d'une période de temps en éternité, auquel

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

tout homme peut avoir accès. C'est ainsi – et les exemples seraient innombrables – que dans l'office de Noël nous proclamons : « **aujourd'hui**, le Christ naît à Bethléem... » et qu'à la consécration des eaux le jour de la Théophanie (6 janvier), nous répétons un grand nombre de fois : « **aujourd'hui** le Christ descend dans les eaux du Jourdain... ».

Il y a de la même manière, une transfiguration de **l'espace**. À un certain niveau de l'existence accessible seulement par la foi – mais pourtant bien réel – les lieux les plus importants pour l'humanité sont comme autant de « centres » de l'univers que des rites et des paroles sacrées (prières) permettent d'atteindre de n'importe où et à n'importe quel moment. Tous ces points de l'espace coïncident entre eux. Ainsi chaque sommet, colline, montagne ou pierre dressée peut être le point où la terre rejoint le ciel. Chaque église est le lieu de la Présence de Dieu. C'est pour cela que nous avons des clochers élevés et pyramidaux, ou que nombre d'églises sont sises sur des sommets de collines ou que l'on dresse des croix sur des sommets. Le but essentiel n'est pas qu'on les voie de loin, mais qu'elles deviennent une reproduction du Golgotha.

C'est ce que les Chrétiens qui communient à la sainte Eucharistie, expérimentent à chaque fois. Les parcelles de Communion qu'ils reçoivent, ne sont pas une partie du Corps du Christ, différente et séparée des parcelles offertes aux fidèles en d'autres temps et d'autres lieux, mais l'unique Christ tout entier. L'Agneau (prospère, pain offert qui deviendra Corps du Christ) consacré dans une église, n'est pas un morceau du Corps du Christ différent de celui offert et sanctifié lors d'une autre célébration de la Divine Liturgie aux antipodes de notre terre. De même qu'il n'est pas différent de celui qui a été partagé en communion antérieurement, y a cinq cents, mille ou deux mille ans. C'est toujours l'unique et total Corps du Christ. Par conséquent, Clovis, qui communiait au Corps du Christ le jour de son baptême en 496, était en relation – au-delà de l'espace et du temps – avec le fidèle qui communie au Japon en 2014, de même qu'il est

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

aussi déjà en communion avec le Saami qui communiera en 3900, si le monde existe encore sous sa forme actuelle.

Le temps et l'espace sacrés sont des aspects par lesquels les « croyants » dépassent les conditions d'être selon la nature déchue, et ils retrouvent de cette manière quelque chose de l'état de l'homme d'avant la chute par le péché originel. Il serait plus juste de dire qu'ils connaissent alors prophétiquement (c'est-à-dire par avance) les conditions futures de leur vie dans l'au-delà : ils expérimentent le « temps de Dieu », l'éternité. Un Chrétien qui ne ferait pas l'expérience de l'éternité ne serait pas un Chrétien (mais nous ne prétendons pas qu'il doive en avoir la connaissance intellectuelle. Un homme qui n'aurait pas de circulation lymphatique ne pourrait vivre, mais nous ne disons pas que nous devons en avoir conscience. C'est pourtant notre expérience).

§50 Le mémorial

Les différents « centres du temps » coïncident aussi entre eux : nous pouvons en même temps être rendus présents à des moments divers du temps profane : le rituel et la foi nous rendent présents immédiatement à la nativité du Christ, à Son baptême, à Sa crucifixion, à Sa résurrection, mais aussi à l'expérience de Moïse sur le mont Sinaï ou au sacrifice pascal que célébraient les Hébreux en quittant la terre d'Égypte, etc. C'est par exemple ce que nous affirmons au cours de la Divine Liturgie : « nous faisons mémoire de cet ordre salutaire du Sauveur, et de tout ce qui est arrivé pour nous : la Croix, le sépulcre, la Résurrection au troisième jour, l'Ascension, la session à Ta droite, Dieu et Père et Son second et glorieux avènement (celui du Christ) ». Nous voyons que non seulement nous sommes rendus présents à des événements historiquement passés, mais encore à ceux qui doivent venir (la seconde parousie à la fin des temps).

Saami est le nom que se donne le peuple same, dont la population couvre la péninsule de Kola (Russie), le nord de la Finlande, de la Norvège et de la Suède. Dans nos pays nous les connaissons plutôt par le nom de Lapons.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

C'est ce que l'on appelle le « **mémorial** » ou « **anamnèse** ». Quand Jésus, à la sainte Cène (institution de l'Eucharistie avec Ses Apôtres, à la veille de Sa Passion) nous a donné l'ordre « faites ceci en mémoire de moi », Il ne nous demandait pas de Le commémorer comme on fête un anniversaire, mais de Le rendre présent en agissant comme Lui. D'ailleurs ce jour-là, Il célébrait Lui-même un « mémorial » puisqu'à Ses Apôtres – et à nous *a posteriori* – Il offrait en nourriture son Corps et Son Sang qui ne seraient sacrifiés physiquement que le lendemain !

⁵⁵¹ La Divine Liturgie

Parmi les offices liturgiques de l'Église orthodoxe, la Divine Liturgie⁴⁸ en est le couronnement. On l'appelle la « Divine Liturgie », car elle est « mystiquement » une participation des hommes à la « liturgie » que les Anges célèbrent, autour de la Gloire de Dieu, dans le Royaume des Cieux. Le célébrant, pendant la « petite entrée » (procession, avec l'évangéliste, que le célébrant entreprend depuis la porte nord de l'iconostase jusqu'à l'autel, en entrant par les Portes saintes) dit cette prière : « Maître et Seigneur, notre Dieu, Toi qui as établi dans les cieux les ordres et les armées des anges et des archanges pour la liturgie de ta gloire, fais qu'avec notre entrée se fasse aussi l'entrée des saints anges **qui concèlèbrent et glorifient avec nous ta bonté...** ».

Plus tard, les fidèles chantent « l'hymne des Chérubins » (non pas l'hymne que nous aurions appris les Chérubins, mais nous chantons avec eux ce qu'ils chantent eux-mêmes) : « Nous qui mystiquement représentons (plus littéralement, « figurons ») les chérubins et chantons l'hymne trois fois sainte à la vivifiante Tri-

⁴⁸ Mot d'origine grecque (*liturgia*), qui signifie un service public rendu à la divinité. Les Anges dans le Ciel célèbrent une Liturgie perpétuelle autour de Dieu, ils forment un chœur qui reçoit Sa gloire et la réfléchit. saint Jean l'atteste dans le Livre de l'Apocalypse (apocalypse = révélation) : « tous les anges en cercle autour du trône, des Vieillards et des quatre Vivants, se prosternèrent devant le trône, la face contre terre, pour adorer Dieu ; ils disaient : Amen ! Louange, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles ! Amen ! » (Ap 7, 11-12).

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

né, déposons tout souci de cette vie pour accueillir le Roi de toutes choses, invisiblement escorté par les ordres angéliques. Alléluia, Alléluia, Alléluia ». La Divine Liturgie est une authentique concélébration de la Gloire de Dieu en même temps sur terre et au Ciel, vivants, défunts, saints et anges conjointement, la même et unique aujourd'hui, la même et unique hier, la même et unique demain. Le temps et l'espace sont transcendés (cf. les §§ 49-50).

La Divine Liturgie est un miracle du Saint-Esprit, grâce auquel Il nous fait participer à la sainte Cène du Seigneur et à tout ce qu'elle représente, comme nous l'avons exprimé ci-dessus. À l'issue de la Liturgie, le fidèle communie au vrai Corps et au vrai Sang du Christ mort-ressuscité, et par Lui, il entre en communion avec Le Père et le Saint-Esprit.

La Divine Liturgie se célèbre à trois niveaux : elle a lieu **au Ciel**. Les Anges en sont les liturges (célébrants) ; elle a lieu sur l'autel céleste du trône de gloire de la Sainte Trinité. En y participant, nous sommes concitoyens des Anges. Elle est célébrée **sur terre** : Dieu descend parmi nous, et tout le monde céleste concèlèbre en chœur avec le monde des hommes. Le Christ est le Grand-Prêtre, et Il est représenté par les évêques et les prêtres. Enfin elle se célèbre à l'**intérieur de nous-mêmes**, sur l'autel de notre cœur. Notre corps en est le Temple, le cœur l'autel saint, et l'Esprit Saint est le célébrant. Dieu est présent en nous et nous Le louons là où Il se tient. En notre cœur se réalise l'admirable échange de vie et la transformation profonde de la nature humaine, renouvelée par la prière et par la communion aux saints Mystères.

La Liturgie eucharistique est celle qui s'était établie à Antioche dès l'époque apostolique, et que saint Jean Chrysostome,

Jean Chrysostome, un des Pères de l'Église, né à Antioche entre 344 et 349 ; Exilé à Cucuse, en Arménie, il est encore déporté à Pithyos, sur la Mer Noire, mais meurt pendant son transfert à Comane, dans le Pont (nord-est de l'Asie Mineure, aujourd'hui en Turquie à peu de distance de Tokat), en 407. Le retour de ses reliques à Constantinople en 438, ont été l'occasion d'une extraordinaire explosion d'allégresse populaire. Son éloquence dans sa prédication lui a valu le surnom grec de Chrysostome, qui veut dire « bouche d'or ». Ses homélies commentant des livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments nous sont parvenues, ainsi que beaucoup de traités sur des sujets de la vie spirituelle et morale des Chrétiens.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

au IV^e siècle, a adaptée au cérémonial de la cour impériale alors répandu dans toutes les grandes villes, puis elle a été adoptée universellement dans l'Empire byzantin. À part quelques légères et rares modifications, elle reste inchangée depuis.

§52 Le Corps et le Sang du Christ

Lorsqu'il communie, le fidèle orthodoxe le fait toujours sous les deux Espèces du pain et du vin et c'est important.

Remarquons préalablement qu'il y a des expressions formées par des couples de mots qui expriment une totalité : « le commencement et la fin » c'est-à-dire toute la durée du temps de la création ; « le visible et l'invisible » c'est-à-dire tous les ordres de la création ; « la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur » c'est-à-dire l'immensité infinie ; « le boire et le manger », c'est-à-dire une totalité de nutrition ; « le corps et le sang », la totalité d'un être ; etc. C'est le cas pour la communion eucharistique sous la forme « du pain et du vin » par lesquels Jésus a enjoint à ses disciples de participer à « Son Corps et à Son Sang ». En effet, « tandis qu'ils mangent, Jésus prend un pain, bénit et partage. Il donne aux disciples et dit : "Prenez ! Mangez : ceci est mon corps." Il prend une coupe, rend grâces et leur donne en disant : "Buvez-en tous : car ceci est mon sang, du testament, répandu pour beaucoup, en rémission des péchés » (Évangile selon Matthieu 26,26-28).

Lors donc que le Seigneur se fait pour nous **nourriture et boisson** et qu'Il nous fait participer au « Corps et Sang » du Christ, cela signifie qu'Il nous offre la totalité de ce qu'Il est : **Sa nature et Sa vie**. Par la manducation de Son Corps et de Son Sang, nous participons à Son corps, mais aussi à toute Sa vie, dans une totale et mystérieuse réciprocité : nous vivons Sa vie et Sa destinée, comme Il vit nos vies et nos destinées. Ainsi la communion aux Espèces du pain nous fait participer à Son corps, la communion aux Espèces du vin, à Son Sang, à Sa vie (le sang est toujours associé à la vie : « donner son sang », c'est donner sa vie ; venger le sang de quelqu'un, c'est venger la vie

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

qui lui a été enlevée). Enlevons la réception du Pain consacré ou de Vin consacré, et il n'y aurait plus communion à la totalité de la personne du Christ.

§53 Les icônes

Une icône (ou sainte image) est une représentation picturale sur bois ou sur murs, portable ou fixe, des personnes auxquelles l'Église rend un culte : le Christ, la Mère-de-Dieu, les saints, les Anges ou des scènes religieuses : Nativité du Christ ou de la Mère-de-Dieu, Baptême du Sauveur, Transfiguration, Crucifixion, Protection de la Mère-de-Dieu ou sa Dormition, etc., et même des scènes réelles théologiquement, mais qui cependant n'ont jamais eu de témoins oculaires : Descente aux Enfers, Seconde Parousie (Jugement dernier), etc.

C'est le septième et dernier Concile Œcuménique réuni à Nicée en 787 qui a établi le culte des icônes. Il a été officiellement ratifié et reconnu par le monde byzantin et par le monde latin, mais il n'est jamais passé dans les mœurs de ce dernier. Ce n'est qu'en 843 que l'impératrice Théodora réintégra définitivement le culte des icônes. Les Orthodoxes commémorent toujours cet événement, le premier dimanche de Carême, qu'ils appellent « le dimanche du triomphe de l'Orthodoxie ».

Dans l'Ancien Testament, il n'était pas possible de faire des représentations de la divinité, car personne ne L'avait jamais vue. Mais, dans le Nouveau Testament, Dieu s'est incarné en la Personne de Son Fils, Jésus-Christ, et Il a été vu par une multitude de gens. Ceux qui en ont été les témoins nous ont transmis ce qu'ils avaient vu et entendu. Par eux, forts de leur témoignage et participant à la même expérience qu'eux par la foi et les sacrements, nous en sommes aussi devenus les témoins : nous L'avons vu, en vérité ! D'ailleurs, après la communion, les fidèles chantent : « Nous avons vu la vraie lumière, nous avons reçu l'Esprit céleste, nous avons trouvé la vraie foi, nous adorons l'indivisible Trinité... » Voilà pourquoi il est désormais possible de faire des images de Celui qui est apparu aux hommes et qui a vécu parmi eux.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Les icônes sont des fenêtres ouvertes sur l'éternité. Comme à la sainte Eucharistie à travers laquelle le Seigneur réellement présent Se donne en nourriture aux fidèles qui communient afin de croître en Lui, l'icône est un autre mode de présence de la personne ou de la scène rendue présente à travers elle. L'icône est une anamnèse (un mémorial, selon ce que nous avons présenté dans le § 50).

Voilà pourquoi l'icône est pour les orthodoxes un « sacrement », non répertorié parmi les sept, mais qui revêt cependant la même valeur et la même utilité que les autres. Si l'eucharistie est un mode de présence sous forme de nourriture et de boisson, l'icône est un autre mode de présence par la dimension oculaire, comme d'ailleurs les saintes Écritures qui sont encore un autre mode de présence, par l'écoute de la Parole divine.

Pour cela, les Orthodoxes embrassent et vénèrent les icônes, non comme des idoles, mais comme les représentantes des personnes dont l'image est figurée ; ils embrassent l'icône, cependant ils adorent ou vénèrent Celui, Celle ou ceux qui y figurent. Les icônes ont également un rôle liturgique : elles sont placées sur l'iconostase — cette cloison qui révèle la présence du sanctuaire, image du Ciel. D'autres sont exposées à la vénération des fidèles le jour de la fête du saint correspondant, elles sont portées en procession à certaines occasions ; les murs, les plafonds et coupoles des églises en sont couverts et les objets de culte ou les ornements en sont parés.

Contrairement à ce que disent et écrivent les archéologues et autres professeurs d'art ou savants contemporains, les icônes sur les parois des églises ne sont pas des livres de catéchèses pour illettrés, elles ne sont pas non plus de la décoration ; elles sont là parce que ces personnes ou ces événements sacrés existent réellement et sont ainsi manifestés, révélés, rendus présents et visibles par les icônes, les fresques ou les mosaïques. Lorsque le fidèle orthodoxe entre dans une église, il va aussitôt d'icône en icône embrasser les saints avec lesquels il se retrouve en famille et il ressent une joie intérieure, car il a quelqu'un à aimer et il se

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

sent immédiatement lui-même aimé et encouragé, voire consolé, par ces protecteurs célestes si proches de lui et qui le conduisent vers la Mère-de-Dieu et vers le Christ.

Les icônes sont de la matière (bois et pigments) et de l'art (l'intervention personnelle de l'iconographe), que l'Esprit Saint transfigure pour les faire porteurs de Vie divine à travers les Énergies (cf. § 15). C'est leur rôle parmi les « saints Mystères », et elles montrent de cette manière un aspect de la transfiguration de la matière par l'Esprit Saint. C'est pour cela qu'elles ne sont pas des images réalistes, des reproductions du monde selon son aspect terrestre « déchu », ni des photographies du corps des personnes, de leurs tuniques de peau⁴⁹. Les paysages ou les architectures sont irréels ou impossibles, les lois physiques y sont inconnues, les perspectives inversées ou incohérentes, les visages et les corps sans épaisseur, stylisés, déformés mais toujours harmonieux. Ils sont métamorphosés par la compénétration des Énergies divines dans la nature humaine. À travers leurs icônes, c'est la splendeur spirituelle des personnes qui y sont présentées que nous contemplons, non pas leur corps charnel, éphémère et voué à la corruption. Leurs regards plongent dans l'infinie contemplation de l'invisible beauté de Dieu ; ils sont écarquillés sur l'au-delà ; la mort ne peut plus les fermer, c'est pour cela qu'ils n'ont pas de paupières. Leurs yeux baissés sur nous et sur le drame de notre destinée, attendent la réponse amoureuse du regard de notre cœur, par la prière. La vénération des icônes est une profonde expérience spirituelle : en plongeant notre regard dans celui du Christ, de Sa Sainte Mère ou du saint représenté, nous pouvons les rejoindre eux-mêmes, dans la prière.

En revanche, les Orthodoxes n'utilisent pas l'art du vitrail figuratif (cf. infra § 103).

⁴⁹ Selon le Livre de la Genèse, après s'être séparé de Dieu par le péché, l'homme s'est aperçu qu'il était nu, dépouillé de son vêtement primitif, un vêtement de gloire. Dieu, toujours attentif aux besoins de l'homme qu'il n'abandonne pas à son sort, le revêt de tuniques de peau. Elles sont donc aussi le signe de notre déchéance.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

§54 Le culte des saints

Le culte des saints ou celui des icônes, ne consiste pas en un acte d'adoration à l'égard des personnes ou des objets, mais la vénération s'adresse au « prototype » ; les icônes ne sont pas vénérées comme des idoles, avons-nous dit. L'Orthodoxe embrasse une icône, mais il vénère le saint qui y est re-présenté, et, le saint le met en relation avec le Christ et l'Esprit Saint qui étaient déjà présents en Lui durant sa vie terrestre – et ce sont Eux que le fidèle adore.

Les saints sont des personnes humaines défuntes, n'ayant pas été forcément parfaites en tous points et qui, cependant, ont réalisé par leur foi et leur amour leur « ressemblance » avec Dieu. (cf. § 16). Corps et âme, ils ont manifesté en eux l'image de Dieu ; ils ont été les temples de l'Esprit Saint, la demeure de Dieu, ce que la mort ne leur enlève pas, bien au contraire.

Leur activité spirituelle était limitée par leur corps ; leur âme, maintenant libérée du corps, agit par leur prière et leur intercession avec plus de force que de leur vivant. Entre celui qui prie et celui qui est prié, il existe une communion réelle et intime. C'est pourquoi les saints sont, pour ceux qui les prient, des intercesseurs et des protecteurs célestes.

§55 Les saintes Reliques

Si la mort a séparé l'âme des corps des saints, l'un et l'autre restent cependant illuminés par la présence du Saint-Esprit et du Christ, comme ils l'étaient de leur vivant⁵⁰. Un lien profond

Le prototype, c'est le modèle, la référence, l'archétype, l'étaalon. Par exemple, le prototype de l'homme, c'est le Christ, Il en est le modèle et la référence. Abel, en étant sacrifié innocemment par son frère Caïn est le « type » du Christ crucifié, et celui-ci est le « prototype » d'Abel.

⁵⁰ C'est une des raisons pour lesquelles l'Église orthodoxe réprouve pour ses membres défunts, l'incinération ; les dépouilles physiques de la personne sont toujours porteuses de l'Esprit Saint et ce n'est pas l'homme qui peut faire violence à l'ordre des choses créé par Dieu. En soi, la crémation est un refus de la pérennité de la présence divine dans le corps de la personne, donc une négation implicite de la résurrection.

C'est aussi la raison pour laquelle, hors de tout aspect psychologique et émotionnel,

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

demeure au-delà de la mort entre l'esprit du saint et ses précieux restes – souvent des ossements, crâne, voire le corps tout entier – s'ils ont pu être conservés. C'est pourquoi il est possible de prier les saints et de vénérer ce qui reste visiblement de leur corps, que l'on appelle des **saintes Reliques** (« reliques » : du latin *reliquiae* « restes »).

L'âme qui est devenue digne de participer à la grâce divine sanctifie tout son corps, car c'est elle qui le conserve, étant présente dans tous ses membres. Tout comme la grâce du Saint-Esprit s'approprie l'âme, de même l'âme s'empare du corps... Quand l'âme s'est séparée du corps dans la mort, elle se trouve toute entière avec le divin, c'est-à-dire la grâce divine. Le corps, lui, reste seul, sans l'âme, mais avec la divinité, l'Énergie Divine. L'âme et le corps, après avoir été libérés de toute nécessité et de toute importunité dues à leur lien, deviennent entièrement choses de Dieu et la grâce divine opère dans l'un comme dans l'autre, sans rencontrer d'obstacle. Dieu les a faits siens, au cours de leur vie digne de Dieu vécue en ce monde, quand ils étaient unis.

C'est pourquoi tout ce qui touche des reliques reçoit une certaine force, une grâce divine, comme on voit dans les Actes des Apôtres où Dieu opérait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, au point qu'on mettait sur les malades des linges ou des vêtements qui avaient touché son corps, et ils étaient guéris de leurs maladies et délivrés des mauvais esprits.

La vénération des saintes Reliques se fait au cours de certains offices où elles sont exposées, du moins celles du saint dont la fête est célébrée ce jour-là. Les pèlerins qui visitent les monastères et les lieux de pèlerinage demandent à vénérer les Reliques les plus importantes qui y sont précieusement conservées. À travers elles, les saints accomplissent de très nombreux

il est juste d'aller se recueillir sur les tombes de nos disparus : avec leur corps enterré à quelques centimètres sous nos pieds, on retrouve un lien privilégié avec la personne, différent, mais aussi réel, que par la prière en n'importe quels lieux et circonstances.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

miracles : ils répondent à la foi de ceux qui les aiment et qui les invoquent, en leur apportant des soulagements utiles à leur vie ou à ceux pour lesquels le croyant adresse ses requêtes au saint. Le premier miracle, et non des moindres, obtenu par la vénération fréquente des saintes Reliques est sans doute la découverte dans son cœur d'une forme d'amour non pas d'ordre affectif, mais de l'ordre de la foi ; lien qui n'en est pas moins profond, bien au contraire.

La vénération des saintes Reliques n'est donc pas l'attachement sentimental au souvenir d'une personne à travers ses « restes », mais un culte rendu à Dieu présent dans ses saints au-delà de leur mort même ; on ne vénère pas un cadavre, mais un corps déifié. Une relique est « icône » ; à ce titre, elle est un « sacrement » comme la prière ou l'onction d'huile.

La vénération des saintes Reliques a pour fondement la doctrine de la « transfiguration », selon laquelle le corps participe à la joie spirituelle et à l'illumination de l'esprit uni à Dieu et rempli de l'Esprit-Saint ; l'être tout entier, corps, âme et esprit se trouve transformé, « métamorphosé », transfiguré par la Lumière de l'Esprit-Saint. De même que le fer porté au blanc est transformé par le feu dont il acquiert les propriétés tout en restant fer dont il garde aussi les propriétés, de même en est-il de l'homme rempli de l'Esprit de feu, transformé par l'action conjuguée de la grâce de Dieu et de son effort ascétique chrétien. Cette union divino-humaine, cette compénétration des deux natures persiste dans l'être tout entier, même au-delà de la mort, si bien que les « restes » matériels des saints sont des restes de « matière spiritualisée » en quelque sorte, des restes de corps remplis de l'Esprit. Ce sont des morceaux de corps transfigurés et c'est à ce titre qu'ils sont vénérés.

De plus, si Dieu, à travers ses saints auxquels Il dispense ses « Énergies », opère de leur vivant des miracles — comme le fer chauffé à blanc peut enflammer ce qui entre en son contact — de même, les saintes Reliques de ces corps transfigurés continuent à dispenser les « Énergies Divines » à ceux qui les vénèrent avec

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

foi et amour. Ceux-ci peuvent bénéficier de « miracles » physiques ou spirituels, vérifiables ou invérifiables, de grâces connues ou ignorées et, par exemple, de certains corps saints, longtemps après leur mort, émane un parfum ou un liquide parfumé extraordinairement suave qui n'a pas d'équivalent dans les fragrances connues, le « myrrhon » (se prononce « mironne »). Ne citons que les saintes Reliques de saint Nicolas vénérées à Bari, en Italie, ou le corps de saint Nectaire (+ 1920) sur l'île d'Égine, en Grèce.

Les Reliques des saints prouvent que le corps de l'homme est appelé à la transfiguration et à la résurrection, et elles communiquent aux vivants la foi dans la vie éternelle, dans le Royaume des Cieux, après la mort.

Embrasser une sainte Relique équivaut, symboliquement, à la manducation dans le cas de l'Eucharistie : ici et là il s'agit de manger symboliquement, d'assimiler, de faire sien. C'est aussi une façon d'exprimer son amour et sa communion par un baiser à un membre du Corps du Christ, parvenu au Ciel, lequel ne manque pas de nous conduire comme guide et comme intermédiaire vers le Christ, terme de notre vénération. Voici encore un élément qui montre au croyant la transfiguration de la matière par la puissance de l'Esprit Saint : les saintes Reliques comme le bois, la peinture et l'art de l'iconographe dans l'icône, la foi et la prière du fidèle, sont porteurs d'une présence rendue visible par l'icône ou l'exsudation du myrrhon.

Il n'y a pas de doute que l'expérience intime de l'action de l'Esprit Saint dans le monde, vient en partie de la sensibilité de l'Église et de ses membres à Sa manifestation à travers les sacrements et notamment les icônes et les Reliques.

Des saintes Reliques de martyrs sont insérées dans les autels lors de leur consécration par un évêque ou cousues dans l'antimension (linge sur lequel sont imprimés la mise du Christ au tombeau ainsi que les insignes de la Passion et des quatre Évangélistes et que l'on déploie sur l'autel pour la Divine Liturgie), coutume qui remonte à l'époque des grandes persécutions où l'on célébrait l'eucharistie sur la tombe des saints martyrs.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

⁵⁵⁶ La Mère-de-Dieu ou Théotoque (complément de § 21)

« **Théotoque** » est la translittération française du mot grec *Theotokos* que l'on traduit habituellement par « Mère-de-Dieu ». De très nombreux Pères de l'Église ont été martyrisés par les hérétiques⁵¹ parce qu'ils défendaient ce terme, tant il leur semblait important, jusqu'au troisième Concile Œcuménique qui s'est tenu à Éphèse en 431 et qui l'a définitivement adopté.

Ce nom situe exactement la place de la Mère-de-Dieu et Toujours-Vierge, Marie, dans l'Église, et préserve l'unité de la personne du Christ. Elle est en effet la « Mère-de-Dieu » parce qu'elle a tissé dans son sein le corps humain du Verbe de Dieu fait chair. Celui-ci n'était pas une créature de Dieu, même supérieure aux autres hommes, mais une personne unique, divine, à la fois Dieu et à la fois homme selon ses natures. Refuser ce nom, c'est créer une division dans la personne du Christ. Ce serait limiter la maternité de la Toujours-Vierge-Marie à la mise au monde d'un homme appelé Jésus ; il en va du message essentiel du Salut.

Les Orthodoxes ne la nomment jamais uniquement de son prénom « Marie », par tendre déférence : si elle est bien proche de nous, elle n'est pas notre amie ni notre soubrette. Ils l'appellent rarement « la Vierge⁵² », car sa virginité dans la conception du Christ n'est pas, en soi, l'aspect principal de la vocation ou de l'attitude de la Théotoque. Par contre on la nomme « **la Toujours-Vierge** », insistant ainsi sur la virginité avant, pendant et après la nativité de Jésus. Mais elle a beaucoup d'autres vocables : « **la Toute-Sainte** » évoque son engagement volontaire et admirable de ne jamais succomber à la moindre tentation et de rester pure de toute participation au péché. « **L'Hodighitria** », qui se traduit par « Celle qui montre le chemin » ou « **La Conductrice** », indique le

⁵¹ Cf. n. 20

⁵² La reconnaissance de la virginité de la Mère-de-Dieu est certes importante, cependant ce n'est pas pour une raison morale, ni même parce qu'elle manifesterait un miracle extraordinaire, qu'une vierge enfante en restant vierge. Sa virginité manifeste que le père de l'enfant n'est pas un homme, mais Dieu. La virginité de la Théotoque authentifie la filiation divine de Jésus : Dieu par son Père et le Saint-Esprit, Homme par Marie.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

rôle éminent qui lui revient de nous conduire vers son divin Fils. Son nom vient de l'icône sur laquelle la Vierge est représentée avec la main droite tendue désignant à notre adoration son Fils qu'elle porte sur son bras.

L'Église orthodoxe considère qu'en donnant naissance au Christ, la « Toute-Sainte » a manifesté par Lui le salut qu'Il est venu accomplir sur terre. En portant Dieu le Verbe en son sein, sans que sa nature humaine en soit changée, son être propre a été renouvelé selon ce que Dieu avait préparé pour tout homme à sa création. Et c'est tout le genre humain qui a aussi été renouvelé puisque tous les hommes sont unis par une certaine consubstantialité. Par elle, les hommes sont devenus « participants à la nature divine ». Ceci ne se comprend que si l'on croit vraiment que l'humanité forme un tout organique – le Corps du Christ – une unité dans sa pluralité, et que la Très Sainte Vierge Marie est la représentante de cette humanité devant la divinité.

⁵⁵⁷ Le monachisme

Jusqu'au IV^e siècle, l'Église était persécutée et de nombreux Chrétiens donnaient jusqu'à leur vie par amour pour Dieu, afin de Lui rester fidèles dans la foi et le genre de vie. Puis, en 313, l'empereur saint Constantin le Grand déclara la paix pour les Chrétiens et favorisa même l'expansion de l'Église. Celle-ci devint alors plus établie, plus riche et plus prospère et la vie des Chrétiens plus facile, voire aisée. Mais des hommes et des femmes continuaient à désirer se donner complètement à Dieu. Aussi le Saint-Esprit a suscité dans l'Église,

Par l'Édit de Milan ou Édit de Constantin, les co-empereurs Constantin le Grand et Licinius proclamaient la paix à l'Église chrétienne en accordant à toutes les religions présentes dans l'empire de pratiquer le culte qu'elles désiraient et aux Chrétiens de ne plus devoir vénérer l'empereur comme un dieu. C'était un édit de tolérance marquant la fin du paganisme comme religion officielle de l'empire romain. Constantin devint lui-même Chrétien et, comme c'était alors fréquent, il fut baptisé peu avant de mourir. Après sa mort, les Chrétiens devaient encore être persécutés pendant trois ans par l'empereur Julien l'Apostat et c'est en 380 que son successeur, Théodose 1^{er}, dit Théodose le Grand (empereur de 379 à 395), décréta par l'Édit de Thessalonique, que le Christianisme devenait la religion officielle de l'État romain.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

mais parallèlement à l'organisation de celle-ci, un organe vital : le monachisme.

Les moines et les moniales ont adopté un genre de vie, comme une voie droite qui mène au Royaume des Cieux, une voie royale. On l'appelle traditionnellement « la vie angélique », non parce que la vie personnelle des moines serait parfaite, mais parce qu'elle anticipe les conditions que nous retrouverons dans le Royaume des Cieux, selon ce que connaissent les Anges. Toute la vie des monastères est organisée de manière à ce que ceux qui y résident se dépossèdent de toutes choses – et surtout d'eux-mêmes et de leur « volonté propre » – pour se consacrer aux autres et en premier lieu à Dieu, par une ascèse stricte et la prière perpétuelle, qu'elle soit privée ou communautaire.

Par voie de conséquence, les moines n'ont pas pour mission d'entrer dans la vie des affaires de l'Église. Leur rôle c'est de regarder l'Au-delà. Leur mission spécifique, c'est la contemplation et c'est ainsi qu'ils servent l'Église ; il s'agit de leur ministère propre. Par ses yeux monastiques, l'Église regarde en permanence Dieu et le monde éclairé, vivifié par Lui. Les moines sont dans l'Église « l'œil ouvert » de celle-ci sur le Royaume des Cieux dont ils deviennent le lieu de la présence sur terre.

Par le type de relations qui règne entre tous les membres des monastères et entre les monastères, par leur prière incessante, par leur office divin perpétuel, le monachisme réalise chaque jour et à chaque instant l'assemblée de l'Église dans la communion entre tous ses membres et avec Dieu et avec les mondes célestes. Le monachisme réalise de fait ce que l'ensemble du peuple de Dieu – ramant dans la même galère, la même « arche-Église » – ne peut souvent accomplir qu'en espérance ; car, à cause de ses soucis, par ses tentations, par son immersion dans un monde attaqué, meurtri par le malin, il ne peut pas réaliser la vision parfaite de l'Église dans la société humaine, bouleversée, abîmée, salie, défigurée. Pour tous, cette vision ne se réalisera en plénitude que dans l'eschatologie, à la « Possession » de l'héritage ; l'acquisition de Dieu n'aura lieu qu'à la Parousie.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

Si tous peuvent être confiants de l'obtenir alors, il se réalise déjà aujourd'hui concrètement dans le monachisme.

Il s'y élabore et s'y accomplit chaque jour ce que le Seigneur a promis : d'être avec nous jusqu'à la fin du monde et de nous transformer en Lui, de nous faire accéder dès maintenant au Royaume des Cieux qui est au-dedans de nous. Le monachisme est dans l'Église comme le laboratoire où s'exerce cette « alchimie » particulière de l'union de Dieu et des hommes. Les moines ne gardent pas égoïstement cette expérience pour eux seuls, mais la répandent afin qu'elle devienne l'expérience concrète et quotidienne de toute l'Église et qu'elle rejaille sur toute personne. Le monachisme est en quelque sorte « la Vitrine » discrète et cependant réelle, de ce que réalise l'Église : devenir l'icône du Royaume des Cieux.

Si le monachisme est la voie royale⁵³ pour acquérir ce divin héritage, cela ne signifie pas que ce soit la seule voie pour y parvenir. Il en est une autre non moins généreuse, laquelle par son mode de vie, ses soucis, ses obligations, ne montre pas sur terre les mêmes fruits qu'elle portera pourtant dans le Royaume, c'est le mariage. (cf. § 59).

§58 La paternité spirituelle

Une « institution » typique suscitée par l'Esprit Saint dans l'Orthodoxie, et plus précisément dans le monachisme, est sans

⁵³ La « vocation » monastique ou sacerdotale semble aux yeux du monde d'aujourd'hui une prouesse presque inaccessible – voire du masochisme ou une peur d'affronter le monde. C'est qu'aujourd'hui l'engagement définitif fait peur. Le problème est le même pour le mariage. D'une part, la « vocation » est rarement un appel audible et évident, mais un choix déterminé, une volonté, une décision à la suite d'un attrait subjectivement ressenti. D'autre part, la question est de savoir si l'on peut être certain d'être fidèle à son engagement toute une vie. La réponse vient de la foi : celui qui s'engage sait qu'il a l'appui et le soutien de Dieu et que ce n'est pas par ses propres forces qu'il sera vainqueur ; il sait que le Christ va l'aider, et Lui sera vainqueur à travers sa personne. Il se peut même qu'il y ait hélas des chutes d'une manière ou d'une autre, mais ce sera pour que le moine – ou pour que la personne mariée – expérimente la lutte du Christ et des démons qui se déroule à l'intérieur d'eux-mêmes et dont ils sont l'enjeu, et qu'ils « prennent parti » pour le Christ, ce qu'ils feront par l'humilité et le repentir.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

conteste la « paternité spirituelle ». Le « père spirituel », ou « l'ancien », « le géronda » en grec, « le starets » en russe, est un moine qui a acquis une expérience sûre de la vie monastique et dans la conduite des âmes, que ses disciples choisissent à cause de son discernement, de sa sagesse et de son expérience, pour les conduire sur le chemin de la vie intérieure. Il n'est pas pour eux seulement un conseiller, qu'ils ne feraient que consulter et dont ils suivraient les conseils s'ils les trouvent judicieux, mais une personne à qui ils obéissent totalement pour tout ce qui touche leur vie.

Le père spirituel n'est pas un « directeur de conscience » et il ne contraint pas son « disciple » dans son orientation propre ou son rythme spirituel. Il l'aide à discerner sa vocation propre et à accomplir le dessein de Dieu dans sa vie avec mesure, en fonction de ses capacités, de sa générosité, de ses aptitudes et de ses charismes.

Beaucoup de laïcs adoptent aussi un père spirituel pour les guider dans tous les éléments de leur vie. « L'efficacité » de cet accompagnement spirituel réside essentiellement dans le degré d'obéissance (toujours le renoncement à soi !) du disciple à l'égard de son géronda.

Il n'est pas inutile de noter au passage que « père spirituel » ne signifie pas « père adoptif » ou « père secondaire », mais bien un père qui engendre dans le chemin de la vie spirituelle celui qui veut délibérément être son « fils spirituel » et entrer dans une vie nouvelle. Jésus dit un jour à Nicodème : « Amen, amen, je te dis : qui n'est pas engendré d'en haut ne peut voir le royaume de Dieu... » (Évangile selon Jean 3,3). Le père spirituel est celui qui, sur terre, aide celui qui veut être disciple du Christ, à « être engendré d'en haut ».

⁵⁵⁹ Le mariage

En assistant aux noces de Cana, Jésus a béni le mariage et la couche nuptiale. Depuis, l'union des époux est bénie par l'Église de manière à ce que l'Esprit Saint unisse les mariés, corps et

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

âmes. C'est la grâce de l'Esprit Saint qui unit les époux ; c'est pour cela que c'est un des « Mystères » de l'Église, un acte divino-humain. Autre est la décision d'unir leur destinée en tout et pour tout, et de ceci les époux en sont les ministres (ce sont les **fiançailles**) ; autre encore est le Mystère de leur union comme signe de l'union du Christ et de l'Église dont le Saint-Esprit est l'acteur et le Christ le célébrant (c'est le **couronnement**⁵⁴).

Dans le mariage, tout devient commun à l'un et à l'autre des époux. Comme dans la vie monastique, le mariage comporte aussi un aspect de martyre : pour parvenir à l'union totale de l'un et de l'autre, les deux époux doivent apprendre le dur chemin du renoncement à leur volonté propre pour se donner l'un à l'autre. L'union d'un homme et d'une femme, transfigurée par la force du Saint-Esprit, réalise et manifeste aux yeux du monde la réalité de l'union du Christ et des hommes. Saint Paul dit que « le mariage est un grand mystère, puisqu'il s'applique au Christ et à l'Église » (cf. Épître aux Éphésiens 5,32).

À cause de la doctrine si sublime du mariage, l'Église orthodoxe estime que le mariage est unique et indissoluble, même par le veuvage. Le seul motif de séparation admis canoniquement est l'adultère. Cependant elle a aussi conscience que l'échec peut intervenir dans la vie et que l'amour peut aussi aboutir à un « raté » (adultère). Alors, par « économie », elle tolère un second, voire un troisième mariage. Cependant, dans ces cas, il est prévu que la cérémonie de « re-mariage » ne soit pas le mariage proprement dit (office du couronnement), mais une bénédiction spéciale qui comporte de plus un net caractère pénitentiel : « Accorde-leur la conversion du publi-

⁵⁴ La célébration du mariage se nomme le « couronnement » parce que des couronnes sont posées sur la tête de chacun des époux pour montrer qu'ils sont, par leur union, rois de la création, et aussi que leur vie sera marquée par le martyre dans les deux sens du mot : un témoignage et un sacrifice, véritable don de soi aussi total que possible. À la fin de l'office les époux boivent du vin à la même coupe, signe manifeste de l'Eucharistie et de leur destinée commune, jusqu'au sacrifice en communion avec celui du Christ sur la croix (se marier c'est être prêt à verser son sang pour l'autre), prélude à la Résurrection.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

cain, les larmes de la courtisane, la confession du larron, afin que, pénitents de tout cœur, dans la concorde et la paix, ils soient un jour trouvés dignes de ton céleste Royaume » prient-on lors de ces secondes noces. Cette disposition permet de manifester la miséricorde de Dieu, en ne forçant pas les époux à adopter une vie héroïque de célibat honorable et de ne pas les couper du soutien de l'Église et de ses sacrements, alors qu'ils ont déjà la douleur de voir leur mariage détruit par un échec traumatisant. (cf. § 112).

§60 L'ascèse

L'Église orthodoxe a conscience que la vie d'une personne humaine fait un tout : corps, cœur et esprit, aussi elle expérimente journellement le fait que la transfiguration des personnes atteint tout le « composé » humain. Non seulement l'âme, mais le corps également est touché par les Énergies divines. C'est pourquoi le corps doit de même avoir sa part dans la prière. C'est le but de l'ascèse.

Le corps influe sur l'âme, et l'équilibre de l'homme consiste à subordonner le corps à l'âme, car des deux, c'est l'âme qui est la plus sublime, même si elle ne s'exprime que par le corps. L'un et l'autre doivent donc être en parfaite harmonie. L'ascèse consiste à rééduquer le corps (« ascèse » vient du même mot qu'« exercice ») de manière à ce qu'il soit au service de l'âme, qu'il ait part à la prière et soit disposé à recevoir la grâce divine.

L'ascèse se manifeste à travers le jeûne, la veille, la contenance, la station debout lors de la prière (notamment durant les offices liturgiques), la garde des pensées, le contrôle des paroles, etc. Ces exercices n'ont pas un but « sacrificiel » : ils n'ont pas pour but de sacrifier son corps sous le prétexte fallacieux que la souffrance nous sauverait ou que Dieu attendrait de nous une souffrance sous une forme ou une autre. Le corps aussi a déchu de la condition dans laquelle Dieu l'avait créé, et il a développé anarchiquement des faux besoins. En le privant progressivement de ses besoins égoïstes, il apprend à se remettre au

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

service de l'âme. Par exemple en privant le corps de nourriture par le jeûne, la personne apprend, « s'exerce » à limiter aussi les passions de son âme.

Si le jeûne peut parfois être une abstinence totale de nourriture durant une période plus ou moins prolongée, il est plus souvent une réduction de la quantité de mets ou une abstinence de certains aliments pendant des périodes ou des jours prescrits par l'Église. Ainsi, les Orthodoxes ne consomment ni viande, ni œuf, ni laitages, ni vin, les mercredis et les vendredis de toute l'année (à l'exception de quatre semaines : après la Nativité du Christ, après la Théophanie, après Pâques et après la Pentecôte), ainsi que pendant les carêmes. De même ils jeûnent au moins la veille au soir avant de communier s'ils communient fréquemment, une semaine entière s'ils communient rarement, comme c'est le cas dans certains pays.

Les carêmes sont au nombre de quatre : le carême de Noël pendant les quarante jours qui précèdent cette fête ; le « Grand Carême » avant Pâques (quarante jours, plus la « Grande semaine » — ou semaine de la Passion) ; celui qui précède la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, commençant le lundi huit jours après la Pentecôte et se terminant le 28 juin, sa durée variant donc entre quelques jours et six semaines ; il y a encore le carême avant la Dormition de la Théotoque, du 1^{er} au 14 août. Les trois premiers jours du Grand Carême ainsi que le Grand Vendredi (Vendredi saint), ils s'abstiennent de toute nourriture et de toute boisson. (Les conditions de travail de l'époque moderne et les nécessités de santé sont évidemment prises en considération et sont de l'ordre du discernement de la personne avec son père spirituel, si elle en a un).

Beaucoup d'Orthodoxes ressentent aussi l'impérieux besoin de jeûner à d'autres moments, par exemple avant de prendre une décision grave ou pour demander à Dieu une assistance particulière et dans de nombreuses autres occasions. Certains voudront ajouter légitimement quelque chose au jeûne prescrit par l'Église. Mais l'humble respect des

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

rythmes prescrits depuis de nombreux siècles par l'Église, est la forme vraiment supérieure, car, d'une part la volonté propre du jeûneur n'intervient pas, mais d'autre part, il fait une obéissance à l'Église, ce qui est justement le but du jeûne : rompre avec notre « volonté propre⁵⁵».

Un autre aspect non négligeable du respect des périodes d'ascèse prescrites par l'Église consiste en ce que ce genre de jeûne met l'ascète en communion avec tous ceux qui, en même temps que lui, adoptent le même régime alimentaire quels que soient le moment et le lieu, ainsi qu'avec tous ceux qui ont pratiqué cette ascèse à ces mêmes occasions, et avec tous ceux qui le feront à l'avenir. C'est un prolongement de la communion eucharistique et c'est encore une manifestation de la consubstantialité des hommes.

Toutes les religions pratiquent le jeûne sous une forme ou sous une autre. Les jeûnes chrétiens prennent leur source dans ceux de l'Ancien Testament et s'assimilent au long jeûne que Jésus a suivi au début de Sa vie publique, dans la montagne de Jéricho, pendant lequel il a supporté les trois tentations dont les Évangiles nous ont fait le récit. L'ancien patriarche copte égyptien, Schénoudah, disait un jour au pape Paul VI que les Chrétiens de son pays ne pourraient pas reconnaître comme véritable Église du Christ une confession chrétienne dans laquelle on ne jeûnerait pas ! C'est dire l'importance primordiale que cette ascèse représentait à ses yeux.

⁵⁶¹ La prière

Dans son essence, la prière est une attitude de l'âme, attentive à Dieu, consciente de Sa présence, reconnaissante de Sa gloire et de ce qu'Il fait pour nous. Elle est aussi implora-

⁵⁵ Le retranchement de la volonté propre est l'ascèse fondamentale de tout chrétien, mais elle est essentiellement le fondement absolu de l'ascèse monastique. Le but du moine est la déification de tout son être, qui n'est possible qu'à travers une totale désappropriation de soi pour laisser vivre en lui le Christ (cf. §§ 35-36). Il apprend ainsi à soumettre volontairement sa volonté à celle de Dieu, volonté que l'Esprit Saint suggère en lui.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

tion (demande) explicite ou implicite à Dieu, pour qu'Il fasse Sa volonté – laquelle est le salut du monde – pour nous et pour tous les hommes. Elle est d'abord action de grâces et demande. Elle implique une attitude d'humilité par laquelle nous nous reconnaissons pour ce que nous sommes : des créatures déchues, qui attendent tout de Notre Père et qui avons confiance en Sa sollicitude à notre égard. Elle s'exprime par un silence de paroles, mais dans un cœur ouvert à la Présence divine, ou par des paroles qui jaillissent de notre cœur, ou sont portées par des psaumes (cf. n. 59) ou des prières, c'est-à-dire des formules qui ont été composées par des saints tout au long de l'histoire de l'Église, et transmises par la Tradition.

⁵⁶² La « prière de Jésus »

La récitation aussi perpétuelle que possible, du fond de son cœur, de la courte prière « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi » tient une grande place dans la vie spirituelle des Orthodoxes. Elle peut être formulée dans toutes les circonstances de la vie, en marchant dans la rue, en conduisant, en faisant son marché ou sa cuisine, au travail, en se brossant les dents, en s'endormant ou au premier instant du réveil. C'est une prière merveilleuse qui résume toute la foi chrétienne : la première partie est une confession de qui est Dieu auquel le priant s'adresse ; la seconde, une humble confession de son état déchu ; double confession qui met la personne dans son exacte relation avec son Dieu. C'était la prière du publicain dans l'Évangile : « le taxateur (le publicain) se tient à distance (dans le temple) : il ne veut même pas lever les yeux vers le ciel, mais il se frappe la poitrine et dit : "Ô Dieu, sois propice pour moi, le pécheur" » (Évangile selon Luc 18, 13).

Par la prononciation – ou la « manducation » – du nom de Jésus (le nom qu'Il a pris en devenant homme) et la confession de Sa divinité en tant que « Fils de Dieu », l'orant confesse en même temps le Père (car si Jésus est Fils, il y a donc Son Père). Et la prière de Jésus est une imploration en l'Esprit Saint pour qu'Il descende sur nous et nous incorpore au Christ. C'est donc

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

une **prière trinitaire**. Le priant s'adresse à Jésus, Dieu-Homme, Auquel l'Esprit Saint l'unit pour le conduire au Père. C'est une authentique « théophanie » sans même que la personne ne s'en rende compte, mais qu'elle reconnaît.

Lorsque le priant dit « aie pitié de moi », le « moi » n'est pas individuel et égoïste car il s'agit du « moi » membre du Corps du Christ, donc uni à tous en Lui ; quand il supplie ainsi, c'est pour tous les hommes que s'adresse sa supplication. C'est une prière universelle.

La prière agit à l'image de la rosée nocturne qui tombe sur l'herbe des champs : on ne voit rien venir, puis au matin l'herbe est constellée de milliards de gouttes d'eau qui rutilent comme autant de soleils. Analogiquement, la prière semble une ascèse pure, sans effet, sans émotion, sans impression et sans sentiment, et puis, plus tard, la compréhension d'une parole des Écritures, un mouvement de générosité, une illumination intérieure, une grâce particulière, un repentir, une conversion, un élan de joie⁵⁶... surviennent sans que l'on s'aperçoive que c'était les fruits de la prière par lesquels Dieu répondait...

§63 Le Synaxaire⁵⁷

Chaque jour l'Église célèbre la fête de plusieurs saints. Le premier d'entre eux est considéré comme le saint principal du

⁵⁶ Bien distinguer « joie » et « plaisir ». Le plaisir est une impression satisfaisante, un mouvement agréable, la satisfaction d'un désir, d'une tendance ou d'un besoin ressentis dans son esprit ou dans son âme. Il y a dans le plaisir quelque chose d'un repliement sur soi-même. La joie est tout autre chose. La joie n'est pas uniquement un ressenti ; il y a aussi dans cette notion une nuance relevant de l'acte volontaire, il y a une part de décision, de volonté, de choix délibéré. Par exemple nous pouvons légitimement avoir le plaisir de passer du temps avec nos amis, mais nous avons la joie de nous en abstraire pour accueillir un demandeur importun ou de vaquer à des obligations moins agréables. Le plaisir est à l'amour-éros, ce que la joie est à l'amour-agapè (sur cette distinction : voir *infra* n.59).

⁵⁷ Un Synaxaire de langue française a été publié par le hiéromoine Macaire, de Simonos Pétra. La seconde édition est en cours de publication. On peut cependant trouver chaque jour de l'année, le récit des saints du jour correspondant d'après le Synaxaire du père Macaire sur le site Internet : www.monastere-transfiguration.fr

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

jour. Le **Synaxaire** est un recueil de la vie et des œuvres (leur mode de sainteté) de chacun de ces saints qui nous ont précédés. La lecture quotidienne de la vie d'un ou de plusieurs de ces saints du jour, est une grande utilité dans la vie des Orthodoxes. Par cette lecture dans un esprit de prière, le fidèle se met en communion avec le (ou les) saint(s) dont il lit le récit des vies et de leurs moyens de sanctification (biographie et exploits spirituels), et il y a entre le lecteur et les saints un véritable échange de charité (cf. n. 59). Non seulement par cette lecture il est édifié et encouragé en voyant la manière particulière dont le saint a trouvé sa voie pour suivre le Christ ; non seulement il découvre aussi qu'il y a une infinité de façons personnelles de vivre selon l'esprit du Christ (avoir en soi « les dispositions d'esprit qui furent celles du Christ », selon l'expression de saint Paul aux Philippiens), mais encore le saint, bien souvent imperceptiblement, transmet au lecteur quelque chose de son dynamisme ou de son enthousiasme à vivre avec et pour le Christ. Ainsi, peu à peu le fidèle reçoit des forces pour suivre son propre chemin dans la voie de la sainteté.

La lecture quotidienne du Synaxaire tient une grande place dans la vie des Orthodoxes ; par lui ils entretiennent une communion vivante et consciente avec les défunts « engrangés » dans le Royaume des Cieux, dont ils reçoivent aide et protection. C'est encore un moyen par lequel ils expérimentent le « temps sacré » ; ils se sentent aussi présents avec Abraham et Moïse (estimés respectivement vers -1850 et -1250), qu'avec saint Nicolas (IV^e siècle), saint Séraphim de Sarov (début XIX^e siècle), saint Nectaire d'Égine (XX^e siècle), ou qu'avec le mari ou l'épouse qui prie aussi dans la pièce d'à côté ou devant la même iconostase familiale.

§64 L'avenir du monde

L'enjeu de la conversion de l'homme ne concerne pas uniquement son salut individuel, ni même celui de l'humanité toute entière, mais aussi celui du cosmos dans son intégralité. Matière

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

et esprit, l'homme embrasse toute la création ; il réunit en lui tous les degrés de l'existence du monde créé. Il est un « microcosme ». Il intègre en lui tout le cosmos auquel il est profondément lié. À cause de cela, dans sa chute primordiale, il a entraîné avec lui le cosmos devenu malade et hostile (cf. § 18) : « La création entière a été asservie à des puissances de néant, asservie non de son plein gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise, dans l'espérance qu'elle-même, la créature, sera aussi affranchie de la servitude de la corruption... À travers la création entière s'exhale un soupir ; elle endure jusqu'à ce jour les douleurs de l'enfement. Et non seulement elle, mais aussi nous, qui avons déjà reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous-mêmes, aspirant à l'adoption des enfants de Dieu, la rédemption de notre corps » (Épître aux Romains 8,20-23).

Par son humble collaboration à l'acte rédempteur du Christ, à travers sa propre conversion, sa prière, la transfiguration de ses éléments par les nombreuses bénédictions liturgiques et personnelles (huiles, miel, vins et eaux, pains, gâteaux et œufs, nourritures quotidiennes, sources et océans, terres et feu, édifices, bateaux, avions et routes, semailles et moissons, ruches, étables, troupeaux et plantations, cycles annuels et temps liturgiques...), l'homme participe aussi à la restauration du cosmos qui attend cela de lui : « l'attente de la création est un ardent désir de la révélation des enfants de Dieu » (Épître aux Romains id. v. 19). L'homme doit apporter la sanctification à la nature, pas seulement terrestre, mais cosmique, et à tous les êtres visibles (théoriquement) ou invisibles. Par lui, c'est-à-dire par son imploration à l'Esprit Saint et par sa participation personnelle par conversion et prière, les Énergies divines doivent pénétrer et irradier la nature toute entière. C'est ainsi que tout Chrétien est prêtre de la création, il la consacre et la conduit à Dieu. Il doit la ramener à participer au Corps du Christ, selon sa nature propre : « ... il lui reste (à la création), ajoute saint Paul, l'espoir d'être délivrée de l'asservissement aux puissances de mort et d'accéder à la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (id.).

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

Tout ceci est la conséquence de l'incarnation du Verbe de Dieu. En effet, revêtant la nature humaine — donc la nature toute entière à travers les composés de l'homme — la Seconde Personne de la Sainte Trinité s'est unie à la création entière. Il l'a d'ailleurs signifié lors de Son Baptême, en étant plongé dans l'élément liquide du Jourdain qui représentait en lui-même toute nature matérielle cosmique dans laquelle Il s'immergeait. C'est pour cela que l'Église L'appelle aussi le « Pantocrator », le « Tout-Puissant », c'est-à-dire Celui qui englobe en Lui tout l'univers, Celui qui est « l'alpha et l'oméga » (première et dernière lettres de l'alphabet grec). En Lui, Principe et Fin de toute chose, toute la création qu'Il récapitule est sanctifiée et est appelée à être renouvelée, transfigurée et divinisée.

C'est de cette manière que l'homme accomplit la vocation que Dieu lui a attribuée dès sa création : « Croissez et multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la » (Livre de la Genèse)... « Emplir la terre » c'est l'irradier de l'Esprit Saint ; la « soumettre » c'est la diviniser, mais cela ne signifie pas la domestiquer ni l'exploiter ni en conquérir l'espace... ce qui ne devrait se faire avec mesure et discernement que pour se nourrir de la Vie de Dieu par Sa création, pas pour une exploitation égoïste qui n'apporte que haine et mort !

⁵⁶⁵ La place du chrétien dans la société

Sauf les moines dont la vocation prophétique spécifique est justement de vivre le plus possible hors du monde pour le Royaume des Cieux déjà sur terre, les fidèles orthodoxes vivent insérés dans tous les milieux sociaux et culturels du monde. Ils peuvent assumer toutes les professions qui ne sont pas en contradiction avec l'esprit de l'Évangile ; ils sont chez eux partout dans le monde, et acceptent toutes les civilisations et cultures, mais ils ne partagent pas « l'esprit du monde ». Ils savent que leur passage est temporaire et n'est qu'une gestation de quelques années en attendant de poursuivre leur vie sous une nouvelle forme, lorsque la dernière page du prologue de leur destinée

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

aura été tournée par ce que l'on appelle la mort, qui est plutôt une « re-naissance ».

Il y a une forme de paradoxe dans l'appréhension du monde par l'Orthodoxie. Elle invite les hommes à se détacher et à se libérer du monde par une vie ascétique réelle. Cela va du renoncement à soi (le plus difficile, mais le plus sublime), au refus des préoccupations exagérées des soucis économiques, à la défiance de l'ambition, au détachement de l'esprit de propriété, au rejet de l'hédonisme, etc. Mais elle manifeste aussi un amour suprême du monde et de ceux qui le peuplent, car elle y voit la création de Dieu et elle le perçoit comme Sa demeure, à tel point qu'elle lui donne sa vie et celle de ses fidèles pour son salut.

L'Église orthodoxe ne vise pas à réformer, corriger ou influencer la société, par une activité politique ou sociale, mais à la transfigurer. Si elle exerce une activité caritative ou philanthropique, c'est par amour du prochain et pour lui venir en aide ; ce n'est ni pour l'attirer dans son giron ni pour changer les États dans lesquels vivent ses membres (cf. fin de n. 4). Mais elle a conscience que par la prière, la conversion, et la patience-pardon devant l'opposition du monde à l'esprit de l'Évangile, elle sert à la transformation de la société dans ses racines-mêmes : ses relations avec Dieu. Elle est comme le levain dans la pâte : elle donne vie à la pâte toute entière et toute la pâte lève inconsciemment par elle. Il lui revient à elle d'avoir la joie de voir cette lente transformation par l'Esprit Saint et de bénéficier, dès cette condition de vie sur terre, des prémices du Royaume des Cieux, ce qui sera le lot de toute l'humanité à la fin des temps.

566 L'Église confrontée aux cultures de mort

L'évolution du monde en proie aux attaques répétées du diable qui montre de plus en plus ouvertement son vrai visage, l'amène à une tragique « culture de mort » ; c'est l'aboutissement du processus des conséquences du péché qui conduit

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

le monde à l'anéantissement. L'Église le sait et n'en a pas peur, c'est la logique rationnelle du monde dans son état déchu. Mais, quant à elle, elle refuse d'entrer dans cette déchéance et veut vivre selon d'autres principes, tout en n'étant pas exempte des conséquences de cette dégénérescence.

C'est ainsi qu'elle sait et professe que la vie d'une personne humaine commence dès sa conception et qu'on ne saurait enlever volontairement la vie d'une personne. D'une manière mystérieuse, mais réelle, toute personne – même à l'état embryonnaire – est douée d'un corps – même élémentaire – et d'une âme libre. Sa liberté ne peut s'exercer au niveau de l'intelligence ou de la réflexion, bien évidemment, mais elle existe pourtant bien réellement. Ainsi par exemple, bien des avortements involontaires (fausses couches) peuvent éventuellement être le résultat d'un refus de vivre de la personne nouvellement conçue. Voilà pourquoi l'Église ne peut admettre l'avortement provoqué. Pourtant, elle sait manifester de la compassion et de l'indulgence pour les personnes qui sont confrontées à des drames humains et qui recourent à ces pratiques parce qu'elles n'ont pas la force de faire autrement.

Le respect de la vie des personnes implique aussi que l'Église ne puisse admettre le retrait de la vie par euthanasie ou par suicide. La date de la mort-renaissance est le choix de Dieu qui cueille la personne au moment le plus opportun pour son salut et nul ne peut en faire le choix avec discernement, même pas la personne concernée. Avortement, euthanasie et suicide sont des meurtres qui manifestent une révolte contre Dieu ; c'est le sceau de l'activité du diable dont la volonté est d'anéantir – ou à défaut de corrompre ou de dévoyer – l'Œuvre de Dieu qui consiste, elle, à « diviniser » les hommes. (Cf. §§ 21, 30).

Nous avons présenté le mystère du mariage au § 59. Cette conception implique l'unicité du mariage lequel exclut l'adoption pour les membres de l'Église de « l'amour libre ».

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Le mariage est justement le don de sa liberté propre à l'être aimé ; le corps est temple de Dieu et est appelé à devenir membre du Christ ; il n'est pas un objet de jouissance égoïste, même si, légitimement et saintement, la jouissance de l'acte conjugal dans le mariage est le signe et le sceau de l'union de l'époux et de l'épouse. Ils collaborent à l'acte créateur de Dieu en consacrant leur vie commune et leur amour aux enfants qu'ils conçoivent ensemble et qu'ils préparent (éduquent) à la vie en Dieu, et à la vie dans le monde. Mais dans le cas d'échec de l'amour, nous avons vu que l'Église ne jugeait pas les personnes et agissait avec économie à leur égard.

Quant à l'homosexualité, l'Église y est complètement opposée dans le principe, car cette pratique est en dehors des plans de Dieu et tournée vers la jouissance égoïste de son corps et du corps de l'autre. Dans le cadre de l'adoption d'enfants par des couples homosexuels, leur « union » reste stérile car, même si ces couples élevaient généreusement ces enfants, il n'en resterait pas moins vrai que leur relation comme telle resterait stérile. En effet, ils ne collaboreraient pas à l'acte de création de Dieu : ils ne peuvent procréer, quel que soit leur amour mutuel et leur générosité. L'Église ne nie pas qu'il puisse y avoir une forme d'attachement (amour) entre des personnes du même sexe, mais le « mariage » n'est pas fondé sur la seule forme sentimentale de l'amour, pas plus que sur la jouissance physique et psychique mutuelle. Elle ne peut dicter à ceux qui ne sont pas Chrétiens un mode de vie chrétien, mais elle repousse pour ses membres de telles pratiques. Cependant, là encore, elle sait que des personnes vivent des drames presque insoutenables, et, si elle est opposée au principe, elle sait aussi consoler, accompagner, épauler, soutenir, encourager, pardonner ceux qui luttent pour avoir, malgré leurs tendances, leurs caractères ou leurs fautes, une vie conforme à l'Évangile. Dans ce cas, elle use avec eux « d'économie » et les aide au repentir et à la transfiguration de leur état, par leur amour pour Dieu plus grand et plus fort que tout.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

⁵⁶⁷ Le martyr, mode « normal » de la vie des Chrétiens

Parce qu'ils ne sont pas « de ce monde », les Chrétiens sont rejetés de ce monde et persécutés⁵⁸. Si tragique que ce soit, ils savent que le martyr est le mode normal de leur vie. En cela encore ils partagent la vie et la passion de Jésus, ils participent à Son immolation avec le même amour qu'il avait, Lui, pour Ses persécuteurs. Il l'avait annoncé : « Ne pensez pas que je vienne jeter la paix sur la terre. Je ne viens pas jeter la paix, mais l'épée » (Évangile selon Matthieu 10,34). « Ils jetteront sur vous les mains, ils vous persécuteront, ils vous livreront aux synagogues et aux prisons, ils vous emmèneront devant rois et gouverneurs à cause de mon nom » (Évangile selon Luc 21,12), etc.. Mais d'une part, ces persécutions amènent les martyrs au Royaume des Cieux qui est leur vraie patrie, et à la béatitude qui est promise à ceux qui avec générosité supportent les tourments et donnent leur vie. D'autre part, au moment même de leur martyr Dieu les accompagne et Jésus porte avec eux leurs souffrances et les soulage autant qu'il leur donne la force nécessaire. En même temps, il leur communique une joie indescriptible (retournant leurs cadavres, Néron cherchait à percer le secret de la joie des martyrs au milieu de leurs tourments). Enfin leur martyr est pour le monde un témoignage. Ils montrent par lui que l'amour est plus fort que la mort, l'attachement à Dieu plus fort que la vie et ils témoignent de l'action de Dieu en eux, ce qui ne manque pas de susciter des conversions. Le sang versé des Chrétiens est

⁵⁸ Des études faites en 2014, mais occultées par la majorité des média, montrent que le Christianisme est actuellement la religion la plus persécutée en tant que telle dans le monde. Pour la période entre le 1^{er} novembre 2012 et le 31 octobre 2013 « l'Index Mondial des Persécutions » comptabilise 2 123 assassinats de Chrétiens (contre 1 201 en 2012), 1 044 faits violents de persécutions contre des minorités chrétiennes, 1 111 fermetures ou obstructions d'églises (chiffres minorés par la méthode de comptage dans les 50 premiers pays où la persécution est la plus vive). (Cf. www.portesouvertes.fr). Le pape disait dernièrement que la persécution contemporaine est plus meurtrière que les terribles persécutions des règnes de Néron (54-64), Trajan (98-117), Dèce (250), Dioclétien (284-305) ou Julien l'Apostat (361-363).

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

le meilleur engrais pour fertiliser la terre et susciter une moisson d'enfants pour le Royaume. Par leur martyre, les Chrétiens s'associent à la Crucifixion du Christ et ils participent au salut de leurs frères et du monde entier ; le Christ, Lui, les fait participants à Sa gloire, ce qui est le but de leur existence.

⁵⁶⁸ La morale au-delà de la morale

L'Église orthodoxe, comme son nom l'indique, professe La Vérité, celle sur laquelle Pilate interrogeait Jésus, alors qu'il avait précisément La Vérité devant les yeux : Jésus-Christ Dieu et Homme ! Or la vérité ne connaît pas deux poids, deux mesures, elle n'est pas souple, il n'y a jamais de demi-vérités. C'est pour quoi en matière de foi et de doctrine, l'Église est rigoureuse et exigeante. En revanche, sans être pour autant laxiste, elle est compréhensive, patiente et indulgente pour les personnes qu'elle se doit de conduire à la connaissance amoureuse de Dieu, puis à l'union à Lui, dès ici-bas ou au moins après la mort.

Pour cela, la morale n'est pas le centre des préoccupations des Orthodoxes. Non point qu'il n'y ait pas d'éthique, nous avons vu le contraire, mais celle-ci est subordonnée à la recherche de Dieu. L'Église ne vise pas à éduquer la volonté des personnes, c'est ce qui parfois donne l'impression de laisser-aller ou de relativisme moral, voire d'errements individuels réels. (Cette « souplesse » est d'ailleurs un leurre pour les individus qui croient trouver dans

La morale est un ensemble de règles qui doivent diriger l'activité de l'homme, ce qu'il doit faire ou ne pas faire, quels sont ses devoirs et ses obligations. L'éthique est généralement conçue comme un synonyme de la morale. Il y a une nuance pourtant : la morale est un ensemble de règles qui découlent d'une éthique, c'est-à-dire que ce sont les principes (religieux, philosophiques, sociaux, civiques, familiaux...) au nom desquels la personne ou un groupe de personnes vivent d'une certaine manière. L'éthique est plutôt la recherche des critères qui déterminent, en fonction d'un idéal religieux, culturel, social, civique, familial, la façon d'agir avec conscience dans la vie quotidienne. La morale dicte « fais ceci, ne fais pas cela ». L'éthique indique : « si tu veux ceci ou cela, agis ainsi » ou « parce que tu as ce devoir ou ce droit, fais cela ». L'éthique cherche la raison et le but de l'existence, la morale la met en application.

Ce qu'expérimentent les Orthodoxes en Église

l'Orthodoxie un moyen de vivre dans le cadre d'une religion, tout en y laissant libre cours, en toute [fausse] bonne conscience, à leurs passions ou à leurs échecs. Par exemple, combien de fois entendons-nous « dans l'Orthodoxie, vous au moins, vous admettez le divorce » ; nous avons vu plus haut à quel point c'est erroné !).

En revanche, l'Église orthodoxe éduque et conduit à la santé et à l'équilibre de l'âme, au discernement responsable, aux choix de la conscience éclairés et guidés par l'Esprit Saint, ainsi qu'à l'attention au cœur.

L'idéal de l'Orthodoxie n'est pas moral, mais il est une vision de la « **beauté spirituelle** », laquelle

Le cœur, au sens spirituel, est le siège des décisions, des choix, de la vraie volonté, des orientations profondes.

demande une certaine sensibilité intérieure pour être abordée, comprise et assumée : une forme d'art ou « d'esthétisme spirituel » que certains ont appelé à juste titre « le sens de l'Orthodoxie ». (Ne confondons pas « l'esthétisme spirituel » avec l'émotion esthétique devant les icônes, le chant ou le faste liturgiques !)

⁵⁶⁹ La Joie, critère de la présence de Dieu

Voilà pourquoi l'humilité, l'amour et la joie intérieure sont des caractéristiques de l'Orthodoxie. Les Orthodoxes sont optimistes et joyeux, même dans les épreuves, parce qu'ils savent que Dieu préside à leur destinée ; ils savent où ils sont et où ils vont. Leurs épreuves sont passagères et « normales », voire bénéfiques ; ils reconnaissent par là et par l'amour qu'ils reçoivent de Dieu et qu'ils Lui retournent ainsi qu'à leurs frères les hommes et même aux animaux et à tous les êtres, que Dieu conduit le monde vers une rénovation radicale, « une terre nouvelle et des cieux nouveaux » (Isaïe 65,17).

La joie et l'optimisme chassent toute pusillanimité, tout repli sur soi-même et toute introspection. Ce sont les signes de la présence vivante du Christ et de l'action transfigurante de l'Esprit Saint chez les fidèles orthodoxes. Ils portent humblement

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

« les fruits de l'Esprit qui sont : l'amour-charité⁵⁹, la joie, la paix, la grandeur d'âme, la bienfaisance, la bonté, la fidélité, la douceur, la modération » (saint Paul, Épître aux Galates 5,22).

⁵⁷⁰ Le sens de la mission

Reprenant le : « emplissez la terre et soumettez-la » du début du Livre de la Genèse, Jésus, apparaissant aux onze sur la montagne de la Galilée, leur a laissé ce commandement afin qu'après eux, l'Église poursuive Sa Présence : « Allez donc, faites disciples toutes les nations, baptisez-les dans le Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici : moi, avec vous, je suis, tous les jours, jusqu'à l'achèvement de l'ère » (Évangile selon Matthieu 28,19-20). Ceci est un ordre de mission.

L'Église orthodoxe a conscience de poursuivre cette mission en collaborant à l'œuvre du Saint-Esprit, mais sans ostentation, sans forcer, ni contraindre, ni condamner. Point d'esprit de persuasion prosélyte, inquisiteur ou autoritaire, mais, par son témoignage caché, le rayonnement de sa Liturgie et de son monachisme, elle attire et séduit ceux qui acceptent de se laisser charmer par elle, y voyant le reflet de la Gloire divine.

⁵⁹ L'amour : En français ce mot est ambivalent. Il signifie deux attitudes que la langue grecque dissocie, ce qui n'est pas le cas du français. Il y a deux mots pour parler de l'amour : « *éros* » et « *agapè* ». *Éros* – qui a donné « érotisme », désigne l'amour sentimental, affectif, voire sensuel ; c'est un amour ressenti, un mouvement intérieur d'agrément, de satisfaction à l'égard de l'être aimé. *Agapè*, qui se traduit par « charité », est une autre forme d'amour qui est don de soi. C'est un amour volontaire, choisi, voulu : j'aime parce que j'ai décidé d'aimer. On devrait traduire par « charité » mais ce mot lui-même porte à confusion puisqu'en français contemporain il est devenu synonyme de « pitié » : « faire la charité à quelqu'un ». « L'amour-agapè est patient, doux, n'est pas envieux, n'agit pas isolément, ne s'enfle pas, n'est pas ambitieux, ne cherche pas son propre intérêt, ne s'irrite pas, ne pense pas le mal, ne se réjouit pas de l'iniquité, mais il met sa joie dans la vérité ; il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout » (saint Paul 1 Cor 13,7).

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

⁵⁷¹ La foi, ferment d'unité par les sacrements

Dans la « profession de foi » établie aux Conciles Œcuméniques de Nicée-Constantinople (en 325 & 381), et chantée, lue ou récitée à chaque Divine Liturgie, l'Église proclame : « Je crois en l'Église Une... ». L'unicité de l'Église ne se manifeste pas dans l'Orthodoxie par une unité de pouvoir universel et juridique, mais par une unité de foi, de communion, de Tradition. Elle se réalise, par une sorte de solidarité de tous les fidèles au niveau de la foi et de la hiérarchie ecclésiastique des communautés orthodoxes locales, indépendantes certes, mais jamais isolées ou ignorantes les unes des autres.

Tous les fidèles sont unis en l'unique Corps du Christ parce qu'ils proclament une foi unique, et une pratique unique également, qu'aucune autorité n'a jamais établie, mais qu'une longue tradition a très tôt unifiée. (À titre d'exemple : aucun canon, aucun concile, aucune autorité ecclésiastique n'ont jamais statué sur l'habit monastique, et pourtant, à quelques nuances près, il est devenu le même dans tous les pays orthodoxes). Cette foi et cette pratique sont fondées sur l'héritage des Apôtres, c'est pourquoi la « profession de foi » poursuit : «... et apostolique ». Elle n'a jamais connu de bouleversement, de révolution ou de réforme.

Une dans sa foi et sa pratique, l'Église orthodoxe est **diverse** dans ses formes historiques ou selon les pays où elle est présente. Chaque Église locale est indépendante dans sa discipline et ne peut intervenir dans la vie des autres Églises locales. Seul un Concile Œcuménique, au cours duquel se révèle un consensus de tous les évêques, peut apporter une décision recevable par toutes les Églises locales. Dans l'histoire du premier millénaire, seul l'évêque de Rome pouvait arbitrer des questions théologiques, disciplinaires ou juridiques, lorsque des évêques d'autres régions le sollicitaient. Cependant les papes de Rome ont eu tendance à pousser cette possibilité jusqu'à en faire un droit d'ingérence dans les autres Églises, et même à déposer

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

de leur propre autorité tels ou tels évêques sous la juridiction d'autres patriarcats, ce qui était contraire aux habitudes jusque-là acquises ; c'est – en partie – ce qui a provoqué le Grand Schisme (cf. § 5 et n.19).

Aujourd'hui l'Orthodoxie est l'Église des **Patriarcats** de :

- * Constantinople, 7 000 000 de fidèles en Europe, Amérique, Asie.
- * Alexandrie, 1 000 000 de fidèles en Afrique.
- * Antioche (Syrie, Liban, Moyen-Orient), 1 500 000 fidèles.
- * Jérusalem, 156 000 fidèles, en Palestine, Israël, Jordanie.
- * Moscou (Russie), 160 000 000 de fidèles.
- * Géorgie, 3 000 000 de fidèles.
- * Belgrade (Serbie), 9 000 000 de fidèles, pays d'ex-Yougoslavie.
- * Bucarest (Roumanie), 20 000 000 de fidèles.
- * Sophia (Bulgarie), 8 000 000 de fidèles.

À ces Patriarcats, il faut ajouter les **Églises autocéphales** :

- * Église orthodoxe de Chypre, 500 000 fidèles.
- * Église orthodoxe de Grèce, 10 000 000 de fidèles.
- * Église orthodoxe de Pologne, 1 000 000 de fidèles.
- * Église orthodoxe de Tchéquie et de Slovaquie, 100 000 fidèles.
- * Église orthodoxe d'Albanie, 700 000 fidèles.
- * Église orthodoxe en Amérique (reconnue seulement par l'Église de Russie), 1 000 000 de fidèles.

(Ces données sont extraites du livre de l'évêque Hilarion Alfeyev, « L'Orthodoxie » Cerf, 2009.)

572 Le calendrier

Il y a deux cycles liturgiques qui se superposent : les « fêtes fixes », établies sur le cycle solaire et qui se renouvellent donc chaque année à la même date, et les « fêtes mobiles », basées sur les cycles lunaires, qui sont déterminées en fonction de la date de Pâques laquelle est variable. Pâques doit être le premier

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

dimanche qui suit l'équinoxe de printemps si la Pâque juive est déjà passée, sinon au cycle lunaire suivant.

Pour des raisons historiques, les Orthodoxes ont deux calendriers différents selon les parties du monde. Le calendrier dit grégorien, car il a été établi en Occident par le pape Grégoire XIII, à la fin du XVI^e siècle. Il a voulu corriger le calendrier julien, alors en vigueur, en fonction des rythmes astronomiques, en l'avancant de 13 jours (car d'année en années il prenait un peu de retard, la terre faisant le tour du soleil en un peu moins de 365 jours + 1/4, soit environ 365 jours 5 h 48 min 45 s. Ces écarts de 5 minutes et 15 secondes s'additionnant au fil des temps, le calendrier officiel se décalait progressivement. Plusieurs Églises orthodoxes ont adopté assez récemment ce calendrier plus juste astronomiquement. L'autre calendrier, dit « julien » (car introduit par Jules César en -46 pour remplacer le calendrier romain) est donc décalé de 13 jours ; il est « en retard » par rapport au calendrier grégorien, calendrier civil aujourd'hui universel.

« Plus juste », certes, mais imparfait cependant. En effet, les canons prévoient de fêter l'Annonciation de l'Ange à la Mère de Dieu, qui correspond à la conception de Jésus, à l'équinoxe de printemps entre le 19 et le 21 mars parce qu'à partir de ce jour la durée des jours est plus longue que celle des nuits, le Christ Lumière va croître neuf mois dans le sein de Sa Mère jusqu'à Noël ; mais elle est solennisée le 25. La Nativité du Christ au solstice d'hiver soit le 21 décembre, parce qu'à partir de ce jour les jours commencent à s'allonger au détriment des nuits, la lumière vainc les ténèbres ; or elle est fêtée le 25. La Nativité de Jean le Précurseur, qui, parce qu'il a dit « il faut qu'il (le Christ) croisse et que je diminue », devrait tomber au solstice d'été, le 21 juin, jour où la durée de lumière va commencer à diminuer (c'est pour cela que l'on allume traditionnellement des grands feux de joie), se célèbre trois jours plus tard le 24. Par contre la Conception du même saint Jean (23 septembre) est justement fêtée à l'équinoxe d'automne (22-23 septembre) pour la même raison symbolique : c'est le jour où l'obscurité va devenir plus longue que le temps de lumière... Jean « diminue » comme il l'avait annoncé.

573 Les fêtes « fixes »

Ci-dessous, la première date correspond au calendrier grégorien, la seconde au calendrier julien.)

Le calendrier ecclésiastique orthodoxe commence le 1^{er}/14 septembre, premier Jour de l'An.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Puis viennent les fêtes de :

- * **La Nativité de la Mère-de-Dieu** le 8/21 septembre. La première fête importante est dédiée à la Mère-de-Dieu et des hommes.
- * **L'Exaltation de la sainte Croix** le 14/27 septembre. L'année liturgique est illuminée par le signe de la Croix glorieuse, solennisée quelques jours après la Mère-de-Dieu.
- * **L'Entrée de la Mère-de-Dieu au temple** (Isodos) 21 novembre/4 décembre.
- * **La Nativité du Christ** (Noël) 25 décembre/7 janvier.
- * **La Théophanie** (baptême du Christ) 6/19 janvier.
- * **La Présentation** du Christ au Temple, le 2/15 février.
- * **L'Annonciation** par l'Ange à la Mère-de-Dieu, le 25 mars/7 avril.
- * **La Transfiguration**, le 6/19 août.
- * **La Dormition** de la Mère-de-Dieu, le 15/28 août, qui clôt l'année : cette fête célèbre le triomphe de la vie d'une personne humaine (la Théotoque) sur la mort, par l'intervention de son Fils déjà ressuscité. Cette Dormition-résurrection marque la première manifestation des prémices de la résurrection pour tout le genre humain. C'est en quelque sorte l'apothéose de l'année : tout est déjà accompli.

L'année se termine par la décollation (décapitation) de Jean le Baptiste le 29 août/11 septembre, c'est l'endormissement (ou dormition) de celui qui avait dit du Christ : « Il faut qu'Il croisse et que moi je diminue ». Jean s'efface, et commence le cycle des fêtes liées au Christ.

574 Les fêtes « mobiles »

On appelle « fêtes mobiles » les fêtes dont la date est fixée en fonction de celle de Pâques.

- * **Le dimanche des Palmes** (Rameaux) c'est-à-dire l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem, une semaine avant Pâques.
- * **Pâques**, le dimanche.
- * **L'Ascension**, quarante jours après Pâques, donc un jeudi.

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

- * **La Pentecôte**, fête de la Trinité, cinquante jours après Pâques, dimanche.

Nous voyons que huit fêtes majeures (fixes ou mobiles) sur douze sont dédiées au Sauveur et quatre à la Mère-de-Dieu.

Il y a encore des fêtes de moindres importances dont les plus célébrées sont :

- * **La Protection du Voile de la Mère-de-Dieu**, le 1^{er} octobre en Russie, 14 octobre en Grèce.
- * **Les Saints Archanges**, le 8/21 novembre.
- * **La saint Nicolas**, le 6/19 décembre.
- * **La Circoncision du Christ**, le 1^{er}/14 janvier.
- * **La fête des Trois Grands Hiérarques** (Basile le Grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome), le 30 janvier/12 février.
- * **La fête de tous les saints**, le 1^{er} dimanche après la Pentecôte.
- * **La fête de la descente du Saint-Esprit**, le lundi de Pentecôte.
- * **La Nativité du Prophète, Précurseur et Baptiste, Jean**, le 24 juin/7 juillet au solstice d'été. À partir de maintenant la durée des jours va diminuer. Or ce même Jean avait dit : « il faut qu'Il croisse et que je diminue » ; le dernier prophète s'efface pour laisser briller la Lumière qu'est le Christ. (C'est la raison des feux de la saint Jean, explosions de lumière).
- * **Les saints coryphées des Apôtres, Pierre et Paul**, le 29 juin/12 juillet.
- * **La Décollation du Prophète, Précurseur et Baptiste, Jean**, le 29 août/11 septembre.
- * **La Conception du Prophète, Précurseur et Baptiste, Jean**, le 23 septembre/6 octobre.

575 Les moines et les fidèles

La distinction entre les clercs et les laïcs ne signifie rien dans l'Orthodoxie ; elle n'est pas une Église des clercs (« clérical »), mais celle du Peuple de Dieu.

Elle considère cependant qu'il y a deux vocations spécifiques choisies : le mariage ou le célibat consacré pour Dieu : la vie

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

monastique. (Il y a d'innombrables autres vocations qu'on ne choisit pas, celles-là, mais que l'on reçoit et que l'on accepte, telles que la maladie, le martyre, l'infirmité ou le veuvage, etc...). Or, pour les services liturgiques et sacramentels, l'Église ordonne des prêtres dans l'un et l'autre état de vie. C'est pour cela que pour le service des moines et des moniales il y a des moines-prêtres (hiéromoines), par définition célibataires, puisque la vie monastique consiste en une consécration à la virginité ou à la continence absolue, et il y a des prêtres mariés, pour le ministère parmi les fidèles « dans le monde » ; eux officient dans les paroisses. Les monastères abritent des moines, les paroisses des fidèles.

Nous voyons cependant encore la souplesse de l'Orthodoxie dans le fait que des prêtres de paroisses choisissent parfois de vivre définitivement célibataires comme des moines, mais « dans le monde ». Dans ce cas, ils ne peuvent pas se marier après avoir été ordonnés prêtres. Inversement, des moines ont parfois une mission pastorale auprès des fidèles, ce sont des moines auxquels est confié un ministère de prédication ou de confession et qui vont de paroisse en paroisse, mandatés par l'évêque du diocèse local.

§76 Les évêques

Les évêques sont toujours choisis parmi les moines ou les prêtres célibataires (ou veufs). Ils ont été institués par les Apôtres, pour continuer la mission qu'ils avaient commencée dans les centres où, mus par l'Esprit Saint, ils s'arrêtaient, enseignaient, baptisaient et posaient les fondements de l'organisation de la nouvelle Église. À leur départ, ils imposaient les mains (geste rituel pour invoquer la descente de l'Esprit Saint) à un « surveillant » (*épiscopes*) qui, par la suite, a été appelé « évêque. » Après les Apôtres, les « surveillants » ont ordonné à leur tour d'autres évêques, jusqu'à aujourd'hui.

La vocation essentielle de l'évêque n'est pas l'administration du diocèse – qui lui échoit aussi – dont il a la charge, mais il a le pouvoir d'exprimer la foi du peuple, c'est-à-dire la foi commune

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

à toute l'Église. Toutefois c'est l'ensemble du Peuple (évêques, prêtres, fidèles, moines) qui est le garant de l'intégrité de la foi et de la transmission de la Tradition.

De plus, la communion de foi des évêques entre eux et leur concélébration eucharistique, manifestent l'unité de l'Église, notamment lorsqu'ils siègent en collège – en premier lieu, lors des Conciles Œcuméniques – où leurs décisions expriment la vérité telle que l'Esprit Saint la leur a inspirée et telle qu'elle a toujours été reçue dans la Tradition de l'Église.

§77 Les Conciles œcuméniques

Le Concile Œcuménique est l'organe supérieur de l'Église qui tient son autorité de l'entente commune de tous les évêques sous l'inspiration de l'Esprit Saint : « il a paru bon à l'Esprit Saint et à nous... » comme il a été dit au premier Concile des Apôtres à Jérusalem (Act 15,28). Ce n'est pas une décision juridique d'un ou de plusieurs membres d'un concile qui le ratifie ou non. Il ne suffit pas que le Patriarche et les évêques s'entendent entre eux, mais il faut que ce qui a été explicité par le Patriarche et les évêques soit aussi reconnu par le peuple. La décision n'est reconnue comme telle que lorsque l'ensemble du Peuple de Dieu l'a ratifiée comme concordant avec la foi transmise et avec toute la Tradition, en faisant passer dans ses mœurs ses décisions, ce qui peut demander de longues années. On dit alors que ce concile avait été « œcuménique » (c'est-à-dire universel.) Il est très souvent arrivé que des conciles qui paraissaient importants soient refusés par le peuple et l'Église en a alors pris acte.

§78 Qu'est-ce que l'œcuménisme ?

Le mot œcuménisme désignait à l'origine l'universalité de l'empire romain. « L'œcuméné » de celui-ci se manifestait par la faculté qu'il avait d'unifier dans une organisation étatique unique, un ensemble de peuples, de races, de cultures et de religions différentes. Cette unification permettait un partage de la diversité des richesses de chaque région de l'empire et un formidable brassage

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

humain et multiculturel. La romanité avait la faculté d'accueillir et d'assimiler des cultures variées et d'en faire bénéficier les autres régions, ce qu'elle favorisait par des échanges économiques, culturels, religieux. Ces derniers étaient grandement facilités par l'extension d'un réseau de voies terrestres et maritimes, sécurisées par une protection des frontières (*limes*) contre les invasions barbares, par la présence d'une armée répandue sur tout le territoire et une paix générale à l'intérieur des frontières (*la Pax romana*).

L'œcuméné avait été initiée au IV^e siècle avant notre ère, par Alexandre le Grand qui rêvait d'unifier l'ensemble du monde connu à l'époque en un empire qui partagerait toutes les richesses des uns et des autres. Il réalisait ce rêve par les conquêtes de ses fameuses phalanges macédoniennes dans lesquelles il intégrait des unités des toutes les régions acquises, y nommant des officiers supérieurs de toutes ces origines s'ils étaient loyaux à son égard. Il organisait des fêtes de mariages mixtes pour susciter l'assimilation des races, concourait à échanger les cultures par la création d'écoles, de bibliothèques et de musées où l'on pouvait acquérir une culture universelle. Il laissait en place les administrations existantes et même leurs fonctionnaires s'ils étaient fidèles, intégrait dans le rituel de sa cour des éléments de tous les pays traversés et tentait d'unifier toutes les religions et leurs rites par le culte qu'il se faisait rendre, récapitulant en sa personne tous les dieux des pays assujettis, etc.

Alexandre s'était assuré de la paix en Occident à son égard – rappelons qu'une délégation diplomatique de druides l'avait rencontré, alors qu'il menaçait d'envahir les Gaules, pour le

Contrairement à l'image couramment répandue dans nos manuels scolaires, les druides n'étaient pas des prêtres rustres, cueillant le gui avec des serpes d'or et offrant des sacrifices humains. Les études récentes révèlent qu'ils étaient des sages, philosophes, religieux, ministres du culte, savants, juristes, conseillers des autorités dirigeantes et qui jouissaient d'une large autorité auprès des uns et des autres. Ils étaient capables de dialoguer d'égal à égal avec les plus grands philosophes grecs de leur époque. À l'occasion de la rencontre avec Alexandre que nous évoquons ici, ils avaient aussi échangé avec le précepteur de ce dernier : Aristote ! Il faut croire que leur dialogue a été fécond, puisque Alexandre a décidé alors de ne pas envahir leurs pays !

Quelques aspects particuliers de l'organisation de l'Église orthodoxe

supplier de les laisser en paix en échange de leur neutralité. La fameuse réplique selon laquelle « les Gaulois n'ont peur que d'une chose : c'est que le ciel leur tombe sur la tête » a été prononcée lors de cette rencontre. Son empire « œcuménique » s'étendait ainsi des bords de l'Adriatique (avec cette extension à l'ouest jusqu'à l'Atlantique et la Manche) jusqu'aux frontières de l'Inde, incluant l'Égypte et la Palestine.

Grâce à cette « œcuméné » d'Alexandre, dont les Romains ont hérité l'esprit et en partie le territoire, le Christianisme a pu se répandre en quatre siècles (!) dans toutes ces parties de l'univers (non que tous se soient convertis mais la religion du Christ était présente partout). L'œuvre de Constantin et de ses successeurs a été d'organiser cet empire et de reprendre l'« œcuméné », mais en favorisant la christianisation de manière à ce que le monde terrestre soit à l'image du monde céleste. Idéal qu'avait aussi découvert Alexandre lorsqu'il était entré en Perse et y avait battu Darius III.

C'est de cet universalisme de la foi chrétienne que les Conciles Œcuméniques témoignent par la présence et le consensus des évêques de toutes les provinces de l'empire.

L'œcuménisme contemporain est un mouvement récent, lancé par le pasteur luthérien suédois, Lars Olof Jonathan Söderblom, archevêque d'Uppsala dans les années 1910. Son but était de favoriser le dialogue et la recherche entre les différentes confessions protestantes. Le mouvement s'est ensuite imposé au dialogue entre les confessions chrétiennes, et s'est doté d'institutions officielles : Un **Parlement mondial des religions**, réuni en 1893 à Chicago, puis du **Conseil œcuménique des Églises** en 1948. Bien que le fléau de la Pensée Unique frappe aussi les Églises, le mouvement est souvent contesté, estimant qu'il ne tient pas assez compte des divergences profondes au niveau de la foi et qu'il tendrait à instituer une unité entre les Églises fondée sur des compromissions théologiques et parfois par la recherche du plus petit dénominateur commun, ce que refusent beaucoup d'Églises.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Le lecteur désireux d'approfondir cette question peut s'en référer à un très bon article, malgré quelques réserves mineures, intitulé « œcuménisme » sur le site Internet <http://fr.wikipedia.org/wiki/Oecuménisme>

Quelques différences avec le Catholicisme

579 Préliminaire

Cette partie de notre présentation est la moins agréable qui soit et elle répugne à tout Orthodoxe qui préfère parler de ce qui unit plutôt que de ce qui sépare. Cependant la question est trop souvent posée pour que l'on se dérobe sans fin ou que l'on réponde par des pirouettes verbales. Par ailleurs, il y a sur ce sujet beaucoup de confusions de part et d'autre, pour des motifs de louable sensibilité affective, plus que par charité authentique. Pour une fois, il nous a paru salutaire de clarifier la situation pour ceux qui nous interrogent. La charité réside dans la recherche et l'énonciation éventuelle de La Vérité lorsqu'on la sollicite, ainsi que dans le non-jugement des personnes, ce qui est autre chose que le non-jugement des doctrines ou des pratiques. On peut opérer un discernement quant aux doctrines, mais on doit **aimer sincèrement** ceux qui les professent, qu'elles soient de notre goût ou non. Que personne ne voit donc ici de polémique ; il n'y a aucun jugement sur les personnes de confessions hétérodoxes (non-orthodoxes) ; le propos est seulement de montrer où sont les différences les plus évidentes ; il revient ensuite à chacun d'exercer son discernement selon sa conscience.

Nous n'insisterons jamais assez sur la charité (amour) qui doit exister entre les personnes, y compris entre les membres de confessions voisines. C'est le premier échelon - et le plus important - sur l'échelle de l'union en Christ pour la réalisation de laquelle Jésus adresse à Son Père la sublime prière rapportée par saint Jean (17,11 & suiv.) en faveur de ses disciples. Aussi, n'est-il pas souhaitable de nous jeter constamment à la figure les différences qui nous séparent ou nous opposent parfois. Cependant, c'est tout de même, croyons-nous, un devoir de charité à l'égard de ceux qui nous interrogent, de répondre sans ambages, mais en tout respect, sur les questions qu'ils se posent, surtout dans des moments où règnent la confusion des esprits et la prédominance de l'émotionnel sur le discernement. La vérité, même lorsqu'elle « dérange », n'est-elle pas aimable ?

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

En tout cas, elle engendre la tranquillité intérieure, conditionne le dépassement personnel et le développement de la connaissance, donc les choix personnels. Elle est utile pour l'équilibre des relations humaines, car elle est recherche commune de la vérité, elle procure la confiance, le juste rapport entre les personnes d'opinions diverses et leur harmonie. De plus elle facilite la faculté de se situer soi-même face à la vérité – ou sa quête – et face à « l'autre ». Elle nécessite impérativement, bien évidemment, le respect des consciences, des choix et des limites de chacun. « Voici ce que dit le Seigneur Tout-Puissant : "voici ce que vous ferez : parlez vérité chacun avec son prochain, jugez selon la vérité..." » rapporte le prophète Zacharie (8, 14), et le Psaume dit encore : « La miséricorde et la vérité se sont embrassés. La vérité s'est levée de la terre et la justice a regardé depuis le ciel » (Ps 84, 11-12).

À la veille du « Grand Concile Panorthodoxe », il n'est peut-être pas inutile de raviver notre conscience des déchirures qui subsistent dans la tunique sans couture du Christ, ainsi que de développer le charisme du dialogue en vérité, si l'on veut demander à l'Esprit-Saint et aux pères du futur Grand Concile de la recoudre !

Nous croyons que nos conceptions théologiques sont importantes durant notre vie sur terre, car elles conditionnent notre reconnaissance ou non de La Vérité, et donc de notre expérience ou non, voire plus ou moins approfondie et « ressentie », des effets de la vie divine que Dieu nous communique durant notre vie terrestre. Nous croyons que pour « connaître », « voir » et « expérimenter » Dieu durant cette vie déjà, La Voie est l'orthodoxie de la foi, de la pratique, et du « culte ». **Mais**, le salut éternel, dont cette « expérience » n'est encore que l'avant-goût terrestre, est certainement accordé à bien d'autres hommes qui ne partagent pas la même foi, mais qui sont honnêtes avec leur conscience dans leurs propres idéaux, convictions et pratiques. Nous interprétons dans ce sens les paroles de saint Paul aux Romains : « Ce ne sont pas ceux qui entendent la Loi qui sont justes auprès de Dieu ; mais ceux qui accomplissent la Loi seront justifiés (rendus justes). Quand

Quelques différences avec le Catholicisme

les païens, qui n'ont pas la Loi (de Moïse), accomplissent, suivant les lois de la nature, les préceptes de la Loi, ils sont pour eux-mêmes la loi, eux qui n'ont pas cette Loi » (Rm 2,2-13). Les chapitres 2 & 3 de cette Épître sont à méditer dans ce sens, pensons-nous. Si bien que la reconnaissance et l'acceptation de nos éventuels errements sont indispensables pour notre recherche de La Vérité – et donc de notre « communion » ou non durant notre vie terrestre – mais le salut (la justification) est donné par Dieu, qui seul connaît le fond des cœurs, et personne ne peut savoir qui en serait exclu ou admis. Nos propos ne sont donc en aucune manière un jugement sur le salut des personnes, mais sur le chemin qui mène plus ou moins efficacement, directement ou rapidement à ce même salut.

Nos remarques n'ont pas non plus pour but de convaincre, aussi seront-elles assez peu argumentées ; il faudrait de trop longues études. Elles signalent seulement les différences. Les explications ne visent qu'à les rendre aussi limpides que possible à qui veut tout de même faire l'effort de ne pas rester dans une vision superficielle.

Dans notre présentation des articles de la foi catholique, nous nous appuyons principalement sur les articles du « Catéchisme de l'Église catholique », publié en 1992, dont le cardinal Ratzinger, qui deviendra le pape Benoît XVI, et le cardinal Schönborn, archevêque de Vienne en Autriche, ont été les chevilles ouvrières. Les citations seront suivies de la référence (art. x) qui reportera alors aux articles cités de ce catéchisme officiel.

⁵⁸⁰ Une différence de discernement

On affirme souvent qu'il n'y a pas beaucoup de différences entre la doctrine orthodoxe et la doctrine catholique. Il n'y a rien de plus faux, les différences sont multiples. Cela pourrait ne pas être grave, la diversité peut être une bonne chose. Mais la question est de savoir si elles sont fondamentales ou accessoires. Et là, déjà, les réponses divergent selon que l'on est Orthodoxe, Catholique ou Protestant.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

D'une manière générale, du point de vue catholique, on estime que ce sont là des divergences mineures qui constituent des richesses différentes et complémentaires. Elles ne devraient pas créer de divisions, si l'orgueil et la susceptibilité des hommes ne les y poussaient. Dans ce cas, alors, pourquoi ne pas rétablir dès maintenant l'union visible entre ces confessions ?

Le témoignage de l'Orthodoxie est différent. Selon son point de vue, les désaccords sont grands et certains touchent à l'essence de la foi. Ils sont suffisamment graves pour créer une divergence sur le plan de la foi. Les Orthodoxes estiment donc que, si la plénitude de la communion de foi n'existe pas, il n'est pas non plus possible de communier sacramentellement : Catholicisme et Orthodoxie ne sont tout simplement pas une seule et unique Église.

NB. On reproche quelquefois aux Orthodoxes qu'ils prétendent « avoir la vérité » (d'autres les en félicitent !). Mais ce n'est pas juste ! Dans l'Orthodoxie, personne ne détient la vérité, mais tous tendent à « être dans la vérité ». Avoir la vérité ou être dans la vérité sont deux attitudes différentes, l'une orgueilleuse, l'autre humble.

⁵⁸¹ La conception de l'Église

La caractéristique la plus marquante de l'Orthodoxie est sans doute sa conception de l'Église. Elle n'est ni hiérarchique, ni démocratique. Elle est un consensus des hiérarques⁶⁰ et du peuple (cf. §§ 76-77). Chez elle, aucune autorité personnelle, aucune fonction, si haute soit-elle, ne peut décider de quoi que ce soit en matière de foi, ni intervenir dans la vie et l'organisation d'autres communautés orthodoxes que la sienne, ni déterminer juridiquement la validité ou non d'une assemblée d'évêques (les Conciles). C'est ce qui fait que la vie de l'Église orthodoxe est fondée sur la force du Saint-Esprit et non sur le ministère d'une personne ou sur un charisme attaché à sa fonction.

⁶⁰ Les hiérarques sont les évêques, quel que soit leur rang honorifique : patriarches, archevêques, évêques.

Quelques différences avec le Catholicisme

⁵⁸² Le rôle du pape de Rome⁶¹

C'est pourquoi les Orthodoxes rejettent fermement le dogme⁶² de « l'infaillibilité pontificale », autant que le rôle du pape comme successeur de Pierre dont dépendrait la validité de l'épiscopat des autres évêques.

Le Catéchisme catholique écrit : « L'unique Église du Christ (...), est celle que notre Sauveur, après sa Résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur, qu'il lui confia, à lui et aux autres apôtres, pour la répandre et la diriger (...). Cette Église, comme société constituée et organisée dans le monde, est réalisée dans l'Église catholique gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui » (art. 816).

Les Orthodoxes, poursuivant la Tradition des Pères des premiers siècles, n'interprètent pas de la même manière le pouvoir que Jésus a donné à Pierre et aux autres Apôtres. Selon leur point de vue, Pierre avait un rôle de président, le premier en honneur, mais non un rôle juridictionnel sur les autres Apôtres.

Ils ne considèrent pas non plus que le pape soit successeur de Pierre. L'Église de Rome a été fondée par Pierre et Paul. Le fait que Pierre ait fondé une Église n'attribue pas à celle-ci une supériorité sur les autres. D'ailleurs, Pierre a fondé de nombreuses autres Églises qui ne prétendent pas aux mêmes prérogatives.

Bien que les Orthodoxes ne contestent nullement la présence de Pierre à Rome, il faut tout de même remarquer que celle-ci n'est attestée que par la Tradition. Au contraire de la présence de Paul, aucun document écrit ne l'évoque. Ce n'est que lors des fouilles archéologiques sous la basilique Saint-Pierre, au Vatican (1950), que l'on a eu la vérification presque incontestable que la tombe du premier Apôtre était bien sous l'autel majeur. Jusqu'alors, ce n'était qu'une tradition.

⁶¹ Nous précisons le pape de Rome, car le patriarche d'Alexandrie porte aussi le titre de pape.

⁶² Un « dogme » est une vérité définie par l'Église, (La Tradition ou les conciles reçus par le peuple, dans l'Orthodoxie ; le pape ou les conciles œcuméniques ratifiés par le pape dans le Catholicisme), et représente ce qui doit être cru par les membres de l'Église. Les Orthodoxes emploient plus volontiers le terme de « article de foi » que celui de « dogme », concept plus juridique.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Les Apôtres avaient une vocation particulière, ils étaient Apôtres. Ils ont ordonné des évêques mais ils ne l'étaient pas eux-mêmes. Ainsi aux yeux de l'Orthodoxie Pierre n'a jamais été évêque de Rome, et le pape n'est donc pas directement son successeur mais celui du premier évêque ordonné par Pierre.

Dans une belle et très juste étude des documents ecclésiastiques des trois premières générations chrétiennes, le père Raymond E. Brown démontre éloquemment que Pierre n'a jamais été évêque, pas plus que les autres Apôtres d'ailleurs. Ceux-ci étaient au-dessus des évêques, ce sont eux qui ont institué les évêques, mais ils ne l'ont jamais été eux-mêmes. Leur ministère était autre : ils étaient Apôtres. L'idée que Pierre fut le « premier évêque de Rome » est donc une légende de propagande.

De plus, il est loin d'être certain que l'Église de Rome fut bien fondée par Pierre lui-même. « Pour faire remonter au début des années quarante l'arrivée du christianisme à Rome, on a eu recours à deux (autres) indications, qui sont incertaines. La première s'origine en Act. 12, 17 : après avoir été mis en prison à Jérusalem par le roi Agrippa I^{er} (qui règne sur la Judée de 41 à 44), Pierre a quitté Jérusalem "pour se rendre dans un autre endroit". Beaucoup ont imaginé qu'il s'est alors rendu à Rome pour y fonder l'Église... mais cette idée se heurte à nombre d'objections : les traditions attribuant à Pierre la fondation de l'Église de Rome sont tardives et il y a des traditions contradictoires. » (in : « Antioche et Rome » Raymond E. Brown & John P. Meier ; édit. Cerf, Coll. Lectio divina n° 131 ; Paris 1988 ; p. 136).

Dans leur conclusion commune, ces deux auteurs insistent : « En étudiant ces deux sièges traditionnels de Pierre (Antioche et Rome, NdR), nous ne l'avons jamais trouvé y portant la tiare ou y faisant fonction d'évêque. Si cela devait troubler des catholiques romains qui pensent (à tort) que le rôle ultérieur de la papauté repose sur le fait que Pierre aurait été le premier évêque de Rome (...), peut-être seront-ils rassurés d'entendre que Pierre, à Antioche et à Rome est plus qu'un évêque. Il est un Apôtre (*idem* p. 262).

Page 205 en note 14, R. E. Brown avait déjà écrit : « Tout aussi anachronique est la thèse plus récente qui fait de Pierre l'évêque de Rome (ou parfois Pierre et Paul conjointement). Curieusement, cette thèse est souvent défendue avec ardeur par des gens qui pensent ainsi faire honneur à Pierre, sans voir qu'aux yeux des Apôtres le fait d'être considérés comme des évêques locaux aurait pu passer pour une dépréciation de leur rôle unique ! Historiquement, Pierre est un Apôtre qui est mort à Rome. S'il a exercé dans cette Église une partie de son apostolat, cela ne fait pas de lui pour autant un superviseur de l'Église locale. Phil 1, 1 montre que Paul se distinguait lui-même des évêques ».

Si les évêques postérieurs à Rome avaient su garder cette place, les autres évêques de la chrétienté n'auraient eu aucun mal à reconnaître à celui de Rome un rôle de médiateur dans la charité auprès des autres évêques, mais pas celui d'un super-évêque ayant pouvoir d'intervenir sur la juridiction de ceux-ci. Le Grand Schisme n'aurait peut-être pas eu lieu, mais aujourd'hui encore la papauté ne peut se résoudre à remettre en cause cette doctrine pourtant erronée.

Quelques différences avec le Catholicisme

Ils contestent que la parole du Christ : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (Évangile selon Matthieu 16,18) s'adressa à la personne de Képhas, nom que Jésus a attribué au frère du premier Apôtre que Jésus a appelé, selon le témoignage de l'Évangile selon Jean (1,40.42) : « André, le frère de Simon Pierre... l'amène à Jésus. Le fixant, Jésus dit : "Toi, tu es Simon, le fils de Jean. Toi, tu t'appelleras Képhas (ce qui se traduit Pierre)" ». La parenthèse est de l'Évangéliste. Ce nom que donne Jésus est en grec *petros* qui est du masculin, comme *petrus* en latin. Or, dans le texte de saint Matthieu qui nous intéresse ici, après la profession de foi que vient de préférer Simon Pierre : « Tu es le Christ (*messie* en hébreu), le fils du Dieu le vivant » (v. 16), Jésus lui répond : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jean, parce que chair ni sang ne te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » Et Il ajoute : « Et moi, je te dis : tu es Pierre (*petros*, du masculin) et sur cette pierre (*petra*, du féminin qui se traduit aussi par « roc » ou « rocher ») je bâtirai mon Église, et portes d'enfer ne seront pas plus fortes qu'elle ! » Nous voyons que les deux « pierre » ne sont pas identiques. Le nom de l'Apôtre est du masculin, celui sur laquelle Jésus fonde Son Église est du féminin. Il ne s'agit pas des mêmes pierres. L'Orthodoxie prétend que la pierre (*petra*, au féminin, le roc) dont témoigne effectivement Képhas (*Petros*, au masculin) et à laquelle il s'associe par la foi, est bien la **pierre (*petra*) de la foi** en Christ Dieu-Homme qu'il vient de confesser expressément : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». La phrase de saint Paul dans sa première Lettre aux Corinthiens est sans ambiguïté à ce sujet ; il écrit en effet, évoquant les Hébreux fuyant l'Égypte dans le désert du Sinaï et qui se désaltèrent des sources jaillies du rocher : « ils buaient de

Le mot « *petros* » désigne une pierre que l'on peut soulever ou lancer à la main (cf. deuxième Livre des Macchabées 1,16 et 4,11), le mot « *petra* » désigne un roc, un rocher (cf. Évangile selon Matthieu 7,24.25 & 27,51.60). Dans son « Lexique grec du Nouveau Testament », le jésuite F. Zorelle précise : « *Petra* : rocher, roc, roche et ceci en opposition à « *petros* » qui signifie rocher arraché à une montagne ou au sol, grosse pierre mais qui peut être néanmoins soulevée et lancée à la main ».

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

l'eau de la pierre (*petra* au féminin, le rocher) spirituelle qui les suivait ; or, cette pierre (toujours *petra* au féminin) était le Christ. » (1 Cor 10.4). C'est encore de Lui, le Christ, Dieu-Homme, qu'il parle quand il dit : « Ce Jésus est la pierre (mais il utilise là un synonyme : *lithos*, non plus le rocher, mais la matière de la pierre, le minéral) qui a été rejetée par vous qui bâtissez, et qui est devenue un sommet d'angle (on pourrait traduire clef de voûte) » (Act 4,11). C'est aussi ce dont témoigne l'Apôtre Pierre lui-même : « en vous approchant de Lui (du Christ) pierre vivante (*lithos*, le minéral), rejetée des hommes, mais choisie et honorée de Dieu, soyez vous-mêmes posés sur Lui, comme pierres vivantes... » (1 P 2,4-5). saint Pierre montre bien que c'est sur le Christ, c'est-à-dire sur la foi en Sa double nature divino-humaine, que nous devons être fondés » (« posés »), et à aucun moment, d'aucune manière, lui, Simon Pierre, ne se prétend investi du rôle de fondement de la foi. La pierre, le Rocher (*petra*) ou la matière minérale (*lithos*) se réfèrent toujours au Christ, Jésus Dieu-Homme comme la « pierre angulaire », sur laquelle est fondée l'Église, et non sur un homme, fut-il Pierre (*petros*) ou fut-il pape. Le même Simon Pierre ajoute dans son Épître : « On trouve dans l'Écriture : 'Voici que je pose en Sion la pierre d'angle (clef de voûte), choisie, précieuse ; et quiconque aura foi en elle ne sera point confondu'. Ainsi, c'est un honneur pour vous qui croyez ; mais pour les incrédules elle (cette foi) est la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs et qui est devenu clef de voûte, une pierre (*lithos*) d'achoppement et pierre (*petra*) de scandale pour ceux qui se heurtent contre la parole (de Dieu) » (1 P 2,6-8).

Saint Cyrille d'Alexandrie dans son quatrième livre sur la Trinité dit : « Je crois que par le roc vous devez comprendre la foi inébranlable des apôtres. »

Cyrille d'Alexandrie est né en Égypte en 376, il est évêque d'Alexandrie de 412 jusqu'à sa mort le 27 juin 444. C'est l'un des Pères de l'Église. Son âpre lutte contre l'hérésiarque Nestorius, lui a valu de nombreux exils et des tourments sans nombre du fait des partisans de cette hérésie à multiples facettes. Il a pris part au Concile Œcuménique d'Éphèse en 431 et y fit adopter par les Pères

Quelques différences avec le Catholicisme

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, dans son deuxième livre sur la Trinité, écrit : « le roc (*petra*) est le seul roc béni de la foi confessé par la bouche de saint Pierre ». Et dans le sixième livre sur la Trinité, il précise : « C'est sur ce roc de la confession de foi que l'Église est bâtie ».

« Dieu, explique saint Jérôme dans le sixième livre sur Matthieu, a fondé son Église sur le roc et c'est de ce roc que l'apôtre a été nommé. »

Après lui, saint Jean Chrysostome, dans sa cinquante-troisième homélie sur saint Matthieu : « Sur ce roc je bâtirai mon Église, c'est-à-dire sur la foi de la confession ».

du Concile le titre de Théotoque (« qui a enfanté Dieu » improprement traduit par Mère de Dieu (cf. §§ 21 & 65). Nous lui devons le « Symbole d'union » que nous reproduisons in extenso tant il est important : « Nous professons que Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, composé d'un corps et d'une âme raisonnable ; qu'il a été engendré du Père avant tous les temps pour ce qui concerne la divinité, et, pour ce qui concerne son humanité, qu'il est né d'une Vierge à la fin des temps pour nous et notre salut ; qu'il est de même substance que le Père pour ce qui concerne la divinité, et de même substance que nous pour ce qui concerne l'humanité, car les deux natures sont unies l'une à l'autre. Aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Seigneur, un seul Fils. À cause de cette union, qui est exempte de tout mélange, nous reconnaissons également que la sainte Vierge est mère de Dieu, parce que Dieu, le Logos, devenu chair et homme, s'est adjoint, à partir de la conception, le temple (l'humanité) qu'il a pris d'elle (de la Vierge). » Il nous a laissés d'admirables « Catéchèses baptismales », des traités contre les hérésies et de nombreuses homélies.

Autre Père de l'Église, Hilaire est issu de l'aristocratie gallo-romaine. Il est né en 315 dans le Poitou. Païen, c'est à la lecture des saintes Écritures qu'il s'est converti au Christianisme et a été baptisé à l'âge de trente ans, environ. Père de famille, il devient évêque de Poitiers vers 350. Nous lui devons une première œuvre chrétienne écrite en latin : un commentaire sur l'Évangile de Matthieu. Il entre en lutte contre l'hérésie arienne et est exilé pour cela en Phrygie, mais revient dans sa ville vers 360. Il nous a encore légué un « traité des Mystères », un autre sur la Trinité, des commentaires sur les Psaumes, et des Hymnes. Il meurt en 367. Il est considéré comme l'Athanase d'Occident.

Jérôme est né vers 347 à la frontière de la Dalmatie, actuellement la Croatie, Père de l'Église, moine à Bethléem. Événement rare dans l'histoire de l'Église, avec Paula, ils fondent un monastère mixte, hommes et femmes, à Bethléem. Il a traduit la Bible en latin, en se référant à la traduction des Massorètes, alors tout récemment réalisée par des Juifs qui se démarquaient de l'antique version grecque des Septante (cf. § 113). Il est mort le 30 septembre 420.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Saint Ambroise, de Milan (sur le deuxième chapitre des Éphésiens), saint Basile de Séleucie et les Pères du Concile de Chalcédoine enseignent exactement la même chose : « La confession de l'Apôtre ? La voici : **Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant** ».

Toutes les citations ci-dessus datent de l'époque de « l'Église indivise », bien avant le Grand Schisme, et reflètent donc la doctrine de l'Église des premiers siècles, reconnue et pratiquée tant dans l'Occident que dans l'Orient de l'Empire chrétien romain. Les Pères universels du troisième au huitième siècle, et quelques écrivains ecclésiastiques dont la liste suit ont tous professé la même opinion. En plus de ceux précédemment cités, il s'agit de : Ambrosiaster, Aphraates, Astérius d'Amasée, Athanase d'Alexandrie, Basile le Grand, Basile de Séleucie, Bède le Vénérable, Jean Cassien de Marseille, Cassiodore, Pierre Chrysologue de Ravenne, Cyprien de Carthage, Cyrille de Jérusalem, Didyme l'Aveugle, Épiphane de Chypre, Éphrem de Syrie, Eusèbe de Césarée, Firmicus Maternus de Syracuse, Formilien de Césarée, Fulgence de Ruspe, Gaudence de Brescia, Grégoire le Grand, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Ignace le Théophore, Isidore de Péluse, Isidore de Séville, Jacques de Nisibe, Jean Damascène, Maxime de Turin, Nil d'Ancyre, Origène, Pacien de Barcelone, Pallade d'Héliopolis, Paschase Radbert qu'on ne peut accuser d'être proche de « l'Orient » puisqu'il a participé à l'élaboration des « Fausses Décrétales » ! (cf. § 83 & n.64), Paul d'Émèse, Paul Orose, Paulin de Nole, Prosper d'Aquitaine, et Théodoret de Cyr. Le moins qu'on puisse dire c'est que cette opinion était bien partagée !

Ambroise, Père de l'Église, né en Allemagne, à Trèves, vers 340. Après des études à Rome, il se lance dans une carrière d'avocat, et il est chargé du gouvernement de deux provinces du nord de l'Italie. Alors qu'il n'est pas encore baptisé le peuple le choisit comme évêque du diocèse de ses provinces, et il franchit alors tous les degrés du sacerdoce pour exercer cette charge. Son autorité spirituelle est si respectée de tous qu'il interdit un jour l'entrée de l'église à l'empereur Théodose le Grand, tant qu'il n'avait pas fait pénitence publique du massacre d'un grand nombre de païens qui refusaient son Édit de Thessalonique (cf. § 57). Théodose a humblement obtempéré. Saint Ambroise a composé de nombreuses hymnes liturgiques, des commentaires sur les Évangiles et sur les Psaumes, des traités sur des sujets divers : la foi, le Saint-Esprit, la pénitence, le baptême, la virginité, etc. Il a encore composé l'oraison funèbre de Théodose qui nous est également parvenue. Il s'est endormi le 4 avril 397.

De ce saint Basile peu d'éléments de sa vie nous sont connus, si ce n'est sa participation active et déterminante au Concile de Chalcédoine en 451 et son adhésion au « Symbole d'union » que nous avons exposé dans la notice sur saint Cyrille, voir supra. Une cinquantaine d'homélie nous sont parvenues de lui – ou sous son nom. Il a été évêque de Séleucie, aujourd'hui en Irak, à 35 km de Bagdad, une des plus grandes cités de la Mésopotamie de la fin de l'Antiquité, ville fondée par le successeur d'Alexandre le Grand, Séleucos 1^{er}, à partir de 444 ou 448. Il est mort après 468.

Quelques différences avec le Catholicisme

En plus de ce contresens sur le nom de Pierre, sur lequel se fonde le Catholicisme pour défendre l'autorité de Pierre et des papes, l'Orthodoxie constate que la fonction juridictionnelle que se sont arrogés progressivement les évêques de Rome occulte le rôle primordial dévolu au Saint-Esprit. Selon elle, c'est Lui qui unifie l'Église, Lui et non une personne humaine quelle que soit sa dignité personnelle ou celle de sa fonction.

L'Orthodoxie récusé encore totalement le nom attribué au pape de « vicaire du Christ⁶³ », comme l'affirme le Catéchisme officiel (art. 882). Selon elle, Jésus n'a pas laissé d'autre successeur que le Saint-Esprit pour continuer Son Œuvre : « Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre paraclet qui soit avec vous pour l'éternité, l'Esprit de la vérité... Le paraclet, l'Esprit Saint à qui le Père donne mission en mon nom, celui-là vous enseignera tout, il vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Évangile selon Jean 14,16 et suiv.). Nulle part il n'est rapporté dans les Écritures que ce serait Pierre ou ses « successeurs » qui enseigneraient tout. Si Simon, fils de Jonas, avait été ce que les papes ont prétendu être, il est étonnant que Jésus n'ait pas dit expressément aux Apôtres : « Quand je serai monté vers mon Père, vous obéirez tous à Pierre, comme vous m'obéissez. Je l'établis comme vicaire de ma Personne sur la terre ». Non seulement le Seigneur est silencieux sur ce point, mais Il pense si peu à donner un chef terrestre à l'Église, que lorsqu'Il promet à Ses Apôtres « qu'ils jugeront les douze tribus d'Israël » (Évangile selon Matthieu 19,28), aux Douze Il fait la promesse « de douze trônes, un pour chaque tribu, » sans leur dire : « parmi ces trônes, l'un sera plus élevé que les autres : celui

⁶³ C'est en 1214 que le pape Innocent III s'est arrogé le titre de « vicaire du Christ » (cet Innocent est le pape qui a lancé l'idée de croisades politiques et qui a contribué à leur financement, ce qui a conduit au sac de Constantinople par la IV^e croisade, prise qu'il a favorisée et approuvée, même s'il a condamné les excès des croisés lors de l'ignoble sac de 1204). Avant lui, les évêques de Rome portaient le titre de « vicaire de Pierre », ce qui était parfaitement acceptable du point de vue orthodoxe. Les papes alors se considéraient au même rang que tous les évêques et ne prétendaient pas remplacer le Christ, mais prolongeaient le ministère de Pierre. Cela ne faisait pas d'eux de nouveaux Apôtres au sens fort du mot, ni ne faisait de Pierre le premier évêque de Rome.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

qui appartiendra à saint Pierre ! » S'il avait désiré qu'il en soit ainsi, Il l'aurait certainement fait savoir. Au contraire, lorsqu'une dissension s'élève parmi eux : « Qui, d'eux, semble être le plus grand ? » Jésus défendit catégoriquement à Pierre et à ses collègues de régner ou d'exercer une souveraineté, d'avoir de l'autorité sur les fidèles comme le font les rois des païens : « Pour vous, pas ainsi ! Mais le plus grand parmi vous, qu'il soit comme le plus jeune et le dirigeant, comme celui qui sert ! » (Évangile selon Luc 22,24-27).

Enfin, cet article du Catéchisme montre que du point de vue catholique, la validité du sacerdoce des évêques orthodoxes n'est pas reconnue. Ce que ces derniers considèrent d'ailleurs comme logique et normal puisqu'eux-mêmes ne revendiquent pas leur sacerdoce de l'autorité papale, mais du Saint-Esprit, transmis par l'Église ; mais cela montre éloquentement la non-communion fondamentale entre les Églises.

La position orthodoxe a été parfaitement résumée par un patriarche de Constantinople au XII^e siècle : « Nous sommes d'accord pour honorer Pierre comme le premier disciple du Christ ; ... nous vénérons l'Église de Rome comme la première en rang et en honneur ; ... mais nous ne voyons pas que les Écritures nous obligent à la reconnaître comme la mère des autres et comme englobant les autres Églises. »

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

⁵⁸³ L'infailibilité pontificale

Le dogme catholique de « l'infailibilité pontificale » a été défini solennellement lors de la dernière session du premier concile du Vatican, à la fin du XIX^e siècle (juillet 1870), après de rudes débats entre les pères conciliaires. Intervenu après le schisme de l'Église d'Occident, l'Église orthodoxe n'a donc pas à tenir compte de cette définition dont elle conteste les prémisses. Selon ce dogme, tout fidèle serait obligé de tenir pour vrai dans toute l'Église ce que le Pontife romain (le pape) définit en matière de foi et de morale, lorsqu'il parle *ex cathedra*.

Quelques différences avec le Catholicisme

Le 18 juillet 1870, le pape Pie IX, conclue ainsi sa Première Constitution Dogmatique sur l'Église intitulée « Pastor Aeternus » : « Le pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les Chrétiens, il définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine, en matière de foi ou de morale, doit être admise par toute l'Église, jouit par l'assistance divine à lui promise en la personne de saint Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que fût pourvue l'Église, lorsqu'elle définit la doctrine sur la foi ou la morale. Par conséquent, ces définitions du Pontife romain sont irréfutables de par elles-mêmes et non en vertu du consentement de l'Église. Si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la présomption de contredire notre définition qu'il soit anathème. » (L'Église orthodoxe attribue au contraire la valeur universelle - œcuménique - d'une définition d'un Concile à la réception de celui-ci par l'ensemble de l'Église, comme nous l'avons relevé au § 77 « les Conciles œcuméniques »).

La doctrine de l'infailibilité du pape et des évêques est décrite dans les articles 890-892 du Catéchisme en ces termes : « ... Pour accomplir ce service (veiller à ce que le Peuple de Dieu demeure dans la vérité), le Christ a doté les pasteurs du charisme **d'infailibilité en matière de foi et de mœurs...** » (art. 890). « De cette infailibilité, le Pontife romain, chef du collège des évêques, jouit du fait même de sa charge quand, en tant que pasteur et docteur suprême de tous les fidèles, et chargé de confirmer ses frères dans la foi, il proclame, par un acte définitif, un point de doctrine touchant la foi et les mœurs... Lorsque par son Magistère suprême, l'Église propose quelque chose « à croire comme étant révélée par Dieu et comme enseignement du Christ, il faut adhérer dans l'obéissance de la foi à de telles définitions. Cette infailibilité s'étend aussi loin que le dépôt lui-même de la Révélation divine. ... » (art. 891) « L'assistance divine est encore donnée aux successeurs des apôtres, enseignant en communion avec le successeur de Pierre, et, d'une manière particulière, à l'évêque de Rome, Pasteur de toute l'Église, lorsque, sans arriver à une définition infailible

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

et sans se prononcer d'une 'manière définitive', ils proposent dans l'exercice du Magistère ordinaire un enseignement qui conduit à une meilleure intelligence de la Révélation en matière de foi et de mœurs. À cet enseignement ordinaire, les fidèles doivent 'donner l'assentiment religieux de leur esprit' qui, s'il se distingue de l'assentiment de la foi, le prolonge cependant. » (art. 892).

De telles propositions sont incompatibles avec la conscience orthodoxe pour laquelle aucune personne ne peut être infaillible de par sa fonction. L'infaillibilité n'a jamais été considérée comme un charisme individuel venant de l'Esprit Saint, mais bien pour l'Église dans son ensemble. D'ailleurs dans l'histoire, il y a eu des papes qui ont été reconnus hérétiques ; ils n'étaient donc pas infaillibles ! L'Orthodoxie considère que seule l'Église dans son ensemble, évêques et fidèles, est infaillible dans le cadre de ce que nous avons développé aux §§ 71,77.

Ces articles du catéchisme décrivent aussi combien le pouvoir papal veut diriger et influencer tous les fidèles de toutes les Églises, non seulement en matière de foi, mais aussi en matière de mœurs. Il n'est pas indispensable de montrer combien cette forme de totalitarisme est radicalement opposée à la conception conciliaire de l'Orthodoxie et restreint considérablement la liberté de conscience (vie) qui doit être soumise à l'autorité (l'institution).

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§84 La «théorie des branches»

Il y a une théorie d'origine anglicane qui ne cesse de se répandre, selon laquelle l'Église unique se serait différenciée d'une manière égale en plusieurs « branches » (Catholicisme, Orthodoxie, Protestantisme, Anglicanisme, Pentecôtisme, etc.), chacune portant une part de la vérité, ou qui seraient toutes dans la vérité et ne représenteraient que des facettes d'une même Église indivise. Cette théorie est devenue courante dans les propos catholiques, au point qu'il est difficile d'exprimer une opinion réservée ou contraire.

Quelques différences avec le Catholicisme

Hormis des Orthodoxes « œcuménistes », l'Orthodoxie ne souscrit pas à cette vision, qui tend à relativiser La Vérité qui se trouverait éparpillée entre ces différentes branches. Cette théorie n'est d'ailleurs qu'une vue de l'esprit, car dans le concret des relations entre les confessions chrétiennes il est évident que chacun croit et proclame être la véritable Église. L'Orthodoxie fonde sa certitude d'être intégralement et uniquement la véritable Église parce que ses critères sont pneumatologiques (relatifs à l'Esprit Saint qui seul unit l'Église), le Catholicisme prend en compte des critères juridiques (pape vicaire du Christ et ayant autorité sur les autres évêques) ; ce sont deux points de vue incompatibles. C'est d'ailleurs le point fondamental sur lequel le « dialogue œcuménique » officiel au plus haut niveau entre Orthodoxes et Catholiques achoppe actuellement.

L'Église a toujours été une et indivisible et elle le sera toujours, parce que le Christ Lui-même est une seule personne dans ses deux natures. Elle est le corps du Christ dont Lui est la tête, le « chef ». La communion aux Saints Mystères, Corps et Sang du Christ ressuscité, résultant de la communion en une foi unique (*orthodoxa* cf. § 4), le partage d'un mode de vie commun (*orthibioma* cf. 4), vécu entre tous les membres des Églises locales, unifient l'Église en un corps organique unique, vivant, indivisible qui en fait le Corps du Christ. Par Lui et en Lui tous ses membres deviennent participants à la vie de la Sainte Trinité. Pour cela, l'Église ne peut être divisée ; elle ne l'a jamais été et elle ne le sera jamais. Certes, il y a eu des éloignements d'avec l'Église, des séparations même, mais à chaque fois ce furent des détachements délibérés, des ruptures qui ont mis les personnes ou les communautés en dehors d'elle. Ce sont les hérétiques (ceux qui professent une doctrine différente) ou des schismatiques (ceux qui créent des scissions), mais l'Église, elle, reste une, indivisée et sainte.

Accessoirement :

Dans l'histoire de l'Église d'Occident, c'est parfois en ayant recours à de faux documents et des appuis politiques que la

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

papauté a pu imposer son autorité sur l'ensemble des Églises, ce que, comme nous l'avons vu, ne sauraient admettre les Orthodoxes. Par exemple : Charlemagne a une grande responsabilité dans la fonction papale telle qu'elle est revendiquée jusqu'à aujourd'hui ainsi que dans l'établissement des États Pontificaux (aujourd'hui restreints à la cité du Vatican) qui font du pape un chef au pouvoir temporel autant que spirituel. Parmi les faux documents, nous ne citerons que les « *Fausses décrétales*⁶⁴ », rédigées entre 830 et 840, qui font partie de tout un ensemble de faux, et constituent l'une des plus importantes sources de droit canonique médiéval et la « *donation de Constantin* », document utilisé principalement par les papes pour soutenir leur primauté par rapport aux empereurs⁶⁵.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

585 La théorie des « deux poumons de l'Église »

Une autre théorie, encore plus récente, voudrait faire croire que Orthodoxie et Catholicisme seraient « les deux poumons de l'Église ». L'une serait effectivement plus juridique, et l'autre plus « mystique », mais l'Église dans sa plénitude serait le rassemblement des deux. Cette vision n'est pas plus admise par l'Orthodoxie que la précédente et pour les mêmes raisons. Prétendre que l'Église serait double, serait un manque de foi en l'Église une, en son chef, le Christ, et en l'Esprit Saint. L'Orthodoxie a conscience d'être en plénitude l'unique Église telle que les Apôtres l'ont établie, ayant conservé l'intégralité et la pureté de la foi et de la Tradition qu'ils ont transmises fidèlement.

Cela n'implique aucunement le refus de constater que d'autres confessions, dont le Catholicisme, conservent aussi de réelles richesses et quelque chose de l'esprit de l'Église et du Christ, mais elles n'en conservent pas la plénitude à cause

⁶⁴ On peut se reporter à un bon article de « Wikipedia », à ce nom.

⁶⁵ On peut se reporter sur Internet à

<http://www.enseignement-latin.hypotheses.org/4958>

Quelques différences avec le Catholicisme

des nouveautés, révolutions et réformes qui sont intervenues et qui ont touché à l'intégrité de la foi ou de la pratique et les ont altérées.

586 Une collaboration inter-chrétienne

Que l'Orthodoxie confesse être la seule Église dans sa plénitude — ce que le Catholicisme revendique aussi pour sa part — ne devrait pas engendrer de rivalité entre ces deux confessions. Les nombreux points communs qui les rassemblent sont suffisants pour qu'elles collaborent ensemble dans de multiples domaines : les œuvres caritatives, le témoignage face à la société civile, la position à l'égard de la vie économique de la planète et des choix de société, beaucoup de problèmes éthiques contemporains, etc.

D'autre part, reconnaître et assumer les fractures entre nos confessions ne doit pas empêcher (et souvent n'empêche pas) de s'accorder un amour mutuel indispensable, de même que cela n'implique pas un jugement sur le salut des membres de l'une ou de l'autre (ou des autres) confessions, comme nous l'exprimions dans les §§ 41 & 42.

587 La question de l'Esprit Saint

Nous abordons cet article seulement sous l'angle des conséquences pratiques de la doctrine catholique du « *Filioque*⁶⁶ ». Nous laisserons de côté ce qui est pourtant l'aspect essentiel du sujet, l'être divin : le rapport entre les Trois Personnes divines et le mode de « procession » du Saint-Esprit, sujet trop complexe dans le cadre de la présente publication.

Préliminaires :

Tout le monde (chrétien) reconnaît et confesse que Jésus, le Christ, Fils de Dieu et fils de l'Homme, le Dieu-homme, est bien Celui qui a fondé l'Église en tant qu'« Institution ». Il en a établi les formes élémentaires que les Apôtres et les Pères ont portées

⁶⁶ « *Filioque* » : « *filio* » est le datif du latin de « fils », « que » est la conjonction de coordination qui se traduit par « et ». *Filioque* = et du Fils.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

à maturité et à leur forme définitive. Puis, disparaissant à notre regard par Son Ascension, Il nous a laissé un autre Paraclet, l'Esprit Saint, descendu sur l'embryon d'Église, à la Pentecôte.

Cet « autre Paraclet ⁶⁷ », le Saint-Esprit, Lui, est Celui qui communique la vie, le développement et la croissance, au monde et à l'Église. Il suscite en elle la conscience de ce qu'elle est, et la mise en œuvre des moyens divino-humains afin qu'elle accomplisse son œuvre de salut et de sanctification pour le monde. En tant que Personne divine, Il est le principe vital, la pulsion de vie et de fécondité parmi les hommes et essentiellement dans l'Église. « Roi céleste, Paraclet, Esprit de la vérité, partout présent et emplissant tout, trésor de tout bien et **dispensateur de vie...** » disons-nous dans la prière qui s'adresse spécifiquement à Sa personne.

Le problème :

Or, l'Apôtre Jean nous a laissé le témoignage direct du Christ, Seconde personne de la Trinité, qui « savait » qui est le Saint-Esprit et quels sont les rapports qui unissent les Trois Personnes entre elles : « Quand viendra le Paraclet, que moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de la vérité qui **procède du Père**, Lui témoignera pour moi... (Évangile selon Jean 15,26). Cette expression est reprise dans la profession de foi officielle de l'Église (en latin le « *Credo* », en grec le « *Pistevo* », en français le « Je crois en Dieu ») depuis les Conciles Œcuméniques de Nicée-Constantinople (en 325 & 381). Mais à partir de Charlemagne (IX^e siècle), en Occident, contre l'avis du pape de Rome saint Léon III et de la plupart de ses successeurs durant plus d'un siècle (à l'exception notable de Nicolas I^{er}, milieu IX^e siècle), on a pris l'habitude d'ajouter trois mots au « *Credo* » : « **et du Fils** » (en latin « *Filioque* »). C'est ce que les Orthodoxes contestent avec véhémence et qui est une des causes de la rupture entre nos confessions.

⁶⁷ Un « paraclet » d'un mot grec qui signifie un **avocat qui défend** son « client » et le **conseille**, celui que l'on appelle à son secours et qui en même temps **intercède** pour la personne qui s'adresse à lui.
« Autre » paraclet, parce que Jésus était déjà un paraclet, comme préalablement défini. Celui qu'il envoie est un autre paraclet que Lui-même.

Quelques différences avec le Catholicisme

NB : Personne ne conteste que le Saint-Esprit ait bien été « envoyé » par le Christ. Saint Jean rapporte les paroles formelles du Christ : « Quand viendra le Paraclet, que **moi je vous enverrai** d'auprès du Père... ». Mais la doctrine du « *Filioque* » n'a cependant pas pour objet le mode de mission de l'Esprit Saint, mais son être même. Laissons aux théologiens le soin d'expliquer le mode d'existence de chacune des Personnes divines, mais constatons que, pour le moins, c'est en contradiction avec la présentation que nous en fait saint Jean dans son Évangile, cité ci-dessus. Restons fidèles à l'Apôtre visionnaire, comme le fait l'Église orthodoxe.

Car, si le Saint-Esprit (dispensateur, transmetteur, source de La Vie) « procède » (émane, pourrait-on dire très improprement) du Fils, cela induit que l'aspect vivant (action de l'Esprit) dans l'Église serait subordonné à l'institution de celle-ci (organisation assise par le Christ). La vie serait alors soumise à la juridiction, contrôlée et orientée par elle, ce qui favoriserait toutes sortes de déviations autoritaristes, et engendrerait la mort de la vie au profit de la loi. Ceci au niveau de l'organisation intime de l'Église.

Mais considérons maintenant et comparons l'action du Fils et celle de l'Esprit Saint quant à nos personnes :

En unissant l'humanité en Lui-même, le Christ lui rend l'unité qu'elle avait perdue avec le péché. Ayant pris leur nature, toute leur nature commune, Il aide les hommes à réaliser une *metanoia*, un retournement intérieur, une conversion profonde. Alors que notre cœur nous disposait depuis le péché originel à nous séparer les uns des autres dans un mouvement centrifuge, Jésus a toute sa vie suivi la démarche inverse d'union avec Son Père et avec les hommes, **tous** les hommes. Devenu un par nature avec nous, Il nous dispose en Lui à ce nouveau dynamisme centripète d'union au Père et à nos frères, tous nos frères. Il réalise cela au sein de notre nature la plus profonde.

L'action du Saint-Esprit concerne davantage nos personnes. Il personnalise, adapte à chacun d'entre les hommes le mouvement d'union réalisé en Christ. Il aide chacun en particulier à trouver en toute liberté le moyen personnel le mieux adapté pour

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

entrer dans ce dynamisme d'union des personnes en Christ, en vue de l'union à Dieu. Le Christ a réalisé cette union, mais chacun doit y participer, l'adopter, la développer, y collaborer. C'est le rôle de l'Esprit Saint de nous apporter cette vie et ce mouvement.

Si le Christ suscite un dynamisme nouveau, l'Esprit Saint, Lui, aide chaque personne à le développer et à l'adapter en fonction de son histoire personnelle, de son patrimoine génétique, familial, social, religieux, selon son époque, selon sa « civilisation » et en fonction de ses choix personnels, de ses réussites comme de ses échecs apparents.

Que serait-ce si l'action du Saint-Esprit était subordonnée à celle du Christ ? Tous auraient une vie identique à celle des autres, tous seraient des « répliques » de la vie de Jésus, des parodistes du Christ. Certes, tous doivent devenir des « imitateurs du Christ », cependant ceci n'implique pas une réplique à l'identique, mais par contre une imitation des dispositions d'esprit qui furent les Siennes, une adaptation personnelle des principes d'amour qui ont été vécus et réalisés par le Christ en premier, afin de nous donner la force d'en faire autant.

C'est là tout l'enjeu du « *Filioque* » que l'Orthodoxie considère comme une hérésie. Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

588 Une atrophie de la place du Saint-Esprit

Bien que, depuis le concile de Vatican II, les Catholiques cherchent à « remettre en valeur l'Esprit Saint », il semble à l'Église orthodoxe que coexistent là, une atrophie grave de la place du Saint-Esprit et une hypertrophie de l'autorité humaine et du juri-disme. Sans doute est-ce dû à l'hérésie filioquiste dont les conséquences engendrent un vide de la place et de la fonction du Saint-Esprit, autant dans la vie de l'Église que dans la conception des actes sacramentaux, et dans la vie des fidèles.

Ainsi, les Catholiques considèrent que les paroles du sacrement prononcées par l'évêque ou par le prêtre seraient efficaces en elles-mêmes. Pour les Orthodoxes cela s'apparenterait à de la

Quelques différences avec le Catholicisme

magie⁶⁸. Pour eux, c'est l'Esprit Saint qui accomplit le Mystère, le célébrant se contentant d'invoquer l'Esprit (cette invocation s'appelle « l'épiclèse »).

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

589 La méconnaissance des Énergies divines

Au § 15, nous évoquions l'existence et le rôle des « Énergies divines ». C'est fondamental et pourtant la théologie catholique refuse cette notion car elle estime qu'elle introduit une brèche dans la Transcendance de Dieu. Pour la plupart des théologiens catholiques, si Dieu peut réellement agir directement au profit de l'homme et du Cosmos, c'est bien par un acte volontaire, créé par Lui, que l'on nomme la « grâce », mais qui doit être absolument distinct de l'essence divine. Ils récusent tous les développements apportés par saint Grégoire Palamas (XIV^e siècle) le grand défen-

⁶⁸ Nous ne disons nullement que les sacrements catholiques constitueraient de la magie, mais seulement qu'attribuer une puissance active et créatrice à des paroles en elles-mêmes est un phénomène proche du principe de la magie ! Par des incantations appropriées – qui ne sont pas des prières – le magicien vise à s'assurer la maîtrise des forces invisibles et à les utiliser aux fins qu'il se propose. Les chrétiens ne prétendent pas avoir un tel « pouvoir » sur les éléments, mais ils prient Dieu pour que Lui intervienne, si c'est Sa Volonté, sur les éléments dont Il est Le Maître absolu.

Saint Grégoire Palamas est assez méconnu en Occident. Sa pensée en a été rejetée au point que le Jésuite Denis Petau parlait de sa doctrine comme « ridicule » « ridicula dogmata » écrivait-il et il l'accusait de diviser Dieu et de loger l'âme dans le nombril. Les Orthodoxes, eux trouvent dans sa doctrine une expression des plus élaborées de leur Tradition spirituelle. Grégoire est né en 1296 à Constantinople, au moment où l'empire byzantin s'effondre politiquement, mais où, en même temps se développe un formidable courant de renouveau spirituel, intellectuel et artistique issu de la Sainte Montagne de l'Athos et qui se prolonge jusqu'à nos jours. Saint Grégoire s'engage très vite dans ce mouvement, devient moine lui-même, puis est fait archevêque de Thessalonique en 1347. Il prend vaillamment la défense des hésychastes et devient leur porte-parole. L'essentiel de la doctrine palamite réside dans la conscience que la vie divine est une expérience concrète des hommes qui vivent dès à présent des « Énergies divines », expérience perceptible dans la vie du Christ et dans celle de Ses saints. Il s'est endormi en 1359. Le lecteur désireux d'approfondir ce sujet capital de l'Orthodoxie, pourra se référer à l'excellent article sur Internet, sur Wikipedia :
http://fr.wikipedia.org/wiki/grégoire_Palamas

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

seur des « Énergies divines » et de l'action de celles-ci dans la vie spirituelle des Chrétiens. Pour saint Grégoire et la Tradition orthodoxe, les Énergies divines ne sont pas des « créations » de Dieu, suscitées par Sa volonté, mais bien ce qui, de Sa nature même, est participable, communicable et connaissable à l'homme.

Quant à saint Maxime le confesseur, VII^e siècle, autre défenseur et martyrisé pour cette cause, certains ont tenté de le « récupérer » en faveur de la doctrine catholique. Les essais en ce sens ont été nombreux du temps des pères Marie-Joseph Le Guillou, Garrigues et Schönborn, actuel cardinal archevêque de Vienne et co-auteur du Catéchisme catholique officiel. Leurs thèses ont été contredites par les travaux de bien des théologiens orthodoxes, dont ceux de l'éminent patrologue Jean-Claude Larchet.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

⁹⁰ La transfiguration du monde

La transfiguration et la déification sont deux thèmes majeurs de la théologie des Pères de l'Église et de la Tradition orthodoxe. Ce sont deux « notions » qui n'existent dans aucun manuel de théologie catholique, qui sont absentes de toutes les prédications,

Saint Maxime le Confesseur est né à Constantinople en 580. À trente ans il est Premier Secrétaire de l'empereur Héraclius. Vers 613 il devient moine au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il a peut-être été chassé par l'invasion perse, et se serait réfugié treize ans plus tard à Carthage. Il a écrit un magnifique traité sur la Divine Liturgie « la Mystagogie », un commentaire du Notre Père, des Centuries sur l'Amour, des commentaires des passages difficiles des Écritures ou des Pères « les Ambigua » et d'autres ouvrages théologiques. S'opposant aux « monophysites », il soutenait contre eux qu'en l'unique personne du Christ subsistaient deux natures, une nature divine et une nature humaine. Par la suite, il s'est encore opposé à la nouvelle hérésie des « monothélites » qui prétendaient qu'en Christ il n'y avait qu'une seule volonté et une seule énergie. Il démontrait que sans ces deux énergies et ces deux volontés unies volontairement dans Sa personne, le Christ ne pouvait pas être parfaitement Dieu ni parfaitement homme. À cause de cela, il fut torturé : on lui coupa la langue et la main droite puis il fut déporté en actuelle Géorgie où il mourut de ces mauvais traitements, le 13 août 662. Le lecteur désireux d'approfondir ce sujet capital de l'Orthodoxie, pourra se référer sur Internet, sur Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Maxime_le_Confesseur

Quelques différences avec le Catholicisme

catéchèses ou enseignements officiels. Le mot « transfiguration » paraît bien, mais il n'est employé qu'au seul sujet du « miracle » de la transformation lumineuse du Christ sur le mont Thabor ; il n'apparaît jamais au sujet de la transfiguration des personnes et de la matière. Et encore, la transfiguration de Jésus est-elle perçue comme un simple miracle ponctuel, au même titre que la multiplication des pains, la résurrection du fils de la veuve de Nain ou la guérison du paralytique, mais non comme la révélation, octroyée pour un temps limité aux trois disciples de Jésus, de Son état glorieux, résultat du resplendissement de Sa nature humaine par Sa nature divine. Cette réalité glorieuse fut un état permanent dû à l'union de Ses deux natures, divine et humaine, mais qu'Il cachait volontairement par Sa « kénose » (cf. § 25) afin d'être en tout comme tous les hommes.

La transfiguration est aussi la vocation de tout homme et la vie dans l'Église permet de réaliser cet état, que la métamorphose soit visible ou invisible. Certaines icônes de la Transfiguration du Christ Le représentent l'index droit dirigé vers son visage pour indiquer : « C'est ainsi que resplendiront les justes lors de la résurrection, c'est ainsi qu'ils seront glorifiés, c'est en ma condition qu'ils seront transfigurés, à cette forme, à cette image, à cette empreinte, à cette lumière et à cette béatitude qu'ils seront configurés avec moi et qu'ils siégeront avec moi, le Fils de Dieu » (Anastase le Sinaïte, milieu du VII^e siècle, cité par F. Brune in « Pour que l'Homme devienne Dieu » YMCA-PRESS 1983, p. 299).

La transfiguration est opérée par l'Esprit Saint, or c'est justement son rôle qui a été minoré en Occident et on ne prend pas assez conscience des effets de cette atrophie sur les personnes et sur le

Saint Anastase le Sinaïte fut higoumène du monastère Sainte-Catherine au Sinaï au VII^e siècle, vers 615-620, jusqu'au tout début du VIII^e, vers 700 date approximative de sa mort. Il était là lors de la conquête musulmane de l'Égypte. Il a écrit un commentaire du premier chapitre de la Genèse, « l'Hexaéméron », un commentaire de la Divine Liturgie de saint Basile, et de celle de saint Jacques, des homélies sur la création de l'homme, et des traités contre les monophysites et les monothélites (cf. notice sur saint Maxime le Confesseur au § 88), et parmi ses homélies une particulièrement fulgurante pour la Transfiguration, prononcée sur les lieux mêmes, au mont Thabor.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Cosmos ; la Transfiguration devient comme étrangère à leur expérience, alors qu'elle est fondamentale dans la vie de l'Église du Christ.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§91 La Déification des hommes

Quant à la « déification », le mot ne paraît même pas une seule fois dans le Catéchisme catholique officiel et cette doctrine, que l'Orthodoxie considère comme centrale dans la foi de l'Église, n'est jamais enseignée ni prêchée dans le monde catholique, sauf cas individuels de pasteurs influencés par la théologie orthodoxe. Elle est ignorée de tout le Catholicisme depuis le Grand Schisme. Ce thème a été particulièrement mis en valeur par les Pères grecs et orientaux, mais lorsque l'Occident s'est détaché, les notions juridiques de « salut », de « rachat », de « mérites » ont pris le dessus et ont éclipsé la théologie des Pères grecs. Saint Irénée, évêque de Lyon, grec d'origine, saint Hilaire, évêque de Poitiers, et d'autres encore, avaient pourtant défendu cette doctrine qu'ils avaient résumée par cette formule lapidaire : « Dieu a créé l'homme pour que l'Homme devienne Dieu », ce qui reprend l'enseignement de saint Pierre, cf. § 30.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§92 Le Baptême

La triple immersion dans les eaux baptismales était la tradition de toute l'Église ancienne. Cependant, très tôt le rite en a été simplifié en Occident en versant seulement de l'eau sur la tête du catéchumène⁶⁹. Puis, poursuivant la simplification logique et rationnelle, quelques gouttes d'eau ont suffi. La triple plongée dans l'eau représente la descente symbolique du catéchumène — avec le Christ, et en Son nom, en Celui de Son Père, et en Celui du Saint-Esprit — dans le gouffre de la mort (les eaux

⁶⁹ On appelle catéchumène le candidat qui se prépare à recevoir le Baptême.

Quelques différences avec le Catholicisme

mortelles sont comme une noyade symbolisée). Or, la sortie des eaux manifeste la Résurrection qui est une sortie de la mort.

Le rituel catholique n'est plus ici que le symbole d'un symbole de symbole, aussi les Orthodoxes estiment-ils que le baptême est incomplet, même si généralement ils le reconnaissent. Quand un Chrétien baptisé se convertit à l'Orthodoxie, il est généralement reçu par le sacrement de la Chrismation (cf. § 93) qui vient donner la plénitude qui manquait au Mystère du baptême reçu en dehors de l'Église orthodoxe.

Mais il y a plus grave : n'importe quelle personne, quelle que soit sa foi, peut conférer le baptême catholique pourvu qu'elle prononce ces paroles : « Je te baptise au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Les Orthodoxes voient de nouveau ici la puissance de la parole qui agirait comme de la magie (cf. § 88 et n.68). Selon eux, celui qui confère le baptême doit être exclusivement un Orthodoxe, car ce ne sont pas ses paroles qui agissent dans le Mystère, mais bien l'Esprit Saint par la prière implorante du ministre du sacrement. Il demande qu'il descende sur les eaux baptismales comme Il est descendu sur le Christ au Jourdain, et qu'il fasse participer le candidat à tout le processus de conversion et de repentir dans lequel le baptême va l'introduire. Le baptiseur orthodoxe ne dit pas « je te baptise », mais « est baptisé, untel, au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Seul un « croyant-pratiquant » peut transmettre le baptême par l'invocation à l'Esprit Saint (épiclese).⁷⁰

⁷⁰ Une majorité d'Orthodoxes contemporains, surtout en Europe occidentale, reconnaissent comme valides les baptêmes conférés par les Catholiques et par les Protestants. Cela n'a pas toujours été le cas et cette reconnaissance n'est pas admise universellement par toute l'Église.

En effet, un courant contemporain considère que ce sacrement serait valide dès lors qu'il aurait été conféré "au Nom du Père et du Fils et du Saint Esprit". Mais quelle Sainte Trinité invoquons-nous les uns et les autres ? Gardons-nous de répondre trop hâtivement et sans examen ni discernement à cette question... S'il ne saurait effectivement y avoir deux divinités reconnues par les Chrétiens, pourtant, selon les rapports que l'on reconnaît entre les Personnes divines - le Saint-Esprit « procède »-t-il ou ne « procède »-t-il pas du Fils comme du Père ? (Cf. § 87) - il ne s'agit plus de confessions en la même Trinité ! Or, pour que le baptême soit valide, il ne suffit pas seulement que le rituel signifie bien ce qu'il

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§93 Les trois Mystères d'Initiation

L'Église orthodoxe considère que trois saints Mystères (sacrements) « initient » le baptisé à l'œuvre de conversion qu'il va accomplir en Église. Ce sont :

- * **Le Baptême** – lequel est une plongée mystique avec le Christ dans la mort, mort qu'Il prend innocemment sur Lui pour nous faire relever avec Lui d'entre les morts par notre participation à Sa Résurrection.
- * **La Chrismation** – laquelle est le sceau du don du Saint-Esprit. Il scelle chez le récipiendaire une empreinte divine qui le rend conforme à l'image de Dieu et vient lui donner la vie et la puissance de développement dont le baptême lui a ouvert l'accès.
- * **L'Eucharistie** – laquelle est une nourriture dont le corps et l'âme du « nouvel illuminé » ont besoin pour croître et mûrir. L'homme assimilant ce qu'il mange, devient ainsi participant au Corps et au Sang du Christ, à Ses natures (humaine et divine) et à Sa vie.

L'Église orthodoxe estime que retarder la communion eucharistique jusqu'à « l'âge de raison » et la Chrismation jusqu'à l'âge adulte, comme c'est le cas bien souvent, c'est priver l'enfant de la Vie et de la force de croître en Dieu normalement. Il ne faut pas s'étonner si, par la suite, ces enfants ne développent pas leur cœur et leur âme en vue d'une connaissance et d'une expérience de Dieu.

engendre (que ce soit par immersion ou par aspersion-lustration), il faut encore qu'il soit conféré au nom de la foi droite en la « juste » Trinité, selon l'intention de Jésus, conformément à ce qu'Il nous a enseigné et à ce que nous ont transmis les Apôtres, notamment saint Jean au sujet du Saint Esprit qui dit que : « Le Paraclet... procède du Père... » (Jn 15,26).

Selon la réponse que l'on apporte à cette interrogation, la foi en Dieu diffère. Or, l'Orthodoxie ne reconnaît pas, dans les pratiques sacramentelles catholiques et protestantes, la plénitude de cette confession de foi. Cf. § 87 p. 127.

Quelques différences avec le Catholicisme

L'argument rationnel selon lequel il faut laisser libre l'enfant, ne tient pas au regard de la conscience orthodoxe. Aucun de ces saints Mystères ne contraint la liberté ultérieure du baptisé qui a toujours le choix d'accepter ou de refuser ce qui lui a été proposé par les sacrements. C'est même en lui donnant ces nourritures spirituelles dès son très bas âge que l'on garantit sa liberté. Il devra plus tard de toute manière user de son discernement, soit pour assumer personnellement une vie qui lui aura été montrée ou au contraire pour y renoncer. S'abstient-on de nourrir les poupons au prétexte qu'ils ne sont pas libres de choisir ? Cela ne les empêchera éventuellement pas de choisir plus tard de ne pas vivre, lorsqu'ils seront en âge de le faire ! (Nous en avons de tristes exemples chaque jour.)

L'autre argument, non moins rationnel, selon lequel le catéchumène doit être conscient et « raisonnable » est aussi fallacieux : les Mystères n'agissent pas au niveau de l'intelligence, de la raison ou du sentiment de la personne, mais au niveau de son âme et de son cœur qui ont leur propre liberté et leur maturité, lesquels ne dépendent pas de l'âge de la personne ni de son degré d'intelligence.

C'est la raison pour laquelle aussi l'Église orthodoxe estime que l'on doit conférer le Baptême, la Chrismation et l'Eucharistie aux enfants le plus tôt possible, ainsi qu'aux déficients mentaux dont l'âme n'est pas atteinte par leur maladie psychomotrice, comme aux personnes atteintes de sénilité ou de démence (la maladie d'Alzheimer, par exemple). Omettre cela est la marque d'un manque de conscience du mode de communication de l'Esprit Saint dans le monde et chez les humains, autant qu'une méconnaissance de l'âme humaine, de sa vie, de sa liberté et de son rapport avec la personne dont elle est le centre.

« La pratique des Églises orthodoxes souligne davantage l'unité de l'initiation chrétienne. Celle de l'Église latine exprime plus nettement la communion du nouveau chrétien avec son évêque, garant et serviteur de l'unité de son Église, de sa catho-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

licité et de son apostolicité, et par là, le lien avec les origines apostoliques de l'Église du Christ » (cf. art. 1292). Ainsi s'exprime le Catéchisme au sujet de la « confirmation ». Nous y voyons que l'aspect juridique est primordial : l'union du Chrétien avec son évêque. Ce n'est pas le point de vue orthodoxe.

Enfin, un dernier argument pastoral est parfois émis pour retarder le sacrement de la « Confirmation » (la Chrismation pour les Orthodoxes) : que les enfants aient encore une cérémonie qui les attache à l'Église à l'aube de leur vie adulte. Il démontre une fois encore la méconnaissance de la vie de l'Esprit Saint, en faisant primer le légitime souci pastoral sur la foi et le rituel sur le développement spirituel de la personne, comme s'il fallait ponctuer la vie des fidèles par des actes liturgiques pour les « retenir » dans l'Église !

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

⁵⁹⁴ Les conciles

Nous avons montré que, selon l'Église orthodoxe, l'organe suprême en matière de foi est le concile, s'il est reconnu par l'ensemble du peuple de Dieu. Il est le signe de la présence et de l'action du Saint-Esprit dans la recherche en Église de La Vérité (cf. § 77).

Aussi l'Église orthodoxe ne peut souscrire d'aucune manière à la pratique catholique selon laquelle la ratification d'un concile par le pape lui donne la valeur d'un Concile Œcuménique, donc de norme universelle pour toute l'Église. D'ailleurs l'Église orthodoxe ne reconnaît pas les conciles de Trente (1547), de Vatican I (1870) et de Vatican II (1965), et elle a désavoué les conciles de Ferrare – Florence (1441) et d'autres encore, auxquels elle avait participé et que ses évêques avaient même ratifiés, mais qui ont été refusés par le peuple et la Tradition.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

Quelques différences avec le Catholicisme

⁵⁹⁵ Sur la Liturgie et la messe cf. § 51

Si le Catholicisme a le don de l'organisation et de l'administration, le Protestantisme celui de l'intégrité morale et intellectuelle, les Orthodoxes sont extrêmement sensibles à la perception de la beauté du monde spirituel et de sa manifestation visible, notamment au cours des saints Mystères. Pour eux, la Divine Liturgie est la manifestation visible du resplendissement de la gloire divine sur la terre. Elle rend sensible à l'Incarnation qui s'accomplit mystérieusement, mais de façon perceptible, sous l'action transfigurante de l'Esprit Saint et elle rend présents tous les êtres, tout le cosmos et toute l'Histoire des hommes ainsi que leur relation avec Dieu qu'elle « récapitule » ici et maintenant. Cette anamnèse (cf. § 51) accomplie, l'Église peut consacrer les saints dons (pain et vin) pour qu'ils deviennent par la force de l'Esprit Saint, Corps et Sang du Christ.

Les Liturgies romaines telles qu'elles étaient célébrées avant que le concile de Vatican II ne les modifie, avaient leur caractère propre et étaient parfaitement homogènes avec la Liturgie dite « byzantine », quoiqu'elles aient subi plusieurs fois des réformes qui les ont progressivement éloignées de la Tradition du culte chrétien universel. Mais avec la toute dernière réforme liturgique occidentale voulue par le concile de Vatican II, le fossé s'est creusé profondément entre la conception orthodoxe et la conception catholique de la Liturgie.

Les Orthodoxes estiment que la messe catholique contemporaine est un squelette qui, certes, conserve la structure et les principaux « moments » de la Liturgie, mais qui est privé de vie, sans action, sans présence. Ils n'y trouvent plus ce qu'elle était : une Liturgie au sens strict du terme, c'est-à-dire une action glorieuse et commune des anges et des hommes, des morts et des vivants, autour de la Présence de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Ils n'y perçoivent plus qu'un culte, qu'un devoir rendu à Dieu, un sacrifice cultuel, comme dans l'Ancien Testament. Ils s'y ennuiant, car ils y entendent des prières agrémen-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

tées de chansons qui se veulent entraînant, mais affectives, de cantiques inspirés du Psautier⁷¹, parfois de psaumes mais

⁷¹ Le Psautier est un Livre de la Bible. C'est un recueil de 151 poèmes (psaumes) qui, pour une grande part, ont été composés et écrits par le roi-prophète David, mais certains sont plus anciens, d'autres plus récents. C'est un condensé de toute l'Écriture qui, à travers des allusions à des événements historiques connus, présente une analyse, une méditation, une « re-lecture » de ces faits pour montrer l'action de Dieu parmi les hommes et nourrir la vie intérieure de ces derniers. À la lecture des psaumes, l'Église trouve des figures, ou des « annonces » des mystères du Christ et de la relation vivante de Dieu et des hommes. Elle en a fait son livre de prière universel et fondamental et l'a utilisé dans ses assemblées liturgiques tout au long de son histoire. En le relisant, chaque fidèle y trouve aisément l'expression de ses propres sentiments, de ses doutes et de ses luttes, de ses joies et de ses chutes, de son espérance etc., bref tout ce qui fait la trame de sa vie. Il y puise réconfort et exaltation, mais surtout il s'y trouve en communion de prière avec des multitudes de générations d'hommes qui les ont utilisés pour exprimer leur prière devant Dieu. Les Juifs de l'Ancien Testament, Jésus et ses Apôtres, puis toute l'Église, les ont utilisés et médités. Les Évangélistes ont rapporté de nombreuses paroles de Jésus qui dans des circonstances particulières s'exprimait par des citations des psaumes et révélait ainsi que c'est de Lui qu'il s'agissait prophétiquement. Il se les appliquait à plusieurs moments de sa vie, montrant par là qu'il « accomplissait » les Écritures, qu'il était bien Celui qu'avaient annoncé les Prophètes. Ne mentionnons qu'un passage à titre d'exemple : quand le Christ entre en agonie dans le Jardin de Gethsémani, il confie à Ses Apôtres : « Mon âme est saturée de tristesse, à mort » (Évangile selon Matthieu 26,38), Il reprenait à Son compte les versets 6 & 12 du Psaume 41 : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? » Saint Athanase d'Alexandrie, dans sa lettre à Marcellin, fait remarquer qu'au Psaume 21, le Sauveur Lui-même a fait connaître son genre de mort : « Tu m'as fait descendre dans la poussière de la mort ; des chiens nombreux m'ont entouré ; l'assemblée des méchants m'a environné. Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. Ils m'ont observé, ils ont fixé les yeux sur moi, ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré au sort ma tunique. » Le Psautier a forgé des générations de croyants et de contemplateurs de Dieu pendant trois mille ans (David 1050 av. JC) ! L'origine des « Cantiques » est aussi biblique. Il y en a huit principaux, que l'on trouve à la suite des psautiers liturgiques. Tout Chrétien connaît au moins l'un d'eux, le « Cantique de la Mère-de-Dieu » ou « Magnificat ». Tardivement (1639) un disciple de François d'Assise, Irénée d'Eu, pour rendre hommage au saint fondateur de son ordre a publié son œuvre de « Cantiques spirituels » dont le si connu « Cantique de frère soleil ». D'autres furent composés peu après, et, mis en musique au temps de la Réforme Catholique (la Contre Réforme réagissant contre le Protestantisme récent) ils ont commencé à être adoptés dans les églises pour chanter en langue vernaculaire à une époque où tous les textes liturgiques étaient en latin. On les chantait à la Chapelle Royale où madame de Maintenon en avait fait introduire. Les Protestants usaient déjà de cantiques popu-

Quelques différences avec le Catholicisme

traduits d'une manière extrêmement libre et interprétés d'une façon souvent sentimentale, logique, humaniste (horizontale), voire sociale.

Sauf lors des « célébrations œcuméniques » taillées sur mesure, il est frappant de constater l'extrême parenté entre les messes et les cultes protestants au cours desquels leurs fidèles partagent la « sainte cène » : des réunions communautaires dont le but est « d'être ensemble » et de « partager », mais sans « action » liturgique — ou alors si atrophiée qu'elle passe inaperçue — et entrecoupées de commentaires, de méditations dirigées, de prières dites universelles mais justement si actualisées qu'elle ne sont justement plus « universelles » et de temps de silence. Lorsque des frères catholiques ou protestants assistent à une Divine Liturgie orthodoxe, ces éléments, auxquels ils sont habitués, leur manquent.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§96 Sur les « paroles de l'institution eucharistique »

Dans le Catholicisme, on considère que les paroles de l'institution prononcées par le célébrant de la messe : « ceci est mon corps... ceci est mon sang... » sont efficaces et changent le pain et le vin en Corps et Sang du Christ.

Les Orthodoxes ne peuvent y croire, car, si les paroles étaient efficaces par elles-mêmes, ce serait comme des incantations magiques agissantes (cf. § 88 et n. 68). Ils considèrent par ailleurs que c'est toute la Liturgie, depuis la Préparation des dons jusqu'au moment où le Saint-Esprit est imploré afin « qu'il descende sur nous et sur ces dons et qu'il les fasse Corps et Sang du

lares dont ils entrecoupaient les lectures bibliques et les commentaires, pour faire participer le peuple au Culte hebdomadaire. Nous en connaissons de forts beaux mis en musique, ceux de Jean-Sébastien Bach, par exemple. Le XIX^e siècle a connu une floraison de tels cantiques pour des circonstances particulières (sorties de messes dominicales, pèlerinages, fêtes d'un saint, bénédictions diverses, etc.) L'après second concile du Vatican les a beaucoup multipliés au point qu'ils ont rapidement pris le pas sur les textes liturgiques proprement dit.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Christ », qui est le temps du changement des saints dons en Corps et Sang du Christ. Pour eux ce ne sont pas les paroles qui sont consécatoires, ni le ministre du culte, mais l'unique Esprit Saint.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

597 La communion avec la seule hostie

Les cas sont nombreux qui prévoient maintenant la possibilité pour les Catholiques de communier « sous les deux espèces » (pain et vin) au cours de la messe. Cependant ce n'est pas l'usage courant. Hors des cas prévus, la communion se fait avec une seule hostie consacrée. Ce n'était pas le cas à l'origine, mais c'est une disposition qui a été prise au XIII^e siècle pour des raisons pratiques et de précaution. En effet lorsque le nombre de communicants s'est accru à chaque messe, la communion de tous au même calice durait longtemps, nécessitait de grandes quantités de vin et accroissait les risques de renverser et donc de profaner le Précieux Sang partagé. Cette pratique adoptée par certaines Églises locales s'est, de fait, généralisée et en 1415, le concile catholique de Constance l'a définitivement imposée à toute l'Église latine. L'Église orthodoxe n'a pas connu ce problème puisque les ministres du sacrement distribuaient la communion sous la forme du pain et du vin ensemble, en trempant les parcelles du Précieux Corps dans le calice avec le Précieux Sang et les répartissant à l'aide de « pincettes ». C'est le nom donné à la cuiller réservée à cet effet qui symbolise les « pincettes » qui servaient dans le Temple de Jérusalem à prendre les braises de l'autel des parfums et que l'Ange du Seigneur a utilisées pour purifier les lèvres du prophète Isaïe avec un tison ardent (Is 6,6).

Nous avons vu au § 52, l'importance de communier au Corps du Christ avec le Pain et le Vin consacrés en Son Corps et en Son Sang, pour communiquer Sa nature et Sa vie. La communion à l'hostie seule, est une réduction du sens du Mystère qui n'est pas sans porter de graves conséquences et les Orthodoxes sont très réservés à l'égard de cet usage.

Quelques différences avec le Catholicisme

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

598 L'hostie en pain azyme

Pour la messe catholique, sont utilisés comme pain eucharistique des pains azymes (pains non fermentés, farine mouillée, puis cuite). Cette pratique avait déjà été condamnée par le saint patriarche Photios (IX^e siècle) et avait été un des arguments d'un

Saint Photios était un érudit et un homme d'état à la cour de Constantinople, il était premier secrétaire de la chancellerie impériale, avant de devenir patriarche. Il est né d'une famille noble, avant 828, mais la date exacte de sa naissance n'est pas connue, vraisemblablement vers 810. Les Latins l'ont longtemps considéré comme le principal responsable du Schisme du IX^e siècle, donc bien avant le Grand Schisme de 1054, jusqu'aux travaux magistraux de François Dvornik qui a rendu justice au saint patriarche. Il avait une très vaste culture et une intelligence perspicace. Il était encore laïc lorsqu'il fut nommé patriarche de Constantinople en remplacement de son prédécesseur entré en conflit avec l'impératrice pour une question morale. En six jours il reçut tous les ordres ecclésiastiques pour accéder au trône patriarcal qu'il ne souhaitait pas pour lui-même. En conflit avec le pape Nicolas I^{er}, déposé par un empereur usurpateur du pouvoir, rappelé sur le trône patriarcal, Photios dut encore s'opposer aux prétentions papales de s'immiscer dans la discipline de l'Église de Constantinople. Le patriarche et les évêques constantinopolitains ont momentanément excommunié l'évêque de Rome, d'où la naissance d'un schisme heureusement provisoire. Pour se défendre, le patriarche dut encore signifier aux légats du pape les points qui scandalisaient l'Église d'Orient : l'adjonction du filioque au texte du Credo, l'utilisation de pains azymes pour l'Eucharistie, le refus d'un clergé marié. Il a été exilé dans un monastère loin de la capitale, et il semblerait qu'il y soit mort un 6 février 891 ou 897. Les Orthodoxes le vénèrent comme un saint et des églises lui sont dédiées, l'une d'elles est en ce moment même en construction à Thessalonique.

schisme provisoire entre Rome et Constantinople. Aujourd'hui ce sujet n'est jamais débattu et ne constitue pas un élément de séparation entre Orient et Occident. Il convient cependant de faire remarquer que cette pratique maintenant admise, est une reprise d'une pratique juive, vétero-testamentaire (de l'Ancien Testament). Les pains azymes qu'Israël mange chaque année à la Pâque, commémorent la hâte du départ libérateur d'Égypte. Son utilisation à la messe n'est pas sans évoquer le passage par le Seigneur de la mort à la vie (Pâque). Ceci est juste et rend

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

acceptable cette tradition romaine, même au regard de l'Orthodoxie. Mais l'azyme est un pain mort et un pain pénitentiel qui était alors utilisé pour manifester un repentir. L'Orthodoxie utilise un pain fermenté, avec du levain (levure). C'est un pain vivant qui symbolise bien la vie du Christ ressuscité (vivant) dont il va être le support au cours de la Divine Liturgie. C'est aussi un pain festif, qui ne manque pas de rappeler ce que le Seigneur a dit à ses Disciples et par eux à nous : « Je suis le pain de la vie... je suis le pain vivant descendu du Ciel » (Évangile selon Jean 6,48-51).

C'est un désaccord qui, d'un point de vue orthodoxe, ne touche pas à l'essence de la foi, mais est révélateur d'un esprit.

999 La Transsubstantiation

Le concile catholique de Trente (milieu du XVI^e siècle) résume la foi catholique en déclarant : « Parce que le Christ, notre Rédempteur, a dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était vraiment son Corps, on a toujours eu dans l'Église cette conviction, que déclare le saint Concile de nouveau : par la consécration du pain et du vin s'opère le **changement de toute la substance du pain en la substance du Corps** du Christ notre Seigneur et de toute la substance du vin en la substance de son Sang ; ce changement, l'Église catholique l'a justement et exactement appelé transsubstantiation » (art. 1376).

C'est l'abbé de Corbie, Paschase Radbert, déjà nommé au § 81, qui a avancé cette théorie de la Transsubstantiation dans son traité eucharistique écrit en 831 : *Liber de corpore et sanguine Domini* (le *Livre du corps et du sang du Seigneur*), livre repris et présenté au roi Charles le Chauve en 844. Il est né d'une polémique entre le moine Ratramne du même monastère et de son abbé. Pour le premier, l'eucharistie nous donne une substance et une puissance divines, ce qui semble à Paschase une position mysticiste. Selon lui, plus réaliste (déjà !), il n'y a dans le pain et le vin consacrés que le corps et le sang physiques de Jésus, fils de Marie, mort sur la croix et ressuscité. Il considère qu'il y a une mutation miraculeuse de substance du pain et du vin qui perdent

Quelques différences avec le Catholicisme

les leurs propres pour être remplacées par la substance du corps historique de Jésus. Cette théorie servira de base à l'élaboration, du XII^e siècle jusqu'à la Contre-Réforme (XVI^e siècle), du dogme de la **Transsubstantiation**. (Il faudrait étudier si ce ne serait pas de là que proviendrait la différence d'importance que revêt l'Eucharistie aux yeux de l'Orthodoxie et du Catholicisme. Les premiers croient recevoir Corps et Sang du Christ, avec Sa vie et Ses Énergies, alors que les seconds sont conscients de ne recevoir que la substance physique du Corps de Jésus. Si l'Eucharistie n'est que cela, on ne voit évidemment pas pourquoi on ne la distribuerait pas à tout Chrétien de toutes confessions. La position orthodoxe sur ce que représente l'Eucharistie, conditionne, elle, l'attitude des Orthodoxes quant au sujet de « l'intercommunion » cf. § 100).

La non-reconnaissance des Énergies divines amène le Catholicisme à concevoir un système compliqué pour expliquer comment du pain et du vin peuvent devenir le Corps et le Sang du Christ. Il y aurait dans le pain et le vin une « substance » qui changerait le pain et le vin en Corps et Sang du Christ et des « accidents », c'est-à-dire l'aspect du pain et du vin, qui ne changeraient pas avec la consécration. On continue à voir du pain et du vin mais leur substance serait devenue celle du Christ. Dans la conception orthodoxe, pain et vin restent ce qu'ils sont, mais acquièrent en plus ce qui fait la nature du Christ, par compénétration des natures. Pain et vin sont porteurs du corps et de la vie du Christ. Les Pères comparent cette compénétration à une pièce métallique chauffée à blanc : elle reste bien du métal – c'est-à-dire elle conserve toutes les propriétés de sa substance, mais elle acquiert en même temps les propriétés de la nature du feu avec laquelle elle est unie. En l'occurrence le fer reste du fer, le feu du feu, tout en étant indissolublement unis. Chaque nature conserve ses propriétés et devient ce qu'elle n'était pas en acquérant les propriétés de l'autre substance, mais aucune ne se dissout dans ce qu'elle devient, ni n'est transformée en une troisième nature. *A contrario*, si on versait le contenu d'une bouteille d'encre dans l'océan, la substance de l'encre se dissoudrait dans l'océan, per-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

drait ses propriétés et deviendrait ce qu'elle n'était pas (l'océan) mais tout en perdant son existence propre. Elle deviendrait océan et ce ne serait plus de l'encre.

C'est un désaccord, qui, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi.

§100 L'« intercommunion » et l'« hospitalité eucharistique »

Notons l'incohérence du mot « intercommunion ». Magnifique pléonasme ! Le mot « communion » définit la relation unificatrice de deux ou plusieurs personnes distinctes. Le préfixe « inter » définit qu'une relation existe entre deux ou plusieurs personnes. Les personnes sont en communion ou ne le sont pas, mais « l'intercommunion » n'a pas de sens : on ne parle pas de « l'eau liquide mouillée ». Cependant, dans le langage maintenant couramment admis dans les milieux ecclésiastiques, « l'intercommunion » signifie la réception de la communion eucharistique entre membres de confessions chrétiennes différentes ou dans une confession qui n'est pas la sienne. C'est alors appelé plus justement, mais pompeusement : « hospitalité eucharistique ».

Bien que certains prêtres orthodoxes prennent parfois sur eux la responsabilité de « l'intercommunion » ou de « l'hospitalité eucharistique », ce sont des pratiques condamnées par l'Église orthodoxe dans son ensemble et leurs actes relèvent de la désobéissance, et de plus, ils apportent troubles et confusion⁷² chez les personnes qui « intercommunient ».

⁷² Parmi ces troubles et confusion : * nous voyons souvent que le processus de conversion intérieure est stoppé par l'acquisition du « droit » de communier dans une Église qui n'est pas la sienne. *L'intercommunion est considérée comme une victoire personnelle contre un appareil ecclésiastique jugé étroit. C'est le contraire de l'humilité. Or la communion sans humilité est une communion pour son indignité et sa condamnation. * Combien de dégâts intérieurs, de frustrations et de souffrances engendre cette intercommunion lorsqu'une personne se voit refuser la communion dans une Église locale qui conserve plus fermement les canons de l'Église, alors qu'elle « peut » communier ailleurs. *Inversement, que d'humbles progrès spirituels ne voit-on pas chez ceux qui acceptent humblement leur situation — même douloureuse — et cherchent alors à découvrir où est La Vérité et à s'y acheminer ! Un Chrétien doit-il essayer d'échapper à la Croix ?

Quelques différences avec le Catholicisme

L'Orthodoxie ne peut accepter cette pratique parce que, selon sa conscience, la communion eucharistique est conditionnée par une communion totale dans la foi et dans la pratique de l'Église, qu'elle scelle et couronne. La question est alors de savoir si ces « confessions » partagent la même foi ou non. L'Orthodoxie répond par la négative, car à son point de vue : « Croire au même Dieu... », « au même Christ... », « à la même Vierge » - comme il nous est souvent dit - n'est pas suffisant. La foi est dans tout ce que croit l'Église, or, comme cette partie de notre brève présentation de l'Église orthodoxe et de « ses différences » le montre, la communion de foi n'est pas plénière, tant s'en faut encore, hélas ! Ce n'est qu'un constat, pas un jugement.

Mais il est injuste de croire que l'Église orthodoxe exclurait les personnes des autres confessions chrétiennes. En effet, même durant les offices liturgiques ou au cours de la célébration de la Divine Liturgie, les personnes d'autres confessions sont non seulement admises, mais encore il leur est généralement donné une place correspondante à leur rang hiérarchique dans leur propre Église ou dans la société. À la fin de la Liturgie, si ces personnes sont chrétiennes, il leur est le plus souvent donné du pain béni (*l'antidoron*, morceaux des pains dont on a prélevé les parcelles qui ont été consacrées pendant la Liturgie, ce qui, à défaut d'être l'Eucharistie elle-même, est en lien avec elle) ; c'est « l'antichambre de l'Eucharistie » pour ceux qui restent sur « le parvis » de l'Église. C'est le maximum d'économie que puisse pratiquer l'Église orthodoxe. Lorsque nous allons chez nos meilleurs amis, ils nous disent bien « vous êtes ici chez vous », mais il ne nous viendrait jamais à l'esprit de nous « sentir exclus » parce que nous n'aurions pas accès à leur coffre-fort ou à leur chambre conjugale ! Il faut encore remarquer à quel point il est

“L'économie” est une dispense ou dérogation exceptionnelle et dûment motivée des pratiques disciplinaires de l'Église, en regard des nécessités des personnes qui se trouvent dans des situations anormales. Ce sont des dispositions tolérantes et ponctuelles, générales ou individuelles, qui n'impliquent pas de changement définitif dans la manière de vivre en Église, et qui se prennent dans le respect total et absolu de la communion ecclésiastique. Pour voir un exemple on pourra se rapporter au § 111

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

illogique de prétendre communier liturgiquement au Sacrement d'une Église et dans le même temps de ne pas vouloir (peut-être à bon droit) s'engager dans la foi et la pratique de celle-ci !

En outre, personne n'est rejeté. Au contraire tout le monde est invité à partager la même foi et la même pratique et la même et unique communion, mais cela demande une conversion choisie délibérément par la personne, laquelle peut légitimement vouloir ou non s'intégrer. D'ailleurs, les Orthodoxes eux-mêmes ne peuvent pas s'approcher de la communion sans une préparation appropriée et sans un effort de repentir. La communion, bien que fréquente, n'est pas systématique ni automatique. Lorsqu'ils doivent se tenir en retrait de la communion eucharistique ils n'en sont pas pour autant exclus : la communion, c'est la foi ! Alors, si une personne est en communion de foi avec l'Église, qu'elle fasse librement la démarche d'en devenir membre et cette démarche sera scellée par la communion eucharistique. Si une autre personne n'est pas en communion avec l'Église, sa conscience est respectée et elle n'est ni jugée ni violentée, mais qu'elle ne s'approche pas de la communion pour sa condamnation ; un mensonge viendrait obscurcir sa relation avec Dieu.

Nous savons que des cas douloureux existent, notamment dans les cas de couples dit « mixtes » ou celui de familles composées de membres de confessions différentes. Lorsqu'ils assument cette réserve respectueuse vis-à-vis des sacrements de l'autre, ils endossent dans leur chair, avec le Christ, la douleur de la séparation. C'est crucifiant, mais c'est une manière de porter avec le Christ Son sacerdoce et de témoigner - en communion avec Lui - de l'amour pour l'autre, différent de soi. Cela devient un charisme utile dans l'Église pour le service de tous. C'est un martyr, un témoignage⁷³.

⁷³ Le mot grec « martyr » signifie « témoignage ». Surtout depuis le Livre de l'Apocalypse selon Jean qui utilise ce mot à de nombreuses reprises, le « martyr » désigne le témoignage devant le monde, du Christ vrai Dieu et vrai Homme, apporté par ceux qui, par fidélité à leur Sauveur, supportent contradiction, persécution, et mort.

Quelques différences avec le Catholicisme

L'expérience pastorale montre aussi que ceux qui communient indûment à l'eucharistie d'une confession autre que la leur, connaissent à long terme des troubles spirituels sérieux, relativisent leur propre foi et s'aperçoivent souvent que leur désir de communion était un besoin affectif, parfois une soif de domination ou de pouvoir, voire une impertinence frondeuse ; au lieu de porter de dignes fruits spirituels, ils ne récoltent que trouble intérieur et insatisfaction.

Jusqu'à ce jour la doctrine officielle catholique est identique à celle de l'Église orthodoxe sur ce sujet, même si l'épiscopat catholique et certains de ses prêtres, du moins en Europe occidentale, passent souvent outre les décisions papales.

Voici ce qu'on lit dans le « Dictionnaire de liturgie », article écrit par Dom Robert Le Gall : « Entre fidèles d'Églises séparées, la communion sacramentelle n'est pas permise : la foi en ce que représente l'Eucharistie n'étant pas identique, toute participation sacramentelle serait une compromission plutôt qu'un signe véritable d'unité. Porter la souffrance offerte d'une division encore trop importante est un acte plus généreux en vue de l'unité. *Il est toutefois permis à un Catholique ou à un Orthodoxe de communier à une messe orthodoxe ou catholique, s'il ne trouve pas d'office de son Église, là où il est ; la raison en est que l'Église catholique et l'Église orthodoxe ont la même foi eucharistique.* » (La partie de la phrase mise en italiques par nos soins exprime sans doute le point de vue catholique, mais ne correspond nullement à celui de toute l'Église orthodoxe, laquelle n'est donc pas tenue d'accepter cette pratique⁷⁴). Notons aussi l'incohérence, révélatrice, des termes en deux phrases successives : « la foi en ce que représente l'Eucharistie n'étant pas identique » aussitôt après : « l'Église catholique et l'Église orthodoxe ont la même foi eucharistique ». On exprime d'abord la réalité, ensuite

⁷⁴ Sur la position orthodoxe à ce sujet, on peut lire l'article du P. Jean Breck, beaucoup plus documenté que notre courte présentation, sur le site Internet « parlons d'orthodoxie » Pourquoi pas « l'intercommunion » : http://www.egliserusse.eu/blogdiscussion/Pourquoi-pas-l-intercommunion_a2619.html?com

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

ce que l'on voudrait qu'elle soit : c'est prendre ses désirs pour des réalités.

Si les pratiques catholique et orthodoxe n'étaient pas identiques, cela constituerait un désaccord grave qui, d'un point de vue orthodoxe, toucherait à l'essence de la foi.

§101 L'adoration du « Saint Sacrement »

Les Catholiques pratiquent ce qu'ils nomment « l'adoration du saint Sacrement », c'est-à-dire l'adoration silencieuse du Christ à travers les hosties qui ont été préalablement consacrées, qu'elles soient conservées invisiblement dans le tabernacle ou que l'une d'elles soit exposée dans un ostensorio⁷⁵ sur l'autel. « L'Église catholique a rendu et continue de rendre ce culte d'adoration qui est dû au sacrement de l'Eucharistie, non seulement durant la messe, mais aussi en dehors de sa célébration : en conservant avec le plus grand soin les hosties consacrées, en les présentant aux fidèles pour qu'ils les vénèrent avec solennité, en les portant en procession » (art. 1378). « Elle a pris conscience du sens de l'adoration silencieuse du Seigneur présent sous les espèces eucharistiques » (Art. 1379).

La conscience orthodoxe déplore ce nom attribué à l'Eucharistie : « saint sacrement ». Ce terme, en toute rigueur évoquerait une suprématie de l'Eucharistie sur les autres sacrements : y aurait-il un sacrement qui serait « saint » et les autres moins ? Ceci est dû au contexte particulier du concile de Trente⁷⁶ (XVI^e siècle) qui voulait répondre aux objections de Martin Luther (un des fondateurs du « Protestantisme »). Peu à peu le « Saint Sacrement » prend le pas sur les autres et crée un déséquilibre entre eux. Par voie de conséquence, on a assisté progressivement à un abandon géné-

⁷⁵ Un ostensorio est une pièce d'orfèvrerie magnifiquement ornée, utilisée pour exposer au regard des fidèles une hostie consacrée. Il se compose d'un pied surmonté d'un disque transparent, une lunule, dans lequel on peut insérer l'hostie. De la lunule partent des rayons de métal ou bariolés, qui évoquent le rayonnement glorieux du Christ qu'est devenue l'hostie par transsubstantiation.

⁷⁶ Trente est une ville italienne où s'est tenu le concile qui en porte le nom (au nord de l'Italie, un peu au-dessus du lac de Garde).

Quelques différences avec le Catholicisme

ral (sauf dans les monastères) des autres Offices divins, Vêpres, Matines, Laudes et les « petites Heures », au profit du culte à l'Eucharistie : Messe et « adoration du saint Sacrement ».

L'Église orthodoxe ne nie pas la présence du Christ dans les pains consacrés, mais, outre que seul le pain sans le vin soit conservé – alors que l'eucharistie est pain et vin – elle considère que cette présence réelle a été instituée pour la manducation afin qu'elle serve de **nourriture spirituelle** pour ceux qui y participent. Pour l'exposition, elle a les icônes, autre forme de présence du Christ que l'on adore et que l'on vénère (embrasse par un baiser) à travers le support visuel de la sainte « image » (cf. § 53).

Ajoutons que la pratique catholique dont le but louable était de défendre contre le mouvement protestant l'objectivité de la « présence réelle » du Christ dans les « espèces » eucharistiques, a eu pour conséquence de séparer « l'adoration » de la « communion ». Ceci a conduit à une déviation spirituelle du but de l'Eucharistie et même de l'Église. En effet, l'œuvre de celle-ci n'est pas de consacrer ou de sanctifier des éléments de la matière (ici du pain et du vin), mais bien plutôt de réaliser une communion des hommes avec Dieu, une communion de Vie, pour laquelle l'Eucharistie est une nourriture, c'est-à-dire un moyen (et non pas un but). Celle-ci, parce qu'elle est consommée, transforme la personne qui « communie » en une nouvelle vie, la vie éternelle : la Vie même de Dieu.

Durant une longue période de l'histoire du Catholicisme romain, l'habitude a été prise de la communion rare, parfois une seule fois dans l'année, à Pâques. Il était alors logique que les fidèles se mettent devant les hosties en réserve dans le tabernacle ou exposées dans des ostensorios pour prier, substituant ainsi une dévotion à la « présence réelle » et une chosification de l'hostie à la communion sacramentelle.

L'adoration du « saint sacrement » dans lequel au mieux on ne voit qu'une hostie, mais pas Celui qui y serait présent, peut certes être un acte de contemplation spirituelle, mais il implique un appel à l'imagination qui n'est pas la faculté de la communion

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

avec Dieu. Celui qui prie devant le « Saint Sacrement » fait un acte de foi véritable, c'est incontestable : il croit que Jésus est présent dans l'hostie qui est présentée à son adoration, et il L'adore. Mais pour lui, ce Jésus est le **Tout-autre** — sauf par le moyen de l'imagination, et par la foi qui est encore sur un autre plan d'expérience — et il n'y a pas de « contact » sensible entre l'adorateur et L'Adoré. Dans l'icône, par contre, il y a un contact sensoriel, puisqu'il y a l'image rendue visible d'une personne ou d'une réalité, autrement invisibles, qui est perçue par l'organe corporel de la vue (ainsi le corps participe aussi à la prière). Le Christ est alors « senti » par le corps comme par l'âme ; il est **tout proche**, Il est à l'intérieur de soi-même.

Pour toutes ces raisons, la pratique de l'adoration de l'hostie est étrangère à l'Orthodoxie et à son point de vue elle ôte, de fait, la valeur sacramentelle de l'icône. Ces éléments constituent un désaccord grave qui, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

5102 L'icône et les statues

Au § 53, nous avons montré l'importance de la vénération (culte) des images (« icônes »), reconnue par un Concile Œcuménique (second Concile de Nicée, en 787). Ce culte n'est possible que si l'on reconnaît dans l'icône une forme de métamorphose (transfiguration) opérée par le Saint-Esprit qui transmet à la matière une illumination, laquelle en fait le lieu de la présence de la — ou des — personne(s) — ou événements — représentés. Or les icônes ont été longtemps absentes des églises et des maisons catholiques. Il est vrai que depuis l'*aggiornamento* décidé par le concile catholique de Vatican II, et le dépouillement des églises de leurs statues et tableaux religieux qui s'en est suivi, beaucoup de prêtres et de fidèles adoptent des reproductions d'icônes qu'ils exposent dans leurs églises ou leurs maisons. Elles sont alors prises comme des images d'art, dont le but est d'illustrer, d'embellir ou de meubler les lieux de culte, mais elles ne sont pas vénérées et n'entrent pas dans le cadre du culte liturgique ; il

Quelques différences avec le Catholicisme

Il y a quelque chose d'exotique dans la présence des icônes dans les églises occidentales, elles sont du décor artificiel, qui a pour but de remplacer les statues disparues ou les tableaux profanes à thèmes religieux.

Les formes, les couleurs, les perspectives, l'absence d'épaisseur (les icônes ignorent la troisième dimension, la profondeur), tout est symbole dans l'icône et offre à la contemplation la vision d'un monde qui n'est pas « de ce monde » ; ce sont des fenêtres ouvertes sur le Royaume des Cieux et sur Ceux qui y demeurent.

À l'époque médiévale, l'Église occidentale avait développé un sens de l'icône murale qui était similaire, quoique de facture différente, aux « images » byzantines ; il n'y a qu'à regarder les peintures romanes comme celles conservées en France ou comme celles, de style encore différent, de nombreuses églises de Catalogne. Mais déjà dans la seconde moitié du XIII^e siècle, influencés par la vague d'humanisme qui se propageait grâce aux grandes universités, les peintres italiens commençaient un renouvellement de la peinture byzantine, en rompant avec son formalisme traditionnel et en introduisant des éléments de l'art gothique, tels que le réalisme des expressions des personnages. De ce point de vue, un Cimabue et son école peuvent être considérés comme les initiateurs d'un traitement plus réaliste des sujets traditionnels. Ce fut l'influence des humanistes byzantins qui, ne pouvant pas développer leur rationalisme dans le monde orthodoxe, trouvaient un climat plus propice dans l'Italie de la Pré-renaissance et sont venus s'y réfugier. L'Occident a ainsi développé une autre forme d'images plus naturalistes, plus « humaines », plus « terrestres », qui a surclassé l'art iconographique traditionnel. C'est ce qui a engendré le réalisme de la Renaissance florentine et, par-là, de tout l'Occident. Ce fut une révolution, une « modernisation » rationnelle qui a changé la vision de l'Église d'Occident, et de ses fidèles, et les a coupés de la vision du monde céleste au profit du monde terrestre. Cessant de regarder en-haut, ils ont baissé leur regard vers l'ici-bas.

En décoration, la sculpture en « **bas-relief** » existait bien – comme elle a toujours existé dans le monde orthodoxe, mais elle était comme l'icône, sans épaisseur. Poursuivant sa « révolution », l'Occident s'est mis à adopter la « ronde-bosse » et a sculpté des statues, plus proches de la réalité et encore plus naturalistes. Tout cela peut être éventuellement beau, mais ce n'est plus d'ordre sacramentel, ce sont au mieux des œuvres d'art, œuvres humaines à motifs religieux, mais nullement une vision de l'au-delà, ni une manifestation de l'invisible, une incarnation.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence de la foi !

§103 L'art du vitrail

Les Orthodoxes n'ont pas de vitraux historiés dans leurs temples. Cet art, pourtant splendide, est étranger non à leur culture, mais à leur intuitive conscience théologique. C'est d'ordre symbolique et touche au sens de l'icône.

Le but des Orthodoxes n'est pas d'embellir leurs églises avec des œuvres d'art, mais de rendre présents les Mystères⁷⁷ qui y sont célébrés et de transfigurer la matière. Or, dans leur tradition – mais il en était de même en Occident jusqu'à l'époque médiévale – l'art de la transfiguration par la lumière se réalise merveilleusement dans la mosaïque. Les « restrictions budgétaires » déjà (!) leur ont fait délaisser la mosaïque au profit de la fresque, mais le principe de transfigurer la matière est le même, ce qui n'est pas le cas du vitrail.

En effet, les tesselles de mosaïques (fragments de pierres de couleurs et polies, voire plaquées d'or) sont de la matière opaque, solide, dense. Quand elles sont éclairées par le soleil, elles en reçoivent les rayons et les **réfléchissent**, n'en sont pas transformées pour autant (elles restent opaques et gardent leur densité

⁷⁷ L'Église célèbre les Mystères du Christ par la Divine Liturgie et l'Eucharistie, et elle les révèle, c'est-à-dire les manifeste, les rend visibles et les montre par l'architecture sacrée, les fresques murales et les icônes et, ce faisant, elle transfigure (ce n'est pas simplement enjoliver) la matière corrompue (par le péché).

matérielle) ; elles produisent un reflet de la lumière. Les vitraux ont une structure complètement différente. Ils sont faits de morceaux de verre, que traversent les rayons du soleil en prenant une coloration particulière. Mais le verre, tellement diaphane qu'il en est presque transparent, n'a pratiquement plus de consistance par lui-même au regard. À la limite, le vitrail n'est plus de la matière illuminée et réfléchissante, mais elle disparaît presque en elle-même pour **ne devenir que lumière** et couleurs. Ce n'est plus de la « transfiguration », c'est de la « transformation ».

■ Cependant ceci n'est pas un désaccord et ne touche pas à l'essence de la foi !

§104 Le Symbolisme

■ Prétendre que le symbolisme serait banni du Catholicisme n'est pas notre propos. Cependant la modernisation à laquelle nous assistons depuis la Renaissance, menée à son terme à l'époque du concile Vatican II, milite en faveur d'une vision plus individualiste de « l'Art ». Chaque « artiste » exprime ce qu'il ressent et crée ses propres symboles, ses propres formes, qui ne se réfèrent plus à une vision commune dépassant le temps et les époques, ni à des archétypes universels. « L'originalité », la « subjectivité » sont devenues la norme, que ce soit en peinture ou en architecture sacrées.

■ Rien n'est plus opposé à la vision de la Beauté – dont le prototype est Dieu (donc objectif et éternel) – à laquelle l'Église orthodoxe est attachée, Beauté qu'elle garde comme patrimoine universel et témoignage pour le monde.

Les symboles sont maintenant couramment compris comme des signes conventionnels représentant des concepts auxquels auraient accès ceux qui seraient initiés. Cela ne correspond pas à l'expérience de l'Église Universelle, ni à la conscience planétaire de toutes les civilisations, lesquelles utilisaient des symboles pour révéler un niveau de la réalité inaccessible à la seule raison. S'ils n'étaient qu'un langage évoquant un au-delà, ce ne seraient que des signes qui se borneraient à montrer la réalité, mais, comme

nous allons le voir, ils incarnent et rendent présente et accessible cette réalité qui nous dépasse.

« Symbole » (en grec, *symbolos*) est formé du préfixe grec « *sym* » qui exprime l'union : « avec » et d'un radical qui vient du verbe grec signifiant « jeter ». Un symbole « jette ensemble », c'est-à-dire unit profondément, des ordres différents de la réalité, visible et invisible⁷⁸.

Le symbolisme est un langage qui fait appel non à l'intelligence rationnelle, mais à l'intuition ; il parle au cœur. Les symboles mettent la personne à laquelle ils s'adressent, en présence d'une réalité invisible et qui la dépasse, inexprimable par un autre moyen. Le symbolisme chrétien a pour but unique de nous transporter face à face avec Dieu, sans l'intermédiaire de concepts humains. Par le truchement des symboles, nous éprouvons dans notre être tout entier que la Divine Liturgie, les icônes, les temples, les saints Mystères... sont essentiellement œuvres du Saint-Esprit. Ils sont le lieu de la descente, rendue visible, de l'Esprit Saint qui transforme (ou plus exactement qui transfigure) ceux qui en sont témoins, par leur participation à travers leur foi et qui métamorphose⁷⁹ la matière elle-même.

Par les retentissements profonds qu'il suscite, le symbolisme chrétien révèle un monde unifié malgré une apparence de séparation. Nous avons l'impression d'être sous le règne du Diviseur (*diabolos*, cf. note *supra*) alors que nous sommes sous le signe de l'unification par l'Esprit Saint (*symbolos*). Les symboles font accéder à la fois à ce qui est matériel et à ce qui est spirituel,

⁷⁸ Notons que le mot « diable » (*diabolos*) comporte la même base linguistique « jeter », mais le préfixe diffère : « dia » indique la séparation. Le diable est celui qui sépare et oppose : il jette au loin.

⁷⁹ En grec « transfiguration » se dit « *metamorphosis* » et vient du verbe latin « *transfigurare* ». En français ce sont deux synonymes qui peuvent être employés indifféremment quoique dans le vocabulaire théologique du français, principalement forgé par le latin, « transfigurer » est plutôt retenu pour le phénomène de l'illumination du Christ ou de la matière par la Lumière de la Gloire divine, alors que le mot « métamorphose » est plutôt utilisé pour évoquer le changement de forme biologique de certains animaux. Mais savoir que transfiguration signifie « changement de forme » édaire ce mot peu usité hors du vocabulaire chrétien.

à la terre et au Ciel, au créé et à l'incréé, au visible et à l'invisible, à l'immanent et au transcendant. Il implique une vision unitaire du monde sans séparation absolue entre l'humain et le divin, une compénétration de l'un et de l'autre, un univers divino-humain où se rejoignent le fini et l'infini, où s'unissent l'humain et le divin. Un Chrétien ne peut en aucun cas faire l'économie de cette expérience : les symboles sont là pour l'aider à la réaliser.

Nous constatons que le symbolisme est singulièrement proche des « Saints Mystères » ; l'écartier, le minimiser ou s'en passer, révélerait un grand désaccord qui, d'un point de vue orthodoxe, toucherait à l'essence de la foi !

⁵¹⁰⁵ La « Sainte Famille » et son image

Les Orthodoxes sont choqués dans leur foi lorsqu'ils entendent parler de la « Sainte Famille » à propos de Marie, Mère-de-Dieu, de Joseph et de Jésus. Ils peuvent comprendre cette dévotion, mais ils ont conscience des dérives qu'elle ne manque pas de susciter. Car elle n'est justement pas une « vraie famille » puisque Joseph est l'époux non époux de Marie la Toujours-Vierge. Le Père de Jésus est Dieu le Père. Le Christ est né d'une mère sur terre, mais sans père terrestre. Joseph n'a eu que le très humble et sublime rôle de donner un statut social à celle qui voulait consacrer sa virginité et toute sa vie à Dieu et de protéger l'Enfant-Dieu pendant sa jeunesse. Aux yeux des Orthodoxes, cette appellation est équivoque et jette un doute sur le rôle exact de Joseph et donc sur la virginité de Marie.

Mais ils sont surtout tristes et blessés de se voir dérober leur sainte tradition iconographique, régie par des canons (règles) précis — pas seulement esthétiques, mais aussi théologiques — pour faire dire à des pseudo-icônes le contraire de la foi de l'Église. Sont disponibles aujourd'hui des soi-disant icônes, représentant une « Sainte Famille », peinte sous les traits d'une sainte rencontre conjugale, alors que ce n'est pas le cas puisque nous n'avons jamais cessé de proclamer depuis le Concile d'Éphèse (431), la Virginité de Marie. En iconographie, lorsqu'un homme passe son

bras autour du cou d'une femme, et que celle-ci repose sa tête sur l'épaule de l'homme, c'est le signe symbolique de l'union conjugale ! Il y avait bien des tableaux de ce thème, admis à tort par l'Église romaine à la Renaissance, mais ils ne présentaient pas ces gestes et ces attitudes. En revanche, la soi-disant icône actuelle est bien révélatrice de la confusion des esprits et des âmes, puisqu'elle imite l'écriture de l'icône, mais avec la symbolique blasphématoire que nous dénonçons. Cette prétendue icône est un sacrilège à l'égard de la Mère-de-Dieu autant qu'à saint Joseph, une insulte faite à l'Orthodoxie, et un acte hautement anti-œcuménique.

Le désaccord est grand et touche à un point important de la foi !

§106 L'architecture sacrée

L'architecture sacrée a connu la même révolution que l'icographie. L'architecture des églises médiévales, « romanes », était originale, mais semblable à celle des temples universels des églises byzantines, coptes, syriennes, arméniennes ou géorgiennes. Celui qui y pénétrait était immédiatement en relation avec le monde divin qui l'entourait. Entrant dans un temple, il entraînait dans la demeure céleste de Dieu descendue sur terre (cf. § 101).

L'humanisme a apporté le développement des universités et a favorisé un retour aux auteurs, à la philosophie et aux formes antiques, gréco-romaines. Ceci a été l'occasion d'un fantastique essor de la science et de la technique. Et, dans le domaine de l'architecture sacrée, on est aussi passé du temple-microcosme (église dont toute l'architecture représente symboliquement l'union du divin et de l'humain, du Ciel et de la terre, de Dieu et des hommes, du Christ et de l'Église) au temple-prouesse technique de l'homme qui offre à Dieu ce qu'il peut concevoir et réaliser de meilleur (églises dites gothiques). La forme architecturale de ces églises joue avec la lumière, mais ne la transfère pas. Certes, elles s'élancent orgueilleusement vers le ciel,

vers le transcendant, mais la distance avec le ciel est matérialisée et infranchissable (que le Ciel est loin !) au contraire des coupes orthodoxes qui visualisent la descente du Ciel sur la terre et leur réunion. Ce peut être esthétiquement beau, génial, aérien, audacieux, merveilleux, mais ce n'est plus une théophanie, une descente du Ciel sur la terre ; ce n'est plus un Mystère, ce n'est qu'un espace de culte ; ce n'est plus un lieu de rencontre d'un Dieu qui descend sur la terre, mais l'endroit d'un rassemblement d'hommes en Son nom ; ce n'est plus une réception du Dieu qui se donne aux hommes, mais une offrande des hommes à Dieu. Poursuivant la même évolution il est alors normal d'en arriver aux salles « polyvalentes » comme lieux de culte ; c'est plus fonctionnel, plus confortable, et plus rentable (et quelquefois plus œcuménique), mais animé par une froideur glaciale.

C'est un choix, mais l'Église orthodoxe ne peut y souscrire ni y voir le témoignage de la foi universelle des Pères : le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, il touche à l'essence de la foi !

§107 Le mariage

« Selon la tradition latine, ce sont les époux qui, comme ministres de la grâce du Christ, se confèrent mutuellement le sacrement du Mariage en exprimant devant l'Église leur consentement. Dans la tradition des Églises orientales [catholiques, ndr.], les prêtres ou évêques qui officient sont les témoins du consentement mutuel échangé par les époux, mais leur bénédiction est nécessaire aussi à la validité du sacrement. » (Art. 1623).

Dans l'Église orthodoxe, l'échange des consentements ne constitue pas le mariage, mais les fiançailles qui normalement sont indélébiles. Le saint Mystère du mariage est un office de **couronnement** dont le ministre est l'évêque ou le prêtre, mais non les époux. Le mariage n'est pas une « bénédiction nuptiale », mais une succession de prières qui est comme une longue anaphore consécatoire pendant laquelle le ministre du Mystère (le prêtre) implore l'Esprit Saint d'unir les Époux et de manifester (rendre

visible) l'union du Christ et de l'Église à travers la leur. Le mariage des époux est le symbole (cf. § 104), ou « le sacrement », de l'union de Dieu et des hommes.

Le Catéchisme catholique dit encore : « Dans l'épiclèse de ce sacrement, les époux reçoivent l'Esprit Saint comme Communion d'amour du Christ et de l'Église (cf. Épître aux Éphésiens). C'est Lui le sceau de leur alliance, la source toujours offerte de leur amour, la force où se renouvellera leur fidélité (Art. 1624). » L'Église orthodoxe ne souscrit pas totalement à cette proposition : l'union des époux ne manifeste pas une Communion d'amour du Christ et de l'Église, mais une communion de natures entre Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit (à travers le Christ) et les hommes (à travers les époux).

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence du Mystère !

§108 L'anthropologie (ce qu'est l'homme)

Nous avons vu brièvement au § 18 que la théologie orthodoxe enseigne que la nature vraie de l'Homme est celle qu'il connaissait avant la chute du péché originel et que la nature qui est la sienne aujourd'hui est une nature déchue, défigurée et malade.

Dans la conscience catholique, formée par les explications théologico-philosophiques de Thomas d'Aquin⁸⁰, on explique plutôt que la nature de l'Homme est l'état que nous lui connaissons aujourd'hui, alors que l'état paradisiaque d'Adam et Ève était dû au fait que Dieu leur avait accordé des « dons préternaturels » (supra-naturel) qui leur auraient été enlevés après la chute pécheresse. (Le mot « préternaturel » signifie : « qui est en dehors de la nature ». Il est employé pour désigner les dons gratuits, mais pas surnaturels au sens strict, que Dieu avait accordés

⁸⁰ Théologien catholique italien, dominicain, professeur de théologie à Paris, au XIV^e siècle. Il a voulu exprimer la théologie médiévale avec les concepts de la philosophie aristotélicienne. Il a été considéré en Occident comme le seul théologien avec le bienheureux Augustin. À chaque question théologique ou morale on répondait jusqu'au concile Vatican II : « saint Thomas a dit que... »

à l'humanité originelle et qu'elle a perdus par le péché, comme la domination de la raison sur la concupiscence et l'exemption de la maladie et de la mort ». (Louis Bouyer, Dictionnaire théologique. Desclée, 1990).

Il est vrai que beaucoup de théologiens catholiques se sont maintenant fort démarqués de la théologie thomiste. C'est ainsi que le Catéchisme auquel nous faisons référence ne parle aucunement de cet aspect. Cependant, cette conception a eu de graves conséquences dans de nombreux domaines. Certaines ont conduit à des définitions dogmatiques conciliaires auxquelles les Orthodoxes ne peuvent nullement adhérer. Nous allons en voir deux exemples maintenant.

§109 L'Immaculée Conception

Lorsque des gens interrogent des Orthodoxes au sujet de leur foi, ils leur ajoutent très vite, d'un ton affirmatif et réprobateur, assimilant les Orthodoxes aux Protestants : « Vous ne reconnaissez pas la Vierge Marie, n'est-ce pas ? » Bien sûr que les Orthodoxes ont une grande vénération pour la Théotoque, la Mère-de-Dieu ! (cf. § 21). Mais si elle y est tant vénérée, ce n'est pas essentiellement à cause de sa virginité choisie et préservée — que l'on ne met cependant pas en doute — mais à cause de sa relation avec Celui auquel elle a donné notre chair. Tous ceux qui réalisent un tant soit peu la portée de la Révélation selon laquelle « le Verbe s'est fait chair » ne peuvent que s'incliner devant celle qui a accepté de se prêter pour être l'instrument d'un si grand mystère. Voilà pourquoi les Orthodoxes s'adressent à elle en ces termes « toi, plus vénérable que les Chérubins, et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins... ».

Mais ceux qui mettent en doute notre reconnaissance de la doctrine mariale, ont sans doute eu vent d'un décret conciliaire romain tardif que les Orthodoxes ne reconnaissent pas : « l'Immaculée Conception » tel que ce dogme a été défini en 1854 : « Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine, qui tient que la bienheureuse Vierge Marie a été, au premier instant

de sa conception par une grâce et une faveur singulière du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'ainsi elle doit être crue fermement, et constamment par tous les fidèles. »

Aux yeux de l'Église orthodoxe, plutôt que d'exalter la Mère-de-Dieu, cette doctrine la rabaisse au contraire et ils ne peuvent le supporter. En effet, dire que par une grâce particulière (les dons préternaturels), elle aurait été préservée de toute souillure du péché originel, c'est en faire une « sur-femme », presque une « demi-déesse ». Ce dogme spolie la Mère de Dieu de la grandeur de son amour pour Dieu, de sa consécration libre et de son choix sans faille à ne supporter aucun péché. Elle n'a jamais péché, certes, mais c'est par un choix personnel, ce n'est pas parce qu'elle n'avait pas reçu — ou hérité — comme tous les autres hommes des conséquences du péché originel, notamment la tentation, la souffrance et la mort, que même Jésus — qui pourtant est Dieu — a connus, Lui. Le Verbe de Dieu se faisant chair aurait donc assumé la plénitude de la condition humaine, sauf l'adhésion au péché, et Sa Mère, elle-même fille d'hommes, fille de Joachim et Anne, ne l'aurait pas assumée en totalité ?

Dans les catégories théologiques de l'Orthodoxie, il ne peut y avoir de place pour ce dogme. Mais cela ne signifie pas que les Orthodoxes ne croient pas à la virginité de la Mère-de-Dieu. Sur les icônes la représentant, il y a même un signe particulier : trois étoiles ornent son front, son épaule droite et son épaule gauche ; cette expression iconographique rappelle sa virginité **avant, pendant et après** la nativité du Seigneur, son divin Fils.

Le désaccord est grand et, d'un point de vue orthodoxe, touche à l'essence du Mystère !

L'évêque Josif Strossmayer, évêque de Zagreb, le déplorait devant les pères du premier concile catholique du Vatican en 1870, alors qu'il plaidait contre le dogme de « l'infaillibilité pontificale » : « Ah ! Si Celui qui règne en haut désire nous punir en faisant descendre Sa main lourdement sur nous, disait-il, ... Il n'a qu'à nous permettre de faire un dieu du pape, comme nous avons fait une déesse de la Sainte Vierge »

5110 L'Assomption de la Mère-de-Dieu

Un flou doctrinal demeure quant à l'interprétation catholique de la montée au Ciel de la Mère-de-Dieu, son « Assomption ». Certains acceptent l'idée de sa mort, d'autres disent qu'elle ne serait pas morte, mais qu'elle serait montée directement au Ciel, car elle aurait bénéficié de dons préternaturels afin de devenir la Mère-de-Dieu.

Les Orthodoxes, une nouvelle fois, ne souscrivent encore pas à cette interprétation. Selon leur doctrine et conformément à des traditions fort anciennes remontant aux premiers siècles de l'Église, la Mère-de-Dieu serait morte, entourée des Apôtres réunis à Jérusalem. Il y a sur le sommet du mont des Oliviers, un peu à l'est du lieu de l'Ascension de notre Seigneur, une propriété qui a pour nom « La Petite Galilée », où vont toujours les pèlerins avertis. Ce lieu appartient à l'Église orthodoxe de Jérusalem et se trouve sur la résidence du patriarche orthodoxe de Jérusalem.

À la suite de l'invasion musulmane et des croisades, les seuls qui aient pu mettre en valeur les « Lieux saints » furent les religieux laissés sur place par les Croisés, notamment les Franciscains. Les lieux dont ils n'avaient pas la charge sont souvent tombés dans l'oubli, faute d'argent et des aléas politiques et historiques.

N'oublions pas que Constantinople est tombée deux fois : une fois saccagée par les Croisés et les Vénitiens (12 avril 1204) ; le coup de grâce a été porté par l'invasion musulmane (29 mai 1453). L'Empire est alors devenu une ruine, d'où la raréfaction des pèlerins orthodoxes et des moyens financiers à « investir » dans les Lieux saints de « fréquentation secondaire ».

Il y a là quelques restes (une mosaïque de sol) d'une église du IV^e siècle. Elle a été bâtie sur un terrain où la Tradition restée vivante dans l'Église orthodoxe depuis au moins le IV^e siècle, dit que Joachim et Anne y avaient une demeure. Là, le Christ venait souvent avec Ses disciples. (Il y est même apparu ressuscité). C'est au-dessus du Jardin des Oliviers, et de la grotte où Il se rendait et dans laquelle les Apôtres s'étaient retirés et s'étaient endormis pendant que Jésus priait seul sur Son agonie, avant Sa Passion. C'est dans cette propriété que la sainte Théotoque s'était retirée peu avant son trépas.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

Or, pendant qu'elle y priait, l'Archange Gabriel lui est de nouveau apparu et lui a annoncé sa dormition (décès) prochaine. Elle s'est alors rendue sur le mont Sion, de l'autre côté de la vallée du Cédron, dans la maison qu'habitait l'Apôtre Jean qui prenait soin d'elle. Et elle est morte là. Sainte Hélène y a fait construire une immense basilique, en ruine maintenant. Sur l'emplacement de son ancienne abside, les Bénédictins allemands ont bâti un sanctuaire dédié à la Dormition de la Mère-de-Dieu. Sur le narthex de la basilique ancienne (des grandes mosaïques de sols y sont encore intactes), les Orthodoxes y ont édifié un séminaire. Entre les deux, un cimetière également orthodoxe.

Après sa mort, les apôtres providentiellement réunis ont emporté sa sainte dépouille mortelle en procession triomphale de nouveau hors de la ville, à côté du Jardin de Gethsémani, dans une grotte inférieure et là, ils l'ont ensevelie. Son tombeau y est toujours vénéré.

Depuis l'Ascension de Jésus, quand les Apôtres prenaient leur repas ensemble, ils laissaient toujours à Sa place vide, un pain. Sa Mère se tenait à droite. À la fin du repas, Pierre prenait le pain, l'élevait et disait solennellement « Grand est le Nom... » et tous lui répondaient : « ... de la Sainte Trinité ». Un jour, après l'ensevelissement de la sainte Théoïque, au moment où Pierre allait se lever pour prendre le pain du Seigneur, la Vierge-Mère est apparue, a pris le pain et en a fait elle-même l'élévation. Après son apparition, les Apôtres sont allés à son tombeau et, l'ayant ouvert, ils ont constaté qu'il était vide. Ils ont ainsi compris que la Mère-de-Dieu était ressuscitée, comme son Fils et leur était apparue. Comment aurait-il été possible que celle qui avait donné corps à Dieu pût connaître la corruption ? C'était là l'effet de la compénétration de la nature divine dans la nature humaine de la Mère-de-Dieu qui l'avait restaurée et lui avait fait bénéficier de la condition qui sera la nôtre à la résurrection finale. La Mère-de-Dieu en a été les prémices.

Dans certains monastères un office liturgique fort ancien, célébré en fin de repas, les jours de fête, commémore toujours cet événement.

Quelques différences avec le Catholicisme

D'un point de vue orthodoxe, cela ne touche pas à l'essence de la foi mais l'ampute d'une partie non négligeable !

§111 Un clergé marié

Nous avons vu que le clergé séculier orthodoxe (les prêtres de paroisses) est choisi parmi les hommes mariés alors que les prêtres catholiques doivent rester célibataires. Ces deux confessions diffèrent sur ce point, mais c'est un libre choix d'ordre disciplinaire. En théorie, chacune de ces pratiques a ses richesses propres et ses difficultés. La divergence réside principalement dans la manière différente de comprendre les choix de vie (vocation) : il y a d'une part la distinction orthodoxe entre le monde **séculier** (ceux qui vivent dans le siècle, dans « le monde ») et le monde **régulier** (ceux qui vivent sous le régime de la règle monastique), et d'autre part la discrimination plus juridique du catholicisme, entre le **clergé** et les **laïcs**.

Selon l'Orthodoxie, il y a donc deux vocations : celle, normale, du **mariage** et celle, particulière, de la **chasteté** consacrée (monachisme). L'Orthodoxie depuis toujours, ordonne des hommes mariés pour le service sacré de ceux qui ont choisi la première voie et des moines pour celui des personnes vivant dans l'état monastique.

Selon le Catholicisme, le *dis-tingo* se situant entre le clergé et les laïcs, il a été choisi délibérément de prendre pour tous (moines et laïcs) des ministres célibataires ; il n'en a pas toujours été ainsi, mais cela peut être légitime.

Parfois le discours catholique laisserait accroire qu'ils espèrent qu'un clergé marié permettrait à celui-ci d'être plus proche des fidèles et de mieux comprendre les problèmes de ceux-ci. Mais, d'une part, le mariage n'est pas une aide à l'apostolat et la femme

L'Église orthodoxe ne profère aucun jugement sur la pratique catholique en ce domaine. C'est d'ailleurs la discipline que pratique aussi l'Orthodoxie pour les évêques qui sont des hommes devenus moines, soit par choix personnel, soit à la suite d'un veuvage. Notons pour information que si l'Orthodoxie confère le sacerdoce à des hommes mariés, elle n'accepte jamais que des prêtres se marient ultérieurement.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

n'en est pas l'instrument, pour rendre le prêtre plus proche de ses ouailles. D'autre part, dans la mesure où la mission du prêtre est de conduire les âmes vers la connaissance et l'expérience de Dieu, les « problèmes » principaux ne sont pas la résolution des problèmes psychiques, psychologiques, sociaux, familiaux, conjugaux, économiques... mais bien les moyens requis pour la recherche de Dieu. Dans ce cas, si le prêtre-moine connaît ce chemin, il n'est pas moins compétent que le prêtre marié pour guider les âmes sur cette sainte voie. Enfin, les fidèles catholiques auraient bien tort de voir dans un clergé marié la panacée de leurs difficultés : ce genre de vie n'est pas non plus sans engendrer parfois des difficultés pastorales et personnelles.

D'un point de vue orthodoxe, cela ne touche pas à l'essence de la foi !

§112 La question du divorce : une illustration de l'acribie et de l'économie

Les questions de l'indissolubilité du mariage et de l'attitude respective de l'Orthodoxie et du Catholicisme à l'égard des « divorcés » sont encore une différence que nous ne pouvons pas passer sous silence. Comme nous avons pu le constater dans le § 59, alinéa 3, consacré au mariage, la pratique orthodoxe est plus ferme sur le principe de l'indissolubilité du mariage, (du fait qu'elle ne reconnaît pas que le mariage soit dissout, même par la mort !) mais aussi plus indulgente sur les conséquences des échecs que le Catholicisme. Cela vient du fait que l'une a une conscience plus juridique de son fonctionnement que l'autre.

Il existe un principe fondamental dans l'Orthodoxie qui n'a pas l'équivalent dans le Catholicisme – en théorie du moins, car dans la pratique les nécessités pastorales l'impliquent tout de même – sans rentrer dans le cadre juridique dans lequel se situe l'Occident : c'est la distinction entre « l'acribie » (mot grec qui se prononce « acrivie ») et « l'économie ». À vrai dire les opinions des théologiens orthodoxes au sujet de l'« économie » dans l'Église ne s'accordent pas toujours, selon les domaines où elle peut s'ap-

Quelques différences avec le Catholicisme

plier. « L'acribie », c'est la ligne stricte, l'idéal absolu, le respect total de la loi. Alors que « l'économie », c'est l'adaptation plus souple, plus indulgente, nécessitée par des circonstances particulières pour des raisons pastorales. Par exemple, selon l'acribie, les trois premiers jours de carême, les Orthodoxes ne mangent et ne boivent rien, ni jour ni nuit. Par « économie » on autorisera les travailleurs, les femmes enceintes, et bien d'autres cas, à se sustenter par quelque nourriture proportionnée à leurs besoins. L'économie sera plus grande encore pour d'autres qui n'auront pas eu la force de se priver de nourriture, mais qui devraient tout de même marquer ces jours par un effort ascétique proportionné à leurs capacités. Et l'économie sera totale lorsque ceux qui n'auront pas jeûné du tout ne seront pas exclus de la communion pascale. « Venez, vous qui avez jeûné et vous qui ne l'avez pas fait... » selon les propos de saint Jean Chrysostome dans son homélie pascale proclamée tous les ans au cours de l'orthros⁸¹ de Pâques.

Cette divergence constitue un désaccord disciplinaire, mais d'un point de vue orthodoxe, cela ne touche pas à l'essence de la foi !

§113 La morale

Les Orthodoxes ne se sentent pas à l'aise dans la conception catholique de « la morale », car elle est toujours conçue selon des critères juridiques complètement étrangers au sens orthodoxe du salut. La théologie des « mérites », de la « satisfaction », de la « justification », de la « loi naturelle », du « purgatoire », la distinction entre « péchés mortels » et « péchés véniels », les « sacrifices » etc. sont des notions théologiques résolument ignorées de l'Église orthodoxe... De plus, une conception de plus en plus psychologique, jointe à une présentation de plus en plus juridique et contraignante de la morale, a eu tendance à évincer de la conscience chrétienne occidentale la lutte vivante contre le démon et ses

⁸¹ Orthros, office matinal, qui correspond, dans le cycle liturgique catholique, aux Matines et Laudes.

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

œuvres, au profit d'une activité individuelle volontariste. La morale a éclipsé Satan qui en sort le grand vainqueur. Par la suite on s'est encore efforcé de tout réduire à un ensemble de déterminismes intérieurs aux hommes : l'hérédité, le caractère, l'éducation, le milieu social, etc. Cette évolution a permis de dédouaner l'homme de ses responsabilités personnelles en attribuant ce que l'on considérait jadis comme des « fautes » ou des « péchés » à ces prédispositions contre lesquelles il ne peut pratiquement rien opposer. On en vient alors à appeler « bien » ou « normal », ce qui ne l'est pas. Le fatalisme a, à son tour, éclipsé la morale ! Si les Réformateurs du Protestantisme se sont opposés aux premières conceptions trop contraignantes de la morale, ils ont par la suite adopté les thèses psycho-sociales et ont été, souvent, les précurseurs du courant catholique contemporain dans ce domaine.

Nous ne pouvons pas ici analyser dans le détail toutes ces questions qui sont de graves divergences entre les Chrétiens. Mais, ici, d'un point de vue orthodoxe, cela ne touche peut-être pas à l'essence même de la foi !

§114 Les saintes Écritures

Le canon (liste) des livres de l'Ancien Testament est sensiblement – mais pas exactement – le même dans l'Orthodoxie et dans le Catholicisme. Il y a cependant une autre différence. La Bible de référence pour l'ensemble de l'Église orthodoxe est ce qu'on appelle la **Septante**, connue sous le sigle des chiffres romains LXX indiquant soixante-dix. Elle tient son nom de la tradition selon laquelle, au IV^e siècle av. J.-C. soixante-dix sages juifs, furent réunis par le roi Ptolémée Philadelphie, sur l'île de Pharos, à Alexandrie d'Égypte, pour traduire les saintes Écritures. Ils auraient collecté les différents témoignages et traditions des Écritures connus à l'époque, et les auraient traduits en grec, à l'usage des Juifs hellénisés qui s'étaient répandus bien au-delà de la Palestine (Israël), sur tout le pourtour de la Méditerranée. C'est cette « version »-là qui est la version officielle et canonique de l'Orthodoxie et qui a été traduite du

Quelques différences avec le Catholicisme

grec en russe et dans beaucoup d'autres langues des pays orthodoxes. L'interprétation de ces Écritures est très imprégnée des analyses du philosophe juif Philon d'Alexandrie (20 av. – 45 ap. J.-C.), reprises, purifiées, développées et christianisées par Origène, Eusèbe de Césarée, Ambroise de Milan et d'une manière générale par les Pères grecs.

Au IV^e siècle après J.-C. les Juifs, constatant que cette version biblique qu'ils utilisaient depuis six ou sept cents ans était trop « messianique » (trop « christique »), ont refait une traduction que l'on appelle la version « massorétique ». Puis, à Bethléem, saint Jérôme (fin IV^e, début V^e siècles), a traduit cette version en latin et elle est devenue la base des traductions de la Bible qui a cours en Occident. De nombreuses différences existent entre les deux versions. Les Orthodoxes utilisent aussi la version des Massorètes pour éclairer leurs analyses et interprétations des textes bibliques, comme les Catholiques font aussi référence à la version des LXX lorsqu'ils veulent combler des lacunes du texte qu'ils ont sous les yeux.

Une traduction française de la LXX est en cours, sous la direction de madame M. Harl. Hélas, les Orthodoxes en France, souvent formés dans les écoles de théologie catholiques – voire protestantes quand ils suivent leurs études en Allemagne ou en Suisse – ignorent pratiquement cette traduction et conservent la version massorétique.

Cette divergence ne constitue pas un désaccord fondamental et, d'un point de vue orthodoxe, cela ne touche pas à l'essence de la foi, mais donne une orientation très différente à la connaissance des Écritures et implique un esprit spécifique à leurs lecteurs selon qu'ils sont Orthodoxes ou Catholiques !

§115 Sous le règne de la Loi

D'une manière générale, il appert aux yeux des Orthodoxes que le juridisme qu'ils constatent dans le Catholicisme apparente celui-ci au mode de vie des Hébreux durant toute la période de l'Ancien Testament. Il semblerait que l'Occident – tout en croyant

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

que le Messie est apparu sur terre, en confessant que Dieu s'est incarné et d'une manière générale en adhérant par la foi à tout ce qui fait la dogmatique chrétienne — n'aurait jamais pris la pleine mesure des **conséquences de l'Incarnation** (Transfiguration, Déification, « liberté des enfants de Dieu »...)

Tout apparaît comme si, à partir du Haut Moyen Âge, l'Occident s'était réfugié dans le légalisme vétéro-testamentaire du respect de la Loi, le sens de la « justice immanente », du devoir de rendre un culte à Dieu et dans la soif du pouvoir « au nom de Dieu ». C'est ce que les Orthodoxes constatent dans les formes de prosélytisme qu'ils rencontrent dans la pratique « missionnaire » catholique, notamment avec les conversions forcées. Les méthodes de « récupération » des fidèles orthodoxes pour les rattacher par tromperie au Catholicisme (uniatisme⁸²),

Récemment encore, pendant la Seconde Guerre mondiale, les baptêmes forcés en masse ont été pratiqués à la plus haute échelle en Croatie par les Français avec la bénédiction et les encouragements du cardinal Stépinac, « canonisé » sous le pontificat du pape Jean-Paul II.

⁸² L'uniatisme est un mouvement créé par les missions prosélytes de Rome. Ses missionnaires, surtout à partir du XVI^e siècle, ont poussé, souvent de force, des Chrétiens d'autres Églises (dans les « Pays de l'Est » et ceux du « Moyen Orient »), à quitter leurs Églises mères, pour s'attacher — souvent emmenés par une partie de leur clergé — à la communion avec le pape. Rome leur affirmait qu'elle garantissait leur autonomie canonique et liturgique, mais concrètement, jusqu'à ce jour, ces communautés subissent des tentatives incessantes de latinisation plus ou moins prononcée. Les Orthodoxes y voient le signe de ce qui leur adviendrait s'ils s'unissaient au Catholicisme romain. Le père A. de Halleux écrit que c'était un « effort pour réaliser l'unité d'une Église en séparant d'une autre Église des communautés ». Du point de vue romain, le but premier du prosélytisme uniaste ne fut jamais la « séparation » mais bien le « retour » de l'intégralité des Églises « dissidentes » à l'unité catholique (on les appelle aujourd'hui pudiquement les « Églises séparées »). Il est tout aussi offensant pour l'Église orthodoxe que les autorités romaines nomment des patriarches latins sur des sièges apostoliques, parallèlement aux patriarches orthodoxes. Il y a ainsi des patriarches catholiques à Constantinople, Jérusalem, Antioche. Cela montre le mépris des hautes autorités catholiques à l'égard des Églises qui ne lui sont pas attachées. Ce problème ecclésiologique affecte toujours les relations entre Orthodoxes et Catholiques dans de nombreux pays. L'histoire continue. Le 18 août 2013, à Kiev, a été consacrée une gigantesque cathédrale uniaste sur la colline du célèbre « Monastère des Grottes », haut lieu de l'Orthodoxie russe des premières années. *L'Ossevatore Romano*, journal officiel du Vatican, publiait à cette occasion un long article pour dire que l'Église grecque catholique (Uniate) « reprenait sa mission ». Dans une ville comme Kiev où les Catholiques

Quelques différences avec le Catholicisme

l'Inquisition, la négation de la juridiction propre des Églises orthodoxes locales en établissant des « patriarches latins » sur les sièges épiscopaux orthodoxes (Jérusalem, Constantinople, Ukraine, etc.) sont autant de signes de recherche du « pouvoir » qui blessent la conscience et la sensibilité des Orthodoxes, ce que le « dialogue œcuménique » n'arrive pas à effacer (hormis pour le petit cercle fermé sur lui-même des spécialistes et experts des réunions et des colloques).

Le désaccord, là, est très grand et, d'un point de vue orthodoxe, il touche à l'essence de la foi et de la charité !

§116 Vers une « ignominie dévastatrice »

Dans l'Évangile selon Matthieu, Jésus prévient de l'heure de la fin des temps : « Quand vous verrez l'ignominie dévastatrice (souvent traduit par "l'abomination de la désolation") se tenant dans un lieu saint... » Quelle ignominie pourrait être plus dévastatrice que celle de l'apostasie ? C'est ce qu'ont ressenti les Orthodoxes quand ils ont entendu les paroles du pape Paul VI en 1966 : « Nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme ». Et encore, à la clôture du concile Vatican II : « La religion du Dieu qui s'est fait homme, s'est rencontrée avec la religion de l'homme qui se fait Dieu. Il n'y a pas eu de choc, de lutte, d'anathème... Vous, humanistes modernes, sachez reconnaître notre nouvel humanisme : **nous aussi nous avons le culte de l'homme** ». (Dans ses discours, ce pape a repris cette expression à plusieurs occasions, avec insistance).

L'Église orthodoxe ne pourrait reconnaître l'authentique Église du Christ dans une société — fut-elle à vocabulaire reli-

sont majoritairement de rite latin, une cathédrale de rite orthodoxe n'a que le but d'attirer les Orthodoxes locaux et de les tromper. Les prêtres de l'église Santa Maria in Cosmedin, à Rome, nous ont un jour avoué leurs méthodes de prosélytisme approuvées par le pape d'alors, Jean-Paul II : « On rend visite aux familles orthodoxes (c'est le quartier grec de Rome), on leur fait régulièrement des cadeaux de charité, on adopte leur rite, ils prennent l'habitude de venir, puis de communier et un jour on leur dit que puisqu'ils communient chez nous, ils sont catholiques car nous le sommes nous-mêmes. » C'est édifiant, très évangélique et très « œcuménique » !

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

gieux – qui prônerait le culte de l'homme. Ce fut l'idéal de la Révolution française de 1789, qui adorait la déesse Raison et lui célébrait un culte ! Cette autodéification de l'homme a été précisément ce par quoi le diable a fait tomber l'homme aux origines et qui constitue la tentation suprême : « Vous serez comme des dieux » avait dit le Tentateur à la femme. C'était vouloir détrôner Dieu et prendre Sa place. Or, le christianisme de toujours est un **culte rendu à Dieu et non à l'homme**. L'Église aime et sert les hommes, et leur fait confiance, mais elle ne rend de culte qu'à Celui qu'elle adore, Dieu. Ce culte humaniste est l'aboutissement de l'évolution de la raison que nous avons constaté dans ce que les Orthodoxes perçoivent comme les dérives de l'Occident chrétien.⁸³

Pourtant, l'évêque de Cracovie, Karol Wojtyła, avant d'être le pape Jean-Paul II, dans son livre « Le Signe de la Contradiction » (édit. Fayard, 1979, p. 46) stigmatisait la négation moderne de l'existence de Dieu et la volonté de se libérer de Lui pour que l'homme s'affirme, lui-même. Et c'est en ce sens, à contre-exemple, qu'il citait de L. Feuerbach, *in* « Entretiens sur l'essence

⁸³ Remarquons que cette nouvelle doctrine n'est pas si récente que cela. Elle résulte d'une décision d'adapter le Catholicisme à l'évolution politique, économique, technique et sociale du monde contemporain. En 1963, le pape Jean XXIII, celui qui a convoqué et ouvert le Concile Vatican II (1962-1965), avait publié l'encyclique *Pacem in terris* (une encyclique est une lettre officielle et solennelle que le pape adresse à tous les évêques et fidèles catholiques ; elle porte le nom de ses premiers mots en latin) dans laquelle il déclarait que « c'est l'ordre moral lui-même qui exige la constitution d'une autorité publique de compétence universelle ». Dans ce texte officiel, représentant la pensée et les directives de la tête infallible du Catholicisme, il approuvait – à quelques nuances près – la Déclaration des droits de l'Homme de 1948 et déclarait qu'elle était « un pas vers l'établissement d'une organisation juridico-politique de la communauté internationale » (§§ 131 à 146 de l'encyclique).

Et le mouvement perdure : en 2005 le pape Benoît XVI dans son « Message de Noël *Urbi et Orbi* » encourageait les hommes à s'engager dans « l'édification d'un nouvel Ordre Mondial ». Quatre ans plus tard (juillet 2009), le même, dans son encyclique *Veritas in caritate* déclarait : « qu'il était urgent de réformer l'Organisation des Nations Unies comme celle de l'architecture économique et financière internationale en vue de donner une réalité concrète au concept de famille des nations... » (§ 67 de l'encyclique).

Quelques différences avec le Catholicisme

de la religion » ces lignes stupéfiantes : « **Nous devons à la place de l'amour de Dieu reconnaître l'amour de l'homme comme l'unique et véritable religion** : à la place de la foi, un Dieu propagea la foi de l'homme en lui-même, en ses propres forces, propagea la foi que le sort de l'humanité ne dépend pas d'un être se trouvant au-dessus d'elle, mais qu'il dépend uniquement d'elle, que le seul démon de l'homme est l'homme lui-même, l'homme primitif superstitieux, égoïste et méchant, et que **le seul Dieu de l'homme est l'homme lui-même**. »

S'il s'avérait que ce point de vue soit la position officielle et définitive du Catholicisme, ce désaccord-là serait immense et, d'un point de vue orthodoxe, il toucherait à l'essence de la foi : ce serait un changement de religion, une apostasie !

§117 Janus ?

Le dieu Janus de la mythologie romaine est bifrons : il est représenté avec deux visages opposés, une face tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir. Au regard de l'Orthodoxie, le Catholicisme ressemble parfois à Janus, tant il est écartelé entre deux tendances. Tantôt il paraît se tourner vers un parti-pris rationnel menant à la dangereuse sécularisation, dont le Protestantisme est pour l'Occident une des formes les plus complètes, ou encore vers cette forme plus radicale que nous dénonçons dans l'article précédent. Tantôt il entend emprunter à l'Orient chrétien (et même dans certains cas à l'Extrême-Orient non chrétien, dans lequel on croit trouver une « spiritualité » ou un « sens du sacré » qui ferait ici défaut). Il faut voir le nombre d'ouvrages de spiritualité et de théologie orthodoxes, la mode des icônes dans de nombreuses églises, des emprunts liturgiques, et parfois une vision ou un vocabulaire et des notions traditionnellement orthodoxes se répandre dans les communautés ou paroisses catholiques pour constater la forte « tentation » que l'Orthodoxie représente pour notre Occident encore chrétien. Du point de vue orthodoxe, l'évolution générale de ces soixante dernières années conduit le Catholi-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

cisme davantage vers l'ouest rationaliste. Ainsi les Orthodoxes ont-ils vu, après le Concile de Vatican II, le Catholicisme se « protestantiser » de plus en plus, donc s'éloigner de l'Orthodoxie. Ils le constatent notamment dans la Liturgie et dans l'Office divin : les Heures, Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, Nones, Vêpres, Complies et même la messe, se sont alignés, dans les faits, sur l'Office Protestant de Taizé, dans l'espoir de les rendre plus conformes à l'esprit des protestants, mais au détriment des nombreuses similitudes qui existaient jadis avec les offices et la Liturgie orthodoxes.

§118 Le « Je crois en Dieu »

Quand on demande à un Orthodoxe quelle est sa foi, il proclame immédiatement le « Je crois en Dieu » qu'il connaît par cœur et qui résume d'une manière concise toute la révélation issue de l'enseignement de Jésus Dieu-Homme, reçue et transmise par les Pères de l'Église.

Je crois en un seul Dieu Père, Tout-Puissant, créateur du Ciel et de la terre, de tout ce qui est visible et invisible.

Et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré par le Père avant tous les siècles ; Lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ; qui pour nous les hommes et pour notre salut est descendu des cieux, s'est incarné du Saint-Esprit et de la vierge Marie et s'est fait homme ; qui a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, a souffert et a été enseveli ; qui est ressuscité le troisième jour selon les Écritures ; qui est monté aux cieux, et siège à la droite du Père ; qui revient en gloire juger les vivants et les morts et dont le règne n'aura pas de fin.

Et en l'Esprit Saint, Seigneur, vivificateur qui procède du Père ; qui avec le Père et le Fils est adoré et glorifié ; qui a parlé par les prophètes.

En l'Église, Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Je confesse un seul baptême pour la rémission des péchés. J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. Amen.

Quelques différences avec le Catholicisme

§119 Des erreurs dans la traduction de la confession de la foi

* Dans la proclamation solennelle de notre foi, le *Credo* ou « Je crois en Dieu... », nous avons relevé une énorme différence avec l'ajout du « filioque » (cf. § 87). Mais il y en a d'autres que l'on relèguera facilement au rebut, prétextant que c'est affaire de spécialistes. Nous devons dire que le problème est plutôt une question de traduction qu'une divergence entre nos deux confessions, car l'une et l'autre pensent de fait la même chose. Cependant, la traduction est vraiment indigente, et porte à conséquences dans ses implications : ce qu'il ne convient pas de développer plus avant. C'est en revanche, ici le lieu et le moment de pointer du doigt ces erreurs.

* Passons brièvement sur la ponctuation (que nous soulignons en rouge) : nous lisons habituellement « Je crois en un seul Dieu, Père Tout-Puissant etc... ». C'est logique dans l'ordre de la syntaxe française, mais pas dans le sens théologique du credo. Il faudrait lire : « Je crois en un seul Dieu Père, Tout-Puissant, créateur du Ciel et de la terre », car cette confession exprime notre foi au sujet du Père, puis, dans la proposition suivante notre foi au sujet de Jésus-Christ, enfin dans celle d'après du Saint-Esprit. À chaque fois après les avoir nommés, on proclame leurs attributs : le Père est Tout-Puissant etc. ; Jésus-Christ est Fils unique etc. ; le Saint-Esprit est Seigneur, vivificateur etc. Situer la virgule entre Dieu et Père crée un déséquilibre dans notre confession entre les trois Personnes. La Première semble différente des deux autres... mais qui sera sensible à cela ? Pourtant !

* Au sujet du Fils, la traduction la plus commune dit : « né du Père avant tous les siècles... » alors qu'au verset suivant il est dit « engendré, non créé... ». En grec c'est le même mot, pourquoi deux traductions différentes ? Mettre « né » à la place de « engendré » qui semble plus savant, tend à vulgariser la Profession de foi et, de plus, fait du Fils un enfant issu d'un père comme un rejeton humain et non comme le Verbe engendré (cf. § 14). Et que l'on ne nous dise pas que c'est trop savant ! Il y a cinq ans personne ne savait ce qu'était la théorie du « *gender* » et tout le monde en parle

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

aujourd'hui. Quand il le faut, on emploie les termes techniques, même rébarbatifs. On sait bien s'initier au vocabulaire médical lorsque notre santé ou celle de nos proches est atteinte ! Mais la foi devrait être dite avec des mots enfantins, elle ?

* Au même verset : « engendré, non créé, de même nature que le Père... ». Cette « traduction » est un non-sens. Elle élimine tout le mystère. Dire que deux objets sont de même nature, signifie qu'ils ont des natures semblables. L'eau des nuages et celle de l'océan ont des natures semblables (H₂O). Leurs caractéristiques se ressemblent ; elles ont en commun des caractéristiques essentielles au point de pouvoir être considérées comme appartenant au même type, l'eau. Mais, si elles sont semblables, elles sont complètement distinctes les unes des autres et il n'y a aucun autre lien entre elles qu'une ressemblance.

Ce n'est pas le cas du Père et du Fils qui sont consubstantiels, c'est-à-dire qu'ils possèdent une unique nature et non pas que leurs natures sont identiques. Pour reprendre l'exemple donné par Vladimir Lossky : « La divinité est indivise dans les individus, de même que dans trois soleils contenus l'un dans l'autre il y aurait une seule lumière par compénétration intime ». L'enjeu est de taille : dans ce cas (consubstantialité) il y a un seul et unique Dieu, dans l'autre cas (même nature) il y a une dualité en Dieu, c'est-à-dire qu'il y a deux dieux. Dire dans une confession de sa foi que le Père et le Fils ont une même nature, c'est le retour – non intentionnel, certes, mais *de facto* – des mythologies grecques ! Alors, faut-il modifier les traductions pour les rendre plus audibles au risque de tordre la vérité ou bien est-il préférable de garder « l'orthodoxie » des mots et les expliquer éventuellement par une catéchèse adaptée ?

§120 Le « Notre Père »

« Notre Père qui es aux cieux, que Ton Nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite comme au Ciel sur la terre, donne-nous aujourd'hui notre pain substantiel, remets-nous nos dettes comme nous les remettons, nous aussi, à nos débi-

Quelques différences avec le Catholicisme

teurs, et ne nous laisse pas succomber à l'épreuve, mais délivre-nous du Malin ».

§121 Un « Notre Père » édulcoré

* Au quatrième verset du « Notre Père » on traduit : « Que Ta volonté soit faite, sur la terre comme au Ciel » Mais ce n'est pas ce que saint Matthieu rapporte des paroles du Christ. Jésus dit « comme au Ciel, sur la terre » c'est-à-dire que ce qui est dans le Ciel se fasse aussi sur la terre. Le Ciel est la référence, le modèle, le prototype. Nos traductions induisent le contraire, on se fait une image du ciel de ce que nous connaissons de la terre. C'est toujours le même regrettable humanisme que nous avons évoqué à plusieurs reprises (cf. §§ 103, 106, 116).

* Au verset suivant : « donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour (ou quotidien) » Quel est donc ce pain ? La nourriture pour survivre quotidiennement ? Ce serait encore une forme de l'humanisme social dans le même esprit que ce que nous venons de démontrer ci-dessus. Or Jésus nous a recommandé de ne pas nous en préoccuper et Il nous a assuré que si on faisait confiance au Père, Il nous l'accorderait selon nos besoins ! En réalité, d'après les Pères de l'Église qui se sont posés les mêmes questions que nous, ce pain est le pain « qui descend du Ciel », comme dit saint Jean, c'est-à-dire le Christ, pain du Royaume. Dans ces conditions, la traduction la plus juste qu'utilisent beaucoup de communautés orthodoxes, mais pas toutes, serait « donne-nous aujourd'hui notre pain substantiel. » Le mot français « substantiel » n'est pas mauvais, puisqu'est dite « substantielle » une nourriture suffisante pour nourrir toute la substance de l'homme – ou toutes ses substances – c'est-à-dire non seulement le corps, mais aussi l'âme.

* Les Orthodoxes de langue française disent ensuite : « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons, nous aussi, à nos débiteurs » alors que la traduction commune adapte en : « pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Est-ce la même chose ? De l'avis des Ortho-

L'orthodoxie : qu'est-ce que c'est ?

doxes, non. La seconde interprétation en fait un phénomène moral : pardonner à ceux qui nous font du mal. La première, comme saint Matthieu l'a transcrite de la bouche de Jésus, nous met dans la situation des deux débiteurs de l'Évangile où l'un remet à celui qui lui devait une somme colossale impossible à rendre, alors que cet heureux bénéficiaire ne remet même pas une somme modique à son propre débiteur. Cette comparaison est soulignée par le « nous aussi », qui nous compare en même temps au Père, dont nous devons imiter la bonté et la mansuétude. Le « Notre Père » nous met face à un choix crucial, que la traduction habituelle escamote complètement : imiter la bonté de Dieu, ou nous renfermer sur notre égoïsme naturel.

* La traduction de ces trois versets pourrait encore être acceptée malgré son indigence si nous n'en arrivions pas au verset suivant dont la traduction œcuménique est totalement inacceptable : « ne nous soumettez pas à la tentation... ». Dieu serait donc enclin à nous « soumettre à la tentation » ? Ceci correspondait bien à une certaine théologie qui a eu cours pendant des siècles et qui venait des conceptions philosophiques de Thomas d'Aquin qui fut pendant longtemps le seul docteur incontesté de l'Église latine. Fort heureusement certaines de ses conceptions sont plutôt marginalisées maintenant et des théologiens ont essayé de corriger la traduction litigieuse en écrivant « ne nous soumettez pas à l'épreuve », ce qui serait déjà plus acceptable. Mais de grâce, ne retenons surtout pas la traduction officielle qui est dite « œcuménique » dont l'usage a été accepté par Rome et adopté, hélas, par des paroisses et communautés orthodoxes francophones : « ne nous soumettez pas à la tentation ». Ceci est à la limite du blasphème. Dieu ne soumet pas à la tentation!!! Un Dieu tyran, non, merci !⁸⁴

⁸⁴ Pour approfondir, se reporter au très beau livre de Jean-Marie Gournil, *Ne nous laisse pas entrer dans l'épreuve. Une nouvelle traduction du Notre Père*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2004, 168 pages. Complété par la note de lecture du patrologue Jean-Claude Larchet :

http://www.orthodoxie.com/lire/recensions/jeanmarie_gournil/

Quelques différences avec le Catholicisme

« Ne nous laisse pas entrer dans l'épreuve » ou « ne nous laisse pas succomber dans l'épreuve » serait alors la meilleure traduction. En effet, le mot « tentation » revêt une connotation morale, et force nous est de reconnaître que, malgré notre prière que Jésus a pourtant promis d'exaucer, nous entrons souvent en tentation, et, hélas, nous y succombons aussi. Alors, Dieu serait-Il sourd, ou bien notre prière serait-elle stérile ? La question est donc : de quelle épreuve s'agit-il ... ?

... Ce ne sont sans doute pas les inévitables épreuves que la vie nous réserve, difficultés douces ou tragiques, physiques, psychiques, morales ou spirituelles. Il est plutôt question de l'épreuve suprême à laquelle on demande à Dieu, non de nous l'enlever, mais de ne pas nous y laisser et de nous en relever ! Il ne fait aucun doute que ce soit l'épreuve à laquelle Jésus a été confronté lors de sa prière solitaire dans le jardin de Gethsémani et qui Lui a fait verser de la « sueur en forme de caillots de sang, descendant sur la terre » (Évangile selon Luc 22,44), tant l'épreuve était terrible. Épreuve qu'Il a supportée jusque sur la croix, dans son sentiment de déréliction (abandon) totale et dont Il s'est montré vainqueur en soumettant Ses volontés – volonté divine en tant que Dieu et volonté d'homme en tant qu'homme – à Celle de Son Père : « Père, si tel est ton dessein, emporte cette coupe loin de moi ! Cependant, que, non ma volonté, mais la tienne arrive ! » (*idem* v. 42) ou, selon Matthieu : « Mon Père, s'il est possible que passe loin de moi cette coupe ! Cependant, non comme moi je veux, mais comme toi... » (26,39).

Une analyse plus approfondie, impossible à résumer dans le cadre de cet ouvrage, montrerait que cette suprême épreuve serait celle d'une sorte d'écroulement spirituel de la personne de Jésus, dans le cadre de Sa kénose, cf. § 25 (ce qui pour Lui ne fut qu'une tentation à laquelle Il ne succomba pas, grâce à Son humble soumission, pleine de foi, en Son Père) et qui ne serait autre que « l'acédie ».

L'acédie désigne une sorte d'abattement, de dégoût des choses spirituelles, de désir mêlé de crainte d'abandonner la foi, accompagné d'angoisse de se savoir

C'est déjà à cela que Jésus s'était confronté au début de Sa vie publique, lorsqu'il jeûna dans le désert près de Jéricho : « Il est amené par l'Esprit dans le désert, quarante jours, **épruvé** par le diable » (Évangile selon S. Luc 4, 1-2). D'ailleurs l'Évangéliste précise qu'à la fin de ce séjour, « ayant achevé toute épreuve, le diable s'écarte de Lui jusqu'au temps... » (*idem* 4, 13). Ce temps n'est pas précisé dans ce passage de l'Évangile, mais il nous est révélé dans l'épisode de l'agonie dans le jardin Gethsémani, évoqué ci-dessus. Dans notre prière, nous demandons donc à Dieu de nous donner la force de nous en relever **aussi**, lorsque cette épreuve nous assaille. « Ne nous laisse pas succomber à l'épreuve... »

* Enfin la traduction œcuménique écrit encore : « délivre-nous du mal. » Faux ! Il ne s'agit pas d'être délivré du mal, ce qui est une notion philosophique et dans ce cas qu'est-ce que le mal ? La maladie ? La souffrance ? La mort ? La guerre ? Les catastrophes dites naturelles ? Ce serait encore une interprétation bien humaine qui n'ouvre pas de perspective sur le Royaume des Cieux dans lequel Jésus est venu nous introduire (sauf si l'on pensait que ce Royaume serait une terre « plus juste »). Le mot grec ainsi traduit vise celui qui est à la source du mal, le Malin, c'est-à-dire le Diable. Mais traduire par « mal » permet d'évacuer de nos conceptions philosophico-religieuses la reconnaissance du Diable et des démons, ce qui est bien conforme à l'esprit de notre époque qui veut en nier l'existence, alors qu'il

loin de Dieu, avec l'impression qu'il nous aurait abandonné par notre propre faute, ce qui ne fait qu'engendrer une tristesse de l'âme et une paralysie de la volonté, et une véritable asthénie générale. En tant que tentation, c'est une très rude épreuve, mais y succomber serait « le plus accablant, le plus grave des vices, et il n'est pas de pire passion qu'elle » (parole rapportée d'abba Poemen, in Apophthegmes). C'est une tentation que connaissent souvent les hommes qui cherchent Dieu de toutes leurs forces et Lui consacrent leur vie. Les Pères du monachisme l'ont longuement présentée et ont mis en garde contre elle. Elle pourrait être mortelle pour l'âme, mais elle est pourtant purificatrice et témoigne, de la part du sujet tenté, de son attachement gratuit et indéfectible, malgré ses impressions, au Père, dans le Fils qui a supporté cette épreuve afin de nous permettre de la supporter aussi, par la force du Saint-Esprit.

se montre de plus en plus ouvertement à visage découvert. Changer « malin » en « mal » c'est lui accorder, *ipso-facto*, la victoire : il a gagné, il œuvre mais on ne le connaît plus, donc on ne s'oppose plus à lui. Mais c'est de lui que le Seigneur nous délivre effectivement, et c'est justement pour cela qu'il est venu sur terre et qu'il nous envoie l'Esprit Saint.

§122 Le Signe de la Croix

« Vous faites le Signe de la Croix à l'envers ? », dit-on souvent aux Orthodoxes. Mais qui le fait à l'envers et où est l'endroit et où est l'envers ? C'est un signe très ancien puisqu'il remonte au moins au II^e siècle. Pour faire le Signe de la Croix, les Orthodoxes unissent le pouce, l'index et le majeur de leur main droite en « symbole » des trois Personnes de la Sainte Trinité unies en une unique essence. Puis, dans la paume de la même main, ils recourbent l'annulaire et l'auriculaire, symbolisant l'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique Personne du Fils. Ils expriment ainsi leur foi en la Trinité Sainte.

Puis ils portent leurs doigts ainsi réunis sur le front, puis sur le ventre d'un large mouvement, puis sur leur épaule droite et ensuite sur celle de gauche. La main droite est (habituellement) celle par laquelle l'homme travaille. Or, aux origines du monde, le Fils-Verbe de Dieu a « travaillé » à la création du monde. Ainsi, symboliquement la droite représente-t-elle le Christ. Pour l'honorer, ils commencent donc le Signe de la Croix par la droite et finissent par la gauche. (C'est aussi la raison pour laquelle, par exemple, on se « serre la main » de la droite ou que l'on baise la main droite de celui que l'on veut honorer, etc.)

En revanche, lorsque le prêtre bénit les personnes ou les êtres, il le fait de gauche à droite par rapport à lui-même, de manière à ce que la Croix ainsi signifiée s'imprime de la droite à la gauche de ceux qui en reçoivent le signe et qui lui font face.

Vers le XII^e siècle, on a pris en Occident l'habitude de se signer avec la main tout entière, les doigts tendus et dans le même ordre que le prêtre le faisait sur les fidèles, c'est-à-dire de gauche

à droite. L'habitude est restée. Le pape Innocent III (cf. n. 63), que l'on interrogeait sur ce sujet, écrivait en 1100 : « Le signe de la croix doit se faire avec trois doigts, parce qu'on le trace en invoquant la Trinité, dont le prophète dit : Il a soutenu sur trois doigts la masse de la terre (Isaïe 40, 12). Il est tracé de haut en bas, et est ensuite coupé de droite à gauche, parce que Jésus-Christ est descendu du Ciel en terre et a passé des Juifs aux Gentils. (c'est-à-dire que le salut qu'il est venu apporter aux Juifs a été étendu aussi aux nations païennes). Certains, cependant, font le signe de la croix de gauche à droite, parce que nous devons passer de la misère à la gloire, tout comme le Christ est passé de la mort à la vie, et du séjour des ténèbres au paradis... »

Lorsque jadis les évêques catholiques faisaient le signe de la bénédiction, ils réunissaient dans la paume de leur main droite, le pouce par-dessus l'annulaire et l'auriculaire (trois doigts réunis : un seul Dieu, trois Personnes) et, en extension, mais accolés, l'index et le majeur (une personne divine, deux natures en Christ). Le signe est identique. Les « Vieux croyants » (schisme russe du XVII^e siècle) en Russie, se signent encore de même.

Ce désaccord, d'un point de vue orthodoxe, ne touche pas à l'essence de la foi, il est de l'ordre de la différence disciplinaire, mais il témoigne d'une tendance occidentale fort ancienne à cléricaiser l'Église (les fidèles imitent le prêtre) et dénote un changement profond de perspective. Il n'y a cependant pas là motif à créer un schisme ni même une hostilité. (Pour une fois les Orthodoxes sont d'accord avec Innocent III, qui les méprisait pourtant !)

§123 La prière discursive

Dans le Catholicisme, depuis les XI^e, XII^e siècles, sous l'influence d'Anselme de Cantorbéry (mort en 1109), l'analyse, la réflexion, l'expression personnelle ont acquis une place prépondérante dans la prière. De là sont apparues peu à peu des « méthodes de méditations » comme bases de la prière. Ces méditations sont une sorte d'exercices mentaux qui mettent en jeu la réflexion de l'intelligence et des représentations de l'imagination. Gérard

Groote (1340-1383) dans une homélie de Noël, enseignait ainsi que le thème principal de la méditation devait être une représentation mentale de la naissance et de ses conditions historiques, sociales du Christ : une représentation de la vie et de la passion de Jésus, etc. Ceci devait amener à la prière puis à l'imitation de la vie de Jésus. La part faite à l'imagination — se représenter les conditions et la scène — (de la nativité du Christ dans cet exemple ou de n'importe quel épisode de la vie de Jésus ou de la Vierge), a pour but d'amener le « contemplatif » à se transposer par la pensée dans le temps et le lieu du mystère médité. Ceci a donné naissance aux méthodes très structurées des « écoles de spiritualité » dont les méthodes ignatiennes (de Ignace de Loyola † 1556), celles de l'école du Carmel (Thérèse d'Avila † 1582, Jean de La Croix † 1591), de François de Sales († 1622) ou la méthode sulpicienne (J-J Olier † 1657).

Toutes ces méthodes sont basées sur les mêmes principes, que l'on retrouve dans la pratique du chapelet (ou rosaire), pendant la récitation duquel il est proposé de « méditer » sur un aspect ou un autre des différents mystères de la vie de Jésus ou de Sa Mère. Ainsi il y a des « mystères joyeux, glorieux ou douloureux », et même « lumineux », depuis leur introduction récente à la demande du pape Jean-Paul II.

L'Église orthodoxe au contraire, met résolument en garde contre l'imagination dans la prière. Pendant la prière, même quand elle est pratiquée en égrenant également un chapelet⁸⁵, il est recommandé avec insistance de chasser toute forme de pensée, d'analyse, d'imagination, de réflexions, d'images, de représentations ou d'impressions, pour ne garder que la conscience de la présence de Dieu dans notre condition de pécheurs. La pratique assidue de cette prière peut conduire normalement à la « prière du cœur » (pas de la tête, pas de l'intelligence).

⁸⁵ Les Orthodoxes utilisent des chapelets — ou Komboskini (de *skini*, suite, ou fil, ou chaîne et de *kombos*, nœud) — qui sont souvent faits de 10, 33, 50, 100 ou 300 nœuds très complexes. À chaque nœud ils prononcent la « Prière de Jésus » : « Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. »

Elle devient spontanée (mais n'est pas une simple habitude), elle est l'humble conscience de la présence du Christ dans le cœur de la personne, et le « dialogue » de celle-ci avec Lui. C'est une sorte de « Mystère » (cf. § 47 & n. 45) dans lequel « le Nom de Jésus, présent dans le cœur humain, lui communique la force de la déification... la lumière du Nom de Jésus illumine, à travers le cœur, tout l'univers⁸⁶. »

Comme nous le constatons, la première manière de prier induit que la vie avec Dieu se situe au niveau de la connaissance intellectuelle (rationnelle) par la réflexion et l'imagination. L'union est, dans ce cas, une connaissance. La seconde, se situe à la fois au niveau le plus profond de l'âme, c'est un simple « vouloir de Dieu » et au niveau le plus profond de la personne humaine – son cœur – c'est le fruit de la présence transformante (transfigurante) de l'Esprit Saint, dans le cœur de l'homme, et, partant, dans tout l'univers. Si la générosité et la bonne volonté des orants ne sont pas en cause et ne conditionnent pas directement le salut éternel de la personne, « l'efficacité » immédiate de la prière est en jeu. L'une nourrit l'intellect, l'autre l'esprit (âme). L'une apporte une connaissance humaine, l'autre l'expérience au-delà du sensible de l'Être Divin et de l'éternité.

Cette différence n'est pas anodine. D'un point de vue orthodoxe, elle ne touche pas à l'essence de la foi, mais elle introduit de graves divergences au niveau de l'exercice de la vie spirituelle, donc de l'expérience concrète de la personne pendant sa vie sur cette terre.

§124 Le monachisme

Durant les trois premiers siècles de l'Église, des ascètes et des vierges se vouaient à Dieu, généralement à proximité des villes où ils vivaient en étroite relation avec la communauté chrétienne locale. Ils se distinguaient des autres chrétiens par une consécration à la virginité, une ascèse amplifiée et une place

⁸⁶ S. Boulgakoff, in L'Orthodoxie.

plus importante réservée à la prière et à la lecture spirituelle des saintes Écritures. Puis, vers la fin du III^e siècle et tout le IV^e, leur nombre se multipliant considérablement, nous assistons à l'organisation du monachisme proprement dit. En parallèle avec les ascètes et les solitaires (anachorètes) qui se retiraient dans le désert pour fuir « le monde » et se consacrer plus exclusivement à la prière, les moines et les moniales se sont groupés en monastères pour y mener une vie commune. Ils se sont dotés de règles de vie, inspirées par l'enseignement, puis par les écrits, d'hommes de Dieu animés par l'Esprit-Saint, réputés pour leur grande expérience et leur profond discernement spirituel. Les tout premiers ont surgi dans les déserts de Syrie et d'Égypte. Ce sont les « Pères du désert ». Ils perpétuaient certainement une tradition antique de réclusion d'hommes de foi et de « sages » égyptiens des siècles précédant le christianisme, qui se retiraient dans des grottes pour se consacrer à la méditation et à la contemplation, dès l'époque pharaonique.

L'organisation du monachisme orthodoxe est, depuis, restée la même dans ses principes. Ainsi, dans toute l'Orthodoxie y a-t-il **un ordre monastique unique**. À l'intérieur de celui-ci, les monastères peuvent avoir des physionomies différentes et des activités pastorales ou caritatives variées, mais avec les mêmes « règles » fondamentales. Demeurent toujours des solitaires – ermites et anachorètes – et des cénobites⁸⁷. Parmi ceux-ci il peut y en avoir qui, parallèlement à leur vie communautaire, aient une mission caritative (soin des malades, hôpitaux, écoles, orphelins, etc.).

Vers le IX^e siècle, le monachisme occidental s'est diversifié. Des fondateurs se sont sentis investis d'un charisme particulier et ont fondé de nouvelles communautés pour lesquelles ils ont écrit des nouvelles règles en fonction des besoins particuliers que ressentait l'Église d'Occident. Puis, ces « ordres » évoluant,

⁸⁷ Les cénobites vivent dans des *cœnobia* (pluriel de *cœnobiium*) Ce sont des monastères dans lesquels les moines vivent en communauté, ne possédant rien en propre, soumis par l'obéissance aux directives de leur père spirituel, ayant tout en commun : les offices liturgiques, les repas, le travail.

des « réformateurs » ont voulu revenir à une forme plus proche de l'idéal primitif de leur ordre et ont créé des « branches » diverses du monachisme. C'est ainsi qu'ont fleuri une multitude de règles et de styles de vie monastique très variés, y compris dans le choix du vêtement monastique, chaque ordre se distinguant des autres par un habit différent. L'Église romaine a répondu aux circonstances et à la culture des croyants en fonction de ses besoins par les moyens qu'elle a jugés utiles. Cela a permis à nombre de personnes de trouver leur épanouissement dans des vocations spécifiques.

Il y a certes une nette différence entre les pratiques orthodoxe et catholique dans ce domaine, mais d'un point de vue orthodoxe cela ne touche aucunement à l'essence de la foi, et constitue même une richesse certaine.

5125 Action et contemplation

Dans le Catholicisme une distinction est faite entre action et contemplation, la vocation active et la vocation contemplative, les ordres actifs et les ordres contemplatifs.

Est actif celui qui agit. Dans son acception théologique, l'**action** désigne le travail dans des œuvres charitables et vertueuses ou un engagement dans la vie du monde au service du prochain. Il se distingue de la contemplation.

La **contemplation** (du latin *contemplatio* « regarder attentivement ») est un regard intérieur tourné en permanence vers Dieu et Son action parmi les hommes et dans le monde, particulièrement dans le cœur du « contemplatif » dont il dirige les mouvements. Ce regard procède de l'amour pour Dieu et vise à « éprouver » intérieurement l'amour reçu de Dieu. Il est conditionné par la paix et la pureté du cœur. L'oraison contemplative est une prière où prédomine un simple regard intérieur mû par des élans affectifs à l'égard de Dieu.

On considère que parmi les deux sœurs de Lazare, Marie représente le type de la vie contemplative alors que Marthe incarnerait la vie active. « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu

te mets en tumulte autour de tant de choses ! Or de peu il est besoin – ou d'un seul... – Marie a élu la bonne part qui ne lui sera pas ôtée » (Évangile selon Luc 10,41-42).

Parmi les ordres religieux et monastiques, il y en a donc qui sont voués exclusivement à la prière de ses membres, d'autres au travail charitable pour l'édification du monde.

Selon le Catholicisme ou selon l'Orthodoxie les mêmes mots ne recouvrent pas les mêmes concepts. Pour l'Orthodoxie, chaque personne, vivant dans le monde ou dans un monastère – ou même recluse – est appelée à être **et active et contemplative**. La personne est **active** tout le temps pendant lequel elle doit œuvrer avec effort à sa conversion et à sa prière. C'est un temps d'apprentissage, de dépouillement volontaire et de lutte contre les passions, temps qui peut durer toute une vie. Une fois l'âme purifiée des passions, elle peut accéder à une forme plus sublime de la vie spirituelle – la contemplation – où Dieu la dirige sans qu'elle doive intervenir par sa volonté et ses efforts. Elle a alors atteint l'« hésychia ». L'esprit contemplatif lui fait accéder à l'union à Dieu qui la conduit à la « connaissance essentielle ».

Selon le père Placide Deseille (in « L'Évangile au Désert », note 3 du « discours au sujet de l'abbé Philémon ») : « La connaissance essentielle est une expression qui désigne le plus haut degré de la contemplation... Elle n'est pas une connaissance intellectuelle supérieure, mais une expérience de la présence divinisante de Dieu en nous, une rencontre personnelle et silencieuse des divines Personnes qui nous transfigurent de leur lumière. L'âme purifiée devient comme le vivant miroir où elle découvre et goûte Dieu en prenant conscience d'elle-même. »

Comme nous le voyons, il n'y a dans cette conception de la « contemplation » aucun caractère affectif ; elle se situe à un autre niveau de la personne. Par voie de conséquence, il n'y a pas d'ordres actifs ou contemplatifs, mais ce sont toutes les personnes qui peuvent passer de la vie active à la vie contemplative, soit au cœur des monastères les plus reculés, soit au cœur des activités caritatives les plus prenantes.

C'est un désaccord, certes, mais d'un point de vue orthodoxe, cela ne touche pas à l'essence de la foi. Il est cependant révélateur d'une importante divergence sur l'expérience concrète de la vie spirituelle.

§126 Les sacrifices et l'ascèse

L'Orthodoxie ne partage pas du tout la notion de sacrifices que doivent faire les Chrétiens catholiques. Les « sacrifices » y sont des privations volontaires, offertes à Dieu en vue de la rémission de nos péchés ou pour « obtenir » de Dieu une grâce particulière. Certes, la notion même de « sacrifice » associe bien la personne qui « se sacrifie » au Christ parce qu'elle cherche à L'imiter dans Sa Passion sur la Croix. C'est bien une forme de communion respectable. Dans l'Ancien Testament on sacrifiait à Dieu des animaux. Puis le Christ a été « immolé » sur la Croix comme ultime sacrifice qui rendait caducs tous les autres. Son sacrifice a été de supporter cette mort violente et ignominieuse avec patience et amour pour ceux pour lesquels Il acceptait la mort, Lui l'Immortel.

Mais dans la pratique des « sacrifices » en tant que privations volontaires, il y a une notion juridique totalement étrangère à l'esprit de l'Orthodoxie. En effet, cette notion a pour origine la doctrine de la « satisfaction » qui s'est développée en Occident surtout à partir d'Anselme de Canterbury (mort en 1109). Pour résumer brièvement, donc grossièrement, cette doctrine, nous pouvons dire que nos fautes portent préjudice à Dieu, ce qui nous amène à la mort. Mais il y a un moyen de nous « racheter » à Dieu (la rédemption) en « payant » un certain prix, en versant une « rançon » pour « satisfaire » Dieu afin qu'Il ne punisse pas (trop) le pécheur condamnable⁸⁸. Comme si le pécheur avait une

⁸⁸ Cette doctrine provient d'une interprétation d'ordre juridique de textes de saint Paul qui lui, ne se situait pas sur ce terrain-là. Le « rachat » qu'évoque Paul consistait à offrir des animaux en sacrifice dans l'Ancien Testament. Leur sang versé rituellement « remplaçait » symboliquement celui de l'homme et l'homme mortel acquérait la vie (c'est le phénomène du bouc émissaire, sacrifié comme en « remplacement »). C'était une préfiguration de la résurrection qui n'était pas encore révélée à cette époque. Saint Paul présente le Christ comme « bouc

« dette » envers Dieu ! Bien sûr tout ceci aurait dû être compris d'une manière métaphorique car un Dieu bon ne saurait avoir de désir de vengeance à « satisfaire », parce qu'Il aurait été lésé par le péché de l'homme ou des hommes. Mais Anselme présente ce principe à la manière dont procédait le monde médiéval. À l'époque féodale on « réparait » l'outrage subi par un suzerain (le supérieur) de la part de son vassal (l'inférieur) de manière à « satisfaire » son honneur bafoué. Appliqué à la théologie morale, une offense faite à Dieu par la faute d'un homme, pouvait être « réparée » par une « satisfaction » proportionnée⁸⁹.

L'Orthodoxie a toujours réprouvé cette analyse et cette pratique, car elle dénote une conception gravement erronée d'un Dieu justicier, vengeur, tyrannique et caricatural qui ne correspond pas au Dieu de Miséricorde que nous a montré Jésus. En revanche, l'Orthodoxie préconise une ascèse assez développée et contraignante (cf. § 60) qui n'est en rien un « sacrifice » mais un exercice visant à orienter son corps et son âme vers la connaissance du Royaume de Dieu. Par l'ascèse, la personne réapprend à son corps à se soumettre à l'esprit pour lequel il est une aide, un support, certes noble, mais déchu par la suite du péché.

§127 L'icônostase

Lorsque l'on entre dans une église orthodoxe pour la première fois, on ne manque pas d'être surpris par l'apparente absence d'autel et par la cloison percée de trois portes et remplie d'icônes.

émissaire » sacrifié pour donner vie éternelle aux hommes mortels.

⁸⁹ La question des « indulgences » non moins étrangère à l'Orthodoxie, tire aussi son origine de cette doctrine. À la suite de péchés publics, une « pénitence » pouvait être imposée au pécheur repentant, qui pouvait la commuer en un acte pieux pour écourter son temps de pénitence. Par exemple un pécheur qui avait interdiction de communier pendant un certain temps, pouvait diminuer ce temps d'excommunication par une pratique pénitentielle dure (pèlerinage, jeûnes, abstinences diverses) qui lui ôtait un nombre défini de jours, de mois ou d'années de sa période d'abstention de communion. On en vint à concevoir que cela diminuait d'autant le temps mesurable de pénitence dans le « purgatoire », espace intermédiaire de purification entre la vie terrestre et la récompense du paradis céleste. Doctrine inconnue de l'Orthodoxie.

C'est que l'autel se trouve derrière cette « iconostase » qui fut jadis le patrimoine commun à toutes les Églises chrétiennes. Quelques églises latines en gardent des exemplaires (Venise, Torcello, Grado, et bien d'autres), mais l'architecture a fortement changé.

Aux premiers siècles de l'Église, l'autel proprement dit était clos par des courtines tendues entre quatre colonnes qui soutenaient un baldaquin, le « *ciborium* ». Ces rideaux étaient tantôt ouverts, tantôt fermés, en fonction des différents stades du déroulement des Liturgies. Assès tôt, on a pris l'habitude d'élargir ce micro-sanctuaire et de poser devant les deux premières colonnes des représentations du Christ, de la Mère de Dieu et des saints. Le nombre de ces icônes se multipliant, on en vint à les pendre sur des murets entre des colonnes (les cancels, dont il reste de nombreux exemplaires et des multitudes de vestiges : Saint-Marc, à Venise, Grado, Ravenne, Palerme et d'autres) puis à clore ces espaces par des cloisons qui sont à l'origine des « iconostases » (de *stase* qui veut dire arrêt – de là vient aussi extase, ou statique, etc.).

Au fil du temps, en Occident, vint le souci de rendre visible les gestes du prêtre à l'autel ; les iconostases se sont amenuisées et ont été à l'origine des « tables de communion », ces barrières basses dressées devant le sanctuaire sur une ou deux marches. Les fidèles s'agenouillaient jadis devant elles pour recevoir la communion eucharistique, d'où elles tiennent leur nom. Par contre, les icônes ayant disparu au profit de la statuaire, les statues des saints ont été déplacées de devant à l'arrière de l'autel. C'est l'origine des **retables** d'Occident dont beaucoup sont d'admirables œuvres d'art. Mais la signification n'était plus la même. Ce sont des compositions artistiques qui illustrent les saints, ou leurs vies, ou des scènes de la vie du Christ ou celles des récits évangéliques, présentés comme des décors, en illustration des événements qui ont fait la vie de l'Église. Certaines compositions sont indéniablement remplies de théologie et d'enseignements, à la manière des réflexions rationnelles issues des méditations méthodiques (cf. § 122).

À l'opposé, les iconostases orthodoxes ont eu tendance à s'hypertrophier, jusqu'à devenir de véritables cloisons à plusieurs étages, montant jusqu'à la voûte de l'église et allant jusqu'à séparer totalement la nef du sanctuaire, ce qui n'était pas le but initial. Au contraire, elles sont la manifestation visible du Mystère qui se passe invisiblement de l'autre côté de l'iconostase, dans le sanctuaire-Ciel, où se déroulent en même temps la Liturgie céleste et la Liturgie terrestre. Les iconostases ne sont pas du décor (cf. § 53) ; au regard des participants, elles présentent (rendent présents) ceux qui nous ont précédés sur le chemin du Royaume des Cieux et qui ont achevé leur carrière terrestre. Les saints de l'iconostase sont, dans le Royaume des Cieux, ceux qui sont les plus proches de nous et qui nous montrent leur présence dans le Paradis ; ils sont pour nous nos intermédiaires et des portes pour le Ciel.

D'ailleurs, les iconostases sont percées au centre d'une porte double : les « Portes saintes⁹⁰ ». Au-dessus d'elles, un rideau qui rappelle celui qui était dans le Temple de Jérusalem. Elles ouvrent sur le sanctuaire et seul l'évêque peut, en dehors des offices liturgiques, les franchir, car il est le représentant du Grand-prêtre, le Christ, qui a dit : « Je suis la porte... ». D'ailleurs, à côté d'elles (côté droit par rapport à celui qui se tourne vers l'iconostase) est pendue l'icône du Sauveur, tandis que de l'autre côté des portes se tient l'icône de la Mère-de-Dieu, « Celle qui montre le chemin », tel est son nom. Effectivement de sa main droite, elle désigne son Fils qu'elle porte sur son bras, mais aussi le Christ-Porte de l'iconostase.

Aux moments les plus sacrés de la Liturgie, lorsque le Mystère qui se déroule mystiquement est invisible (même pour les célébrants), les Portes et le rideau sont fermés, ce qui montre

⁹⁰ Elles sont aussi parfois – notamment dans le monde slave – appelées « Portes royales ». Il y a cependant une confusion avec le vocabulaire ancien. Les portes royales dans les basiliques romaines permettaient le passage entre le narthex et le chœur. On les appelait royales car réservées au passage de l'empereur et de sa famille, tandis que les dignitaires de la Cour passaient par deux autres portes de chaque côté des portes royales, et le peuple par deux autres portes latérales. Quand elles sont dans l'iconostase, on les appelle « Royales » parce qu'elles représentent symboliquement Celui qui a dit « Je suis la porte, qui entrera par moi sera sauvé ».

– et préserve – la transcendance du Mystère, alors qu'à d'autres moments ils sont ouverts, montrant ainsi que le Royaume est manifesté et rendu accessible. L'iconostase participe au déroulement « théâtral » de la Liturgie. Elle voile et en même temps elle manifeste le Mystère.

La disposition de l'église implique que fidèles et ministres de la Liturgie (les célébrants) sont tous orientés vers l'Est, car ils forment tous le peuple des enfants de Dieu ; seuls leurs ministères sont divers, mais leur destinée est la même. Ensemble ils courent vers Dieu et Son Royaume (Cf. § 130).

La position relativement récente (concile Vatican II) des prêtres catholiques tournés vers les fidèles rompt, aux yeux des Orthodoxes, cette unité du Peuple de Dieu et crée une distinction entre le peuple et le clergé officiant. L'absence d'iconostase rend la liturgie plus terrestre : elle devient comme un rassemblement de fidèles qui offrent entre eux un culte à Dieu, plus qu'ils n'en reçoivent La Vie et la contemplation.

Ces différences sont importantes et si, d'un point de vue orthodoxe elles ne touchent pas à l'essence de la foi, elles n'en manifestent cependant pas moins des attitudes très différentes – et peu compatibles – à l'égard de la contemplation des Mystères et du sens des rapports culturels entre Dieu, les saints et les vivants ! Ce ne sont pas les habitudes ou les rites qui séparent les deux confessions, mais les conceptions qu'elles sous-tendent ou engendrent.

§128 **Métanies et génuflexions**

À de multiples reprises au long des offices liturgiques, dans leurs maisons, voire devant certaines personnes ou dans certaines circonstances, les Orthodoxes font des « **métanies** ».

Il y a les petites et les grandes métanies. Lors des premières, le fidèle s'incline vers le sol en baissant la main droite jusqu'au niveau du genou et se relève en faisant un large signe de Croix. C'est une marque de vénération en même temps que d'humiliation volontaire. De plus, le mouvement de l'inclination symbolise

notre descente dans la mort (et donc manifeste notre condition de pécheurs – et son humble reconnaissance) alors que notre relevée marque notre future résurrection et notre accession avec le Christ à la droite du Père. C'est un geste éminemment pascal : il exprime notre « passage » par la mort à la vie éternelle, de ce monde « d'ici-bas » au Royaume des Cieux (définition). Il renouvelle – ou « ré-actualise » – notre baptême (descente et remontée dans les eaux baptismales, descente avec le Christ dans la mort et remontée avec Lui et en Lui dans la vie de la résurrection.)

Les grandes métanies sont des prosternations de tout le corps, jusqu'à terre. Le fidèle prend appui sur le sol avec les phalanges de ses mains – ou trois doigts – courbe le corps et incline la tête jusqu'à en effleurer le sol, sans que les genoux n'y prennent appui, si ses forces le lui permettent. Cette attitude est le geste typique de l'adoration qui correspond à la *proskynisis* (proskynèse) ancienne, introduite dans le monde hellénique par Alexandre le Grand qui en avait découvert l'usage en Perse. De là, elle s'est étendue à l'empire chrétien. Elle est pratiquée devant Dieu comme geste d'adoration ou, dans certains cas, devant Ses représentants, mais alors c'est, en fait, à Lui que la prosternation s'adresse. On fait encore des grandes métanies lors de la vénération des Reliques des saints. Elles sont aussi utilisées comme prière ascétique personnelle ; le priant peut alors en faire douze, trente-trois, cent ou plusieurs centaines selon son propre canon (règle) de prière.

La grande métanie, chez les Orthodoxes, correspond à la grande génuflexion en usage chez les Catholiques, laquelle est prescrite lors de la consécration à la messe, lors de l'adoration du Saint Sacrement ou celle de la Croix le Vendredi Saint.

Les petites métanies correspondent, elles, aux génuflexions simples (le genou droit à terre) que les fidèles catholiques font lorsqu'ils passent devant le tabernacle. Cette génuflexion se fait en reculant le pied droit et fléchissant le genou droit jusqu'à ce qu'il touche le sol à proximité du pied gauche : on se relève aussitôt, sans aucune attente, et sans fléchissement de la tête ou

du corps qui restent droits. Son origine formelle vient des usages de l'époque féodale (X^e – XII^e siècles). Ils marquaient l'acte de soumission (l'hommage) d'un vassal (inférieur) à son suzerain (supérieur). Par ce signe, le Chrétien reconnaît la souveraineté de son Seigneur, Jésus-Christ.

Notons qu'en Occident il n'est pas égal de faire une genuflexion du genou droit ou du gauche. C'est devant le saint sacrement, le pape ou une autre autorité religieuse que l'on pose le genou droit à terre. Par contre, lorsqu'il s'agit d'une personne laïque telle qu'un roi par exemple, c'est le genou gauche que l'on doit poser au sol.

Métanies ou genuflexions sont des usages qui dénotent des sensibilités et une histoire différentes, mais ne constituent pas, d'un point de vue orthodoxe, des motifs de division touchant à l'essentiel de la foi.

§129 « Notre-Dame »

L'époque médiévale a fortement influencé – mais pouvait-il en être autrement – le Christianisme occidental. Ainsi du vocabulaire et des conceptions que celui-ci implique. Par exemple, dans le Catholicisme on appelle la sainte Théotoque « Notre-Dame ».

La « dame », au Moyen-Âge, est une femme qui possède une seigneurie, un fief, avec autorité et commandement sur des vassaux. Puis le terme a surtout désigné une « femme noble et mariée », par opposition à « damoiselle » qui désigne, à cette époque, une « femme noble non mariée ». Dans la langue amoureuse et courtoise, le mot s'applique à l'« épouse » ou à la « femme aimée », voire à la « femme idéale », pour laquelle des hérauts défendaient les couleurs (blason, c'est-à-dire la « maison ») et l'honneur. Vers 1220, ce mot entre dans l'expression « Notre-Dame » pour désigner la Mère-de-Dieu, à laquelle tous ces aspects se rapporteraient éminemment.

Cependant, les Orthodoxes n'ont jamais eu recours à ce vocable, car il est trop empreint de l'affectivité et de l'imaginaire issus de la « littérature courtoise ». En effet, il ne faudrait pas ne retenir de « l'amour courtois » médiéval qu'une exaltation

de La femme. Pour les jeunes gens nobles, ces « hérauts », le dévouement à « leur dame » consistait en un apprentissage de la maîtrise de leurs pulsions et de leurs sentiments, parallèlement à l'éducation de leurs corps qu'ils exerçaient lors des tournois. Si « l'amour raffiné », la « fine amour » (dans ce cas l'amour était féminin) que chantent les romans courtois, transcende la pulsion sexuelle et se fixe dans l'exaltation d'un désir qui s'alimente de la douleur de la séparation, il n'engage pas l'amant à la totale fidélité à « sa dame ». Si, étant mariée et d'un haut rang social la « dame » est hors d'atteinte, il n'en reste pas moins vrai que pour les jouvenceaux la « femme » était une proie et une conquête. Souvent d'ailleurs, le suzerain donnait son épouse, la « dame », en enjeu aux jeunes chevaliers qui cherchaient à la séduire (chastement) pour mieux plaire à leur seigneur. Ceci n'excluait pas qu'ils laissent libre cours à leur libido avec des femmes de condition sociale inférieure. L'analyse qui précède au sujet de la « Dame » selon les codes de l'amour courtois, est très largement inspirée de Georges Duby, dont elle reprend de nombreuses expressions (cf. Wikipédia - article Amour courtois). Tout ceci entache trop la notion de « dame » pour que ce terme soit parfaitement approprié à la conception que nous avons de la Sainte « Théotoque » qu'ont défendue les Pères du Concile de Nicée (3^e Concile Œcuménique).

De plus, s'adresser à la Théotoque sous le nom de Notre-Dame exprime notre propre attitude de vénération, d'amour et de soumission à son égard, mais ne signifie en rien ce qu'elle est pour nous. Ce n'est que de loin que les « dames » sont, dans cette littérature et dans la conception médiévale, des « images » de la Mère-de-Dieu ; en appelant Celle-ci « Notre-Dame », nous en faisons plutôt l'image des suzeraines du Moyen-Âge. Loin de hausser la femme au niveau de la Mère-de-Dieu, nous abaissons celle-ci au rang des « dames » à conquérir. Il y a une inversion des valeurs ou des références. Nous constatons encore ici une pointe d'humanisme, une vision humaine sur les « choses saintes », au lieu de la Révélation d'un Mystère :

celui de l'humanité qui, à travers l'une d'elle, la plus éminente, a donné chair au Verbe de Dieu. C'est ce qu'expriment plus justement les expressions « la Théotoque », « la Mère-de-Dieu », « la Toute-Sainte », « la Toute-Immaculée », « la Conductrice » (*Hodigitria*), etc. (Cf. §§ 21 & 56).

Si les Orthodoxes restent réticents à adopter ce vocabulaire typiquement occidental et dont nous voyons ici l'origine, ceci ne constitue pas non plus, d'un point de vue orthodoxe, un sujet de divisions entre les Églises, bien qu'il témoigne encore de sensibilités et de conceptions différentes, peut-être moins complémentaires qu'elles n'apparaissent en premier lieu.

⁵¹³⁰ La prière pour les défunts

Dans l'Église orthodoxe, il y a un grand nombre d'occasions, d'offices et de prières pour les défunts, ou plutôt, selon le vocabulaire normal, « pour ceux qui se sont endormis »

* Il y a d'abord les prières officielles lues par un prêtre auprès de celui ou de celle qui est en agonie, pour le préparer au « Grand Passage », à sa « Pâque » personnelle, du royaume de ce monde à celui de la Vie éternelle.

* Dès l'endormissement du défunt, à l'église ou auprès de lui, on célèbre un premier « trisaghion ». C'est un court service qui commence par trois fois « Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel, aie pitié de nous », d'où son nom (trisaghion = trois fois Saint), au cours duquel on prie pour le repos de l'âme de celui qui s'est endormi et pour demander le pardon de ses péchés. On célèbre aussi éventuellement une « pannychide » (se prononce « pannykide »). C'est un autre office pour les défunts, plus important que le trisaghion, qui est célébré séparément de l'office des funérailles. On l'utilise après le trépas et jusqu'aux funérailles, autant de fois qu'on le souhaite.

* Lorsque le fidèle orthodoxe s'est « endormi », il est veillé jusqu'à son ensevelissement (l'incinération est exclue, cf. n. 50) et ceux qui sont présents se relaient pour lire le Psautier d'une manière ininterrompue.

* Puis vient l'office d'enterrement, normalement célébré le cercueil ouvert, avec le rite de « *l'asposmos* ». ⁹¹

* Le troisième jour du repos de celui qui s'est endormi, on célèbre encore un trisaghion ou une pannychide. Ceci selon les indications des « Constitutions apostoliques » : « Que le troisième jour des défunts soit célébré avec psaumes, leçons et prières, à cause de Celui qui est ressuscité au bout de trois jours qu'il le soit donc en l'honneur de la Résurrection du troisième jour de notre Seigneur Jésus-Christ. » (Livre 8, Ch. 42).

* *Idem* aux neuvième et quarantième jours après le trépas, puis au jour anniversaire du décès.

* Tous les samedis, après la Divine Liturgie, est célébré un trisaghion ou une pannychide en mémoire de tous les défunts. À cette occasion on porte à l'Église des gâteaux faits de blé, de fruits confits et de miel, qui sont bénis en mémoire des défunts commémorés. Ce sont les « **colives** ». Le blé rappelle ces paroles de Jésus : « Si la graine de blé tombée dans la terre ne meurt, elle demeure seule. Mais si elle meurt, elle porte beaucoup de fruit » (Évangile selon Jean 12,24). Paroles évidemment associées au défunt mis en terre et qui va s'y dissoudre pour porter du fruit dans la vie éternelle (résurrection). Les fruits et le miel rappellent les nourritures de la Terre Promise, figure du Royaume des Cieux. À la résurrection, au lieu d'une vie amère et douloureuse, il adviendra une vie douce, joyeuse et bénie : « lieu de repos, de

⁹¹ *L'asposmos* (litt. salutation) est le dernier baiser que les fidèles orthodoxes déposent sur le front du défunt avant de fermer le cercueil pour son inhumation. C'est un rite qui prépare le baiser fait aux Reliques des saints lorsqu'elles sont exposées à la vénération (cf. § 55) et rappelle que tout homme est membre du corps du Christ, et à ce titre, non seulement il doit être traité avec dignité et respect, mais aussi avec vénération. C'est l'une de trois occasions où les fidèles se donnent liturgiquement le baiser de paix : lors de l'office du Grand Pardon au soir du dimanche de l'entrée dans le Grand Carême, à la fin de l'orthos dans l'office pascal de la résurrection, et à l'ensevelissement des défunts. Remarquons que c'est le même rituel que lors de la présentation de l'épithaphios pendant la Grande Semaine, ce linge sur lequel est brodé le Christ allongé dans le tombeau. C'est dire qu'il y a association entre le Christ dont on va chanter et célébrer la Résurrection, et le défunt que le Christ ressuscitera comme membre de Son Corps !

fraîcheur et de délassement », comme le disent les prières.

* Lors de la préparation de chaque Divine Liturgie (la proscomidie), une parcelle de prosphore est déposée sur le discos (patène), en mémoire de tous les défunts pour lesquels on veut prier spécialement et dont les prénoms sont énoncés en déposant chaque parcelle. Il peut y en avoir plusieurs centaines.

* Puis, tout au long de l'année, se succèdent des jours de prières spéciales pour les défunts, avec trisaghion ou pannychide. Ce sont :

- Le samedi de la semaine de carnaval, la dernière où l'on peut manger de la viande avant le début du Grand Carême (d'où son nom : semaine « carnée » et non pas celle des mascarades du même nom !).
- Les deuxième, troisième et quatrième samedis du Grand Carême.
- Le samedi qui précède la Pentecôte.
- Aux vêpres de la Pentecôte, la dernière des trois longues prières dites à genoux est consacrée aux défunts. L'Église y demande que la grâce salvatrice de l'Esprit Saint lave les péchés des âmes de tous nos ancêtres, les pères et les frères qui reposent de toutes les époques, en demandant qu'ils soient tous unis dans le Royaume des Cieux.
- Selon l'antique tradition qui remonte aux premiers siècles de l'Église, le dimanche qui suit la Pentecôte est dédié à tous les saints (Toussaint). En effet, l'Esprit Saint étant descendu sur les hommes, Il leur a accordé la possibilité de l'assimilation à Dieu, « la sainteté », et nous vénérons, glorifions et implorons ce jour-là tous ceux qui, connus ou inconnus, ont été « jugés dignes du Royaume des Cieux ».

La pratique catholique est beaucoup moins sensible à la prière pour les défunts. Les trépassés semblent moins présents.

* Une messe ou une liturgie de funérailles est célébrée à l'église, juste avant la mise en terre ou l'incinération du défunt. Outre ces funérailles, il y a encore :

* Souvent une messe pour le défunt est célébrée le quarantième jour après son décès.

* Dans certains diocèses, un jour par semaine est consacré aux défunts. La messe de ce jour-là, est offerte en mémoire de tous les défunts.

* La commémoration des défunts en mémoire desquels la messe du jour est offerte (le « memento des défunts »).

* Depuis la réforme suscitée par Odon de Cluny (878-942), la fête de tous les saints a été reportée au 1^{er} novembre, la Toussaint.

* Le 2 novembre, appelé « jour des morts », les Catholiques prient particulièrement pour tous ceux et celles qui nous ont précédés ici-bas. Ce jour-là (ou la veille, fête de la Toussaint), il est aussi d'usage d'aller fleurir la tombe de ceux qui nous ont quittés et de prier pour eux.

* Beaucoup de fidèles laissent une offrande (« honoraires de messes ») pour qu'une (ou des) messe soit dite en mémoire d'un défunt particulier ou d'un groupe de défunts (par exemple les ancêtres d'une famille, un groupe de personnes tragiquement emportées ensemble, des soldats tués au combat, etc.).

En dehors de ces occasions ponctuelles où une messe est célébrée en mémoire d'un ou des défunts, nous ne trouvons pas d'offices et de prières célébrés en commémoration et en communion avec nos chers disparus. Aux yeux des Orthodoxes cela paraît nettement insuffisant et ne permet pas l'expérience, pourtant fondamentale, de la vie commune (« catholique », au sens de « universel ») qui subsiste entre le monde des vivants et celui des trépassés (ceux qui sont « passés au-delà »). Il leur semble qu'on ne croit pas à la force et à l'efficacité des prières des vivants pour la rémission des péchés et le salut de l'âme de ceux qui nous ont précédés. Nous nous souvenons d'un moine roumain qui versait une larme sincère quand il entendit décrire ce qu'il en est du culte des morts dans le Catholicisme contemporain, et il ajoutait : « Mais si on prie si peu pour les morts, qui priera pour nous ? »

Sans doute pensait-il que c'est important. Cette lacune est grave et manifeste un manque de foi — ou pour le moins un manque d'expérience — en la vie de « l'au-delà », contraire à la conscience spirituelle et théologique traditionnelle de l'Église chrétienne.

Ce point est extrêmement important et, d'un point de vue orthodoxe, il touche également à l'essence de la foi et de la vie de l'Église.

§131 L'orientation dans les célébrations liturgiques

Les églises chrétiennes sont traditionnellement orientées vers l'est, côté du soleil levant (symbole du Christ « Lumière des Nations »). L'Orient est encore une image du Paradis, ainsi que du Nouveau-paradis, le Royaume des Cieux : « Seigneur Dieu avait planté à l'Orient le paradis de l'Éden, et Il y posa l'homme qu'Il avait formé » selon le Livre biblique de la Genèse (Gn 2,8).

Non moins traditionnellement, les Chrétiens se tournent vers l'Orient pour prier, notamment pendant les offices liturgiques et essentiellement durant la Divine Liturgie. Les fidèles, mais aussi les célébrants, forment tous ensemble un peuple uni, en marche vers la vie éternelle, vers le Christ, vers le Nouveau-Paradis, vers la Lumière divine, que symbolise l'Orient. Les ministres du culte font partie du peuple de Dieu. En Son nom, certes, ils le guident vers le Seigneur, ils le devancent, ils lui montrent le chemin, ils représentent le Bon Pasteur et les fidèles, eux, les brebis du troupeau divin, mais les ministres font partie de ce peuple. Aussi sont-ils tous orientés vers l'Est.

Depuis la réforme liturgique du concile catholique de Vatican II, la place du célébrant à l'autel a été inversée. Afin que les fidèles voient ce qui s'y déroule, les célébrants se tiennent « face au peuple » et donc dos à l'est. Parfois même l'autel est situé au centre de l'église afin que les fidèles se tiennent tout autour, sur les quatre côtés. De cette façon, l'accent est mis sur l'aspect « communautaire » de l'Église. C'est alors un peuple qui se rassemble et cette disposition illustre bien cette parole du

Seigneur : « Là où deux ou trois se rassemblent en mon nom, là je suis, au milieu d'eux » (Évangile selon Matthieu 18,20). Mais le célébrant revêt un nouveau rôle : il est au centre du peuple des fidèles, il ne fait plus partie du peuple en marche, il prend la place du Christ, il vient vers les hommes comme Jésus reviendra à la Seconde Parousie (Sa venue en gloire à la fin des temps). C'est une forme grave de cléricalisme : le clerc usurpe — sans le vouloir, mais de fait — la place du Christ.

L'Église, dans sa Liturgie, n'exprime plus sa condition de pèlerine. Elle ne chemine plus, à l'instar du peuple hébreu conduit par Moïse dans le désert, de cette vie vers la Nouvelle Terre Promise, le Royaume des Cieux. Le prêtre célébrant se présente comme le Nouveau-Moïse, le Christ, et non comme le prophète guidant le peuple qui lui est confié. C'est comme si la communauté chrétienne locale se renfermait sur elle-même, comme si le Royaume était déjà en totalité réalisé ici-bas. Dans ce cas, l'Église n'attend plus son accession à la glorification divine dans le Royaume céleste, mais c'est sa situation actuelle qui est divinisée ; c'est une autodédication du monde et de l'humanité, reproduction incessante du péché d'Adam et d'Ève : « vous serez comme des dieux », selon ce que leur avait soufflé le diable à l'oreille de leur âme.

Dans certaines églises, le siège du célébrant principal est placé en haut des marches, adossé à l'ancien « maître autel » (autel principal). Le célébrant trône là où devrait être le Christ. Dans l'Orthodoxie, lors des ordinations, l'évêque et l'autel font aussi symboliquement un, cependant l'évêque ne s'assied pas devant l'autel, mais de trois quarts, sur le côté gauche (par rapport aux fidèles) de celui-ci. Dans les églises anciennes et encore aujourd'hui dans beaucoup d'églises orthodoxes, il y a bien un trône tourné vers le peuple, le « lieu élevé », mais il est situé derrière l'autel. Il symbolise le Trône de Gloire du seul Grand-Prêtre, le Christ glorifié, et, seul l'évêque — entouré des autres célébrants, quand il y en a — peut s'y tenir à certains moments brefs de la Divine Liturgie, car, revêtu de la plénitude

du sacerdoce du Christ il Le représente alors entouré de Ses disciples. En l'absence de l'évêque, le prêtre ne prend pas sa place.

Nous ne prétendons pas que les changements que nous relevons aient été consciemment voulus par les instigateurs de ces réformes (sauf peut-être pour l'un ou l'autre d'entre eux, mus par une idéologie humaniste contraire à la vision de l'Église), mais c'est un fait que c'est cela qu'ils impliquent.

L'expression liturgique d'une communauté religieuse, quelle qu'elle soit – et pas seulement chrétienne – exprime la foi de ce groupe et la façonne, la nourrit et l'oriente. Le changement dans l'ordonnance liturgique dont nous parlons ici est une nouveauté qui dénote un changement de théologie – ou qui induit ce changement. Il y a, depuis cette réforme, un éloignement radical de la Tradition commune, qui creuse davantage le sillon qui sépare le Catholicisme de l'Orthodoxie, ce qui, d'un point de vue orthodoxe, touche à des éléments fondamentaux de l'expression de notre foi et de notre perception pragmatique du Mystère liturgique et de notre expérience spirituelle.

§132 Note sur le Protestantisme

Les lecteurs pourront s'étonner de ne pas trouver ici de développement qui s'interroge sur les liens entre l'Orthodoxie et le Protestantisme. La principale raison en est que les mouvements de la Réforme qui se développent au XVI^e siècle, d'abord à l'initiative de Luther, puis de celle de Calvin, constituent, en un apparent paradoxe, des événements intra-catholiques.

Antérieurement à l'affirmation du Protestantisme proprement dit, l'infléchissement spéculatif pris par la théologie romaine, avec le mouvement scolastique au XIII^e siècle, le développement de théories justifiant les prétentions du pouvoir pontifical non seulement dans le domaine ecclésial, mais aussi dans le domaine politique et diplomatique, étaient loin d'obtenir l'adhésion des fidèles et de l'ensemble des théologiens. L'exemple de Jean Huss excommunié et condamné au bûcher le montrerait, s'il en était besoin.

Martin Luther. Théologien allemand né en 1483 et mort en 1546 à Eisleben. Moine augustin, angoissé par la question du salut, il enseigne à l'université de Wittenberg. Ses cours sur les épîtres de saint Paul l'entraînent dans une réflexion sur la justification par la foi. Scandalisé par la question des indulgences, il sera à l'origine de la Réforme. Condamné par Rome en 1520, il poursuit son œuvre théologique et fait paraître plusieurs des écrits fondateurs de la Réforme. Refusant de se rétracter, il doit fuir et se cacher. Sous la protection de l'Électeur de Saxe, il trouve une certaine sécurité ; il abandonne la vie monastique et se marie en 1525. Il passe le reste de sa vie à organiser son œuvre, à la défendre et à traduire la Bible en allemand.

Jean Calvin. Né à Noyon en 1509, mort à Genève en 1564. En 1533, il adhère aux idées de Luther, doit alors quitter Paris et finit par se fixer à Genève en 1541, avec la volonté de faire de cette ville un modèle de discipline morale. Dans son œuvre de réformateur, il développe sa foi en la souveraineté de Dieu qui, par la prédestination de l'homme, accorde le salut selon sa volonté.

Jean Huss, né en Bohême entre 1369 et 1371. Il était recteur de l'université de Prague. Influencé par les idées de John Wycliffe (théologien anglais né vers 1330, mort en 1384. Il était opposé à une Église cléricale, il prônait la pauvreté de l'Église par fidélité à l'Évangile, refusait la transsubstantiation dans l'Eucharistie, et surtout ne reconnaissait comme autorité que celle de la Bible). Jean Hus combattit la simonie et les autres abus de la hiérarchie. Il se rangea du côté de l'antipape Jean XXIII. Il fut excommunié deux fois, en 1411 et 1412. Appelé à comparaître devant le concile de Constance, il fut arrêté malgré son sauf-conduit impérial et, déclaré hérétique, il fut brûlé.

Le mouvement de la Réforme a commencé, pour les historiens, avec l'enseignement du moine augustinien Martin Luther. Le pouvoir pontifical somma Luther de se rétracter, ce qu'il ne fit pas ; Rome ne parvint pas davantage à le faire périr. Les thèses contestatrices de Luther se diffusèrent avec une extraordinaire rapidité et, à sa suite, les autres fondateurs des mouvements protestants se situèrent tous contre le magistère romain. Les Églises orthodoxes, du fait de leur relatif éloignement géographique, ne furent pas immédiatement concernées par la naissance de ces Églises protestantes. Mais, si elles avaient eu une connaissance instantanée de ces mouvements, sans doute eussent-elles jugé et que ces réformateurs s'opposaient souvent – et avec raison – à ce que l'Orthodoxie n'avait jamais admis, et que les changements institués étaient plus irrecevables encore que les erreurs auxquelles ils s'opposaient.

Le Protestantisme comme événement intra-catholique : cela s'illustrerait par exemple, par le fait que le *filioque* (§ 87) n'a jamais été récusé par les réformateurs. Cela s'illustrerait tout autant par l'importance qu'occupe chez Luther et Calvin le couple nature/grâce, ou le couple foi/œuvre. Ces auteurs contestent le bien-fondé des réponses proposées par les théologies romaines à ces couples posés comme antagonistes, mais conservent l'antagonisme même, tel qu'il avait été élaboré par saint Augustin et beaucoup plus tard par Thomas d'Aquin. Or la théologie de ces deux auteurs, si importants pour l'Église romaine, n'avait jamais été admise par l'Église orthodoxe. Cela s'illustrerait avec plus de facilité encore, avec les polémiques – c'est un euphémisme ! – des protestants contre le pouvoir pontifical, pouvoir dont les élaborations justificatrices avaient toujours été récusées par les autres patriarchats, et par l'ensemble des Orthodoxes.

Toutes les critiques des Réformateurs étaient loin d'être infondées. Cependant, tantôt des affirmations essentielles du Protestantisme, tantôt des orientations très vite prises par de multiples confessions qui le constituent, rendent ces théologies irrecevables pour une personne orthodoxe. Illustrant le premier cas, prenons l'affirmation commune à tous les mouvements protestants, expri-

mée en latin « *sola scriptura* ». Mot à mot : l'Écriture seule, c'est-à-dire la Bible seule ; cela implique la négation de la valeur de la Tradition, telle qu'elle est pensée et vécue dans toute l'histoire de l'Orthodoxie. Illustrant le second cas, indiquons seulement l'abandon de toute vénération liturgique de la Mère de Dieu. Or, pour un orthodoxe, cette vénération est indissociable de l'incarnation, de la révélation et de l'eschatologie, du sens même de sa vie. (§§ 21, 56). Ou encore et enfin l'incompréhension – qui fut longtemps totale – de la place et du sens de l'icône (§ 53) comme si le septième Concile Œcuménique (786-787) n'avait pas explicité les fondements théologiques de cette vénération.

L'Église orthodoxe sait que des femmes et des hommes de Dieu vivent dans des confessions protestantes, dans une forte droiture et une grande piété. Mais elle ne peut aussi que constater combien s'atténue ou se dilue dans nombre de ces confessions, le sens profond du mystère, confondu un peu vite et à tort avec le « sacré ». Tout se passe comme si des confessions cherchaient à se rendre recevables au temps présent par un activisme et par une primauté donnée à « l'engagement », politique ou juridique. Et, chez les Catholiques, ce que le concile de Vatican II a nommé « l'ouverture au monde » a conduit très vite aux mêmes travers, à ce que l'on nomme la sécularisation.

Cette sécularisation est profondément opposée à la Tradition orthodoxe. Mais rien ne serait pire, pour les fidèles de cette Église, que d'en concevoir un orgueil personnel et une suffisance. La richesse de l'Église orthodoxe est celle de l'Église indivise, et la redécouverte de cette richesse doit devenir une possibilité pour tout homme de bonne volonté. Au fidèle orthodoxe de se faire humble, d'effectuer lui aussi une kénose (§§ 25, 36) pour permettre à chacun de saisir, dans la liberté et la joie que, pour reprendre un mot du Père Florovsky entrant au tout jeune Conseil œcuménique des Églises, « l'Orthodoxie est la vérité universelle, la vérité pour le monde entier, pour tous les temps et tous les peuples » (*in* la revue *Irenikon*, n° 22. pp.10-11) et non pas une vérité à usage interne des seuls orthodoxes !

§133 **Comparaison avec l'Islam**

Notre propos n'est pas de comparer l'Orthodoxie avec l'Islam. Cependant il est important de faire quelques remarques fondamentales. Que chacun compare la vie de Jésus le Bon, le Miséricordieux, le Juste, le Patient, le Thaumaturge (qui fait des miracles), avec la vie de Mahomet et nous constaterons la qualité de l'un et de l'autre. Mahomet dit avoir reçu ses révélations de l'ange Gabriel, mais à part la foi absolue dans le Coran, qu'est-ce qui prouve que ce soit la vérité ? (Cf. §§ 6, 7, 8). Par-dessus tout, pour l'Islam c'est un blasphème de dire que Trois personnes assument une nature unique, les Musulmans pensent que les Chrétiens croient en trois Dieux, alors que les Chrétiens savent qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois hypostases.

Mais encore, les Chrétiens savent qu'ils sont créés libres et participent à leur destin, alors que l'Islam pense que tout est écrit, et que tout arrive par Allah auquel les hommes doivent être soumis comme des esclaves. On peut éventuellement aimer Allah, c'est le cas de bien des soufis (dont la secte est marginale et persécutée par l'Islam officiel bien qu'il y eut — et il y a — de grands cheikhs soufis réellement spirituels) mais le but proposé par l'Islam n'est pas d'aimer et d'être aimé, mais d'accomplir le destin imposé par Allah. Dans ce cas, avons-nous alors le même Dieu ?

§134 **Comparaison avec le Bouddhisme**

Nous ne pouvons pas, non plus, présenter le (ou les) Bouddhisme(s), cependant une remarque s'impose relative au sens de l'ascèse. Nous avons tous en tête des images et des récits de grands ascètes de l'Inde ou du Tibet qui accomplissent des prouesses ascétiques. Mais à quoi cela les mène-t-il ? Leur but est de s'abstraire du monde pour acquérir la tranquillité et sortir du cercle infernal des réincarnations pour accéder au « nirvana », se dissoudre dans le néant et ne plus souffrir des conditions de ce monde. Tout a commencé avec l'expérience individuelle de Sakyamuni (tel était le nom de Bouddha). Après s'être marié et avoir suscité un fils, les contraintes de la vie familiale lui étaient

devenues insupportables et lui faisaient perdre la paix intérieure. De plus, il s'interrogeait sur la raison des malheurs du peuple dont il aurait plus tard la charge, puisqu'il était héritier de son père le roi. Il quitta tout et tous, et partit alors vivre dans la solitude ; il avait compris que l'homme devait se séparer de toutes contraintes extérieures et intérieures pour trouver la paix. L'ascèse yogique était une méthode qui avait cours avant lui, mais qu'il poussa à l'extrême limite ; par cette méthode, le yogi s'habitua à la souffrance provoquée volontairement par des mortifications parfois extrêmes, de manière à ne plus souffrir et atteindre de cette manière la libération totale de l'esprit habituellement accaparé par la souffrance. Ayant enfin réussi à faire un avec l'immensité du néant, étant bien au-delà des naissances et des morts, des plaisirs et des souffrances, sans ego, sans attachement, sans désir, il atteignit enfin la Béatitude, l'état de Bouddha.

Les Chrétiens ont une approche totalement différente de la vie et de son but. Eux comprennent que, loin d'échapper à sa condition humaine, la vocation de l'homme consiste à assumer pleinement cette condition et à la dépasser, à la « spiritualiser » et à la « transfigurer » par la patience et avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi l'ascèse n'est nullement une méditation transcendante qui abstrait l'homme de toute pensée humaine, mais une concentration de ses pensées — ou plutôt de son cœur — sur la présence amoureuse de Dieu et celle des hommes auxquels il est ontologiquement lié. C'est pourquoi de leur point de vue, l'ascèse chrétienne consiste à assumer la faim et la soif (jeûne), à prier debout et assumer les contraintes corporelles, douleurs et fatigues, etc. et les dépasser par la prière et l'amour de Dieu et des autres. L'approche est radicalement différente. D'un côté on s'abstrait, de l'autre on assume et Dieu transfigure ; d'une part on se dissout dans le néant, d'autre part on s'unit à Dieu et à tous les hommes, en restant cependant une personne distincte.

Sakyamuni a pris conscience que l'origine de la souffrance était dans l'aspect transitoire de la vie et de la non-permanence de toutes choses, alors que le Chrétien sait que la souffrance est d'un

autre ordre : elle provient de sa révolte contre Dieu et, si tout est effectivement voué à la mort, il n'en reste pas moins vrai que la mort, loin d'amener à un anéantissement des personnes, permet au contraire l'accès à une vie nouvelle, non physique mais selon un autre état « de lumière et de repos d'où sont absents la douleur, la tristesse et les gémissements » (office orthodoxe des défunts).

§135 En guise de conclusion

Nous voudrions que ces propos ne soient pas interprétés comme une diatribe polémique. Ce n'est pas notre projet, même si la dernière partie relative aux « différences » est aux antipodes de « la langue de bois ». Les Orthodoxes ne jugent pas les membres des autres confessions ou religions ; ils ne cherchent pas à les convertir et font confiance à Dieu pour leur salut pour lequel ils prient et portent leur Croix, mais ils exercent leur devoir de discernement à l'égard des doctrines. Malheureusement, ils sont trop souvent confrontés à l'incompréhension, à la douleur ou à la violence de visiteurs qui exigent de recevoir la communion dans l'Église orthodoxe alors qu'ils ne cherchent ni à la connaître ni à s'y intégrer, sous prétexte que ce serait « la même chose » ou que les « différences seraient mineures ». Notre but est de montrer que d'un point de vue orthodoxe, elles ne sont justement pas mineures. Il revient ensuite à chaque confession de déterminer si c'est fondamental ou pas, si la foi est la même ou pas, si les divergences **impliquent une non-communion réciproque** ou si, au contraire, la communion entre tous devrait être immédiatement rétablie. Au § 100 nous avons constaté que l'Église orthodoxe et le Catholicisme officiel ont à peu près la même discipline à ce sujet, quoique cette dernière accepte des exceptions que la première ne prend pas en compte.

Dans nos propos, nous nous sommes résolument placés dans une analyse de la foi respective du Catholicisme et de l'Orthodoxie. Mais force est de constater que des Catholiques pensent et croient naturellement comme l'Orthodoxie, et inversement, des Orthodoxes pensent, croient et vivent conformément à la

foi catholique. Il ne nous revient pas de juger ces cas personnels, Dieu seul peut le faire.

Mais l'heure n'est-elle pas venue de réaliser **l'unité d'une autre manière** que cet œcuménisme de nivellement (faire fi de nos divergences et communier comme si l'union de foi était déjà réalisée) ?

Ne vaudrait-il pas mieux accepter que les Églises qui se disent « sœurs »⁹² dépassent cette problématique et assument leurs différences, et qu'elles ne se querellent pas pour des motifs de mission, de domination, de territoire ou de possessions ecclésiastiques.

La recherche du pouvoir et l'ostracisme ne sont pas des notions évangéliques ! Au contraire, alors qu'un jour la mère de deux fils demandait à Jésus que ceux-ci aient des places privilégiées dans ce qu'elle croyait que serait le royaume de Jésus, Il riposta : « Vous savez que les chefs des nations dominent en seigneurs sur elles, et les grands exercent de haut le pouvoir sur elles. **Il n'en sera pas ainsi parmi vous !** Mais qui voudra parmi vous devenir grand sera votre serviteur. Et qui voudra parmi vous être le premier sera votre esclave. Comme le fils de l'homme : il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour beaucoup » (Évangile selon Matthieu 20,25-28).

Certes, les différentes confessions chrétiennes ne sont pas en communion ; mais ceci est un phénomène humain. Il y a, plus profondément, une unité en Christ, invisible, mais réelle, du fait qu'il se soit fait Homme (cf. §§ 39-40). C'est ce qui permettrait et imposerait d'accepter une respectueuse et irénique « cohabitation » là où plusieurs confessions chrétiennes sont présentes, ainsi qu'une « collaboration » féconde à des œuvres communes, fors les « sacrements ». Tous les Chrétiens devraient et pourraient, par exemple, présenter un front commun face à la société, à ses problèmes, et aux États, etc. estimant que chaque personne fait ce qu'elle peut, en fonction de sa culture, de son histoire, de ses goûts et qu'elle puise, là où elle est, ce qui lui convient pour cheminer vers Dieu. Nous pouvons nous réjouir de voir des

⁹² « Églises sœurs » : expression maladroite et facile. Si on prenait cette expression à la lettre, cela voudrait dire qu'il y aurait plusieurs « Églises » séparées, ce qui est en contradiction avec ce que l'Église confesse dans son « Acte de foi » : « Je cois en l'Église une ».

personnes trouver dans la confession voisine de l'aide ou des conseils. Le Catholicisme a développé beaucoup d'œuvres philanthropiques auxquelles les Orthodoxes n'auraient aucun mal à s'intégrer, à participer et à aider. L'Orthodoxie peut de son côté apporter une conscience de la beauté et d'une certaine unité du monde. Le Catholicisme peut participer à l'édification de la « cité », l'Orthodoxie y apporter la joie et le témoignage que le Vrai royaume n'est pas celui-ci.

Nous n'avons pas à émettre de doutes au sujet du salut des hommes, ni croire que c'est par notre mission que nous pourrions le leur communiquer (ou le leur imposer !). Ceci reste du domaine mystérieux de Dieu, qui doit bien trouver le moyen de sauver ceux qui ne sont pas visiblement dans la « bonne Église ». Il s'est fait Homme, Il ne s'est pas fait Orthodoxe, Catholique ou Protestant. Certes, il importe d'être dans l'Église, mais tous n'en ont pas la possibilité ou la connaissance ! Les habitants des contrées non christianisées ou mal christianisées seraient-ils donc inéluctablement voués à la damnation ? Un peu de sel donne de la saveur à toute la soupe, mais toute la soupe ne devient pas sel. L'Église est le sel de la terre (c'est-à-dire du monde) dit Jésus à Ses Apôtres. Il revient donc aux Chrétiens d'être fidèles à leur mission de conversion personnelle et de connaissance intime du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; c'est par cela qu'ils sanctifient la terre et ceux qui l'ont habitée, qui la peuplent aujourd'hui et qui y vivront demain. Selon les dernières paroles de Jésus : « Allez donc : faites disciples toutes les nations, baptisez-les dans le nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé » (Évangile selon Matthieu 28, 19-20), le problème n'est pas de convertir le monde entier, mais de le « baptiser », c'est-à-dire le faire participer au mystère de la vie du Christ en agissant comme Lui l'a fait : sur la croix et au tombeau, et de faire des nations des disciples. Or, faire « disciple » nécessite la liberté de répondre à l'appel de Dieu ; il ne s'agit pas de contraindre, mais de séduire.

Dans cette optique, nos divergences seraient somme toute,

relativement minimes, même si elles ne permettent pas une communion totale dans la foi et dans les sacrements. Mais elles ne seraient pas une déchirure dans la « tunique sans couture du Christ » aussi dramatique que l'on veut nous le faire accroire... si nous assumions nos différences avec humilité et amour. C'est notre Croix et notre Résurrection, l'enjeu de la Charité à l'image de la Miséricorde de Dieu.

C'est qu'il faut distinguer deux aspects : l'objectivité de la foi d'une part, et la subjectivité du croyant d'autre part. En effet, la foi de l'Église est non négociable et non monnayable. La Vérité n'est pas à géométrie variable, elle ne se discute pas (cf. § 68) et ne s'adapte pas. En revanche, subjectivement, ceux qui la recherchent en toute bonne foi et honnêteté en découvrent un aspect plus ou moins proche de l'absolu, en fonction de leur histoire, de leur milieu géographique et historique, de leur degré d'illumination et d'enthousiasme dans leur quête de La Vérité, de leur générosité, de leur droiture, etc. Ceux-là sont jugés (par Dieu, et non par les hommes !) en fonction de leur adhésion à ce qu'ils connaissent de la vérité. Et ceci, même pour les païens et non pas seulement pour les Chrétiens. Saint Paul l'affirme : « Les païens qui n'ont pas la loi de Moïse, accomplissent, suivant les lois de la nature, les préceptes de la Loi, ils sont pour eux-mêmes la loi... ils démontrent que l'œuvre de « la Loi » est écrite dans leur cœur : leur conscience est leur témoin ; et leurs pensées discutent entre elles pour les accuser ou les défendre... » (Épître aux Romains 2, 14).

Ces propos n'induisent pas que nous adhérons à cette doctrine selon laquelle tous les hommes seraient automatiquement sauvés (doctrine de l'apocatase), ce serait faire fi de la liberté que Dieu a donné à l'Homme, ni à cette idée souvent admise de nos jours que toutes les religions se vaudraient.

§136 État des lieux de l'Orthodoxie

L'Orthodoxie ne connaît pas la gloire sur la terre et n'a pas la vocation à la domination. Un prélat romain⁹³ nous disait un jour,

⁹³ Dignitaire ecclésiastique dont la prélatrice (c'est le nom de cette distinction honorifique) est accordée par le pape de Rome.

sur la place Saint-Pierre, au Vatican : « Vous les Orthodoxes, vous avez la vérité ; nous, nous avons le pouvoir ». Il résumait bien la situation.

Aux antipodes du pouvoir, l'Orthodoxie est partout combattue. Alors que toute l'Afrique du Nord, de l'Égypte au Maroc, avait été une Église extrêmement florissante, elle est tombée sous le joug musulman et les Chrétiens sont proportionnellement peu nombreux, vivent dans la semi clandestinité et sont pourchassés. Il en a été de même au « Moyen-Orient », d'où les Orthodoxes continuent de s'expatrier depuis les guerres en Irak, en Lybie et maintenant en Syrie. Dans ces pays, le catholicisme n'est pas mieux loti ! L'Orthodoxie grecque a été officiellement éradiquée d'Asie Mineure en 1922, où les Grecs vivaient depuis Alexandre le Grand, lorsque les Turcs ont chassé ceux qu'ils n'avaient pas massacré en même temps que les Arméniens. Grecs d'Asie Mineure, Arméniens et Syriens sont des Chrétiens de la première heure, ils adhéraient au Christ depuis le passage apostolique de saint Paul ! Il n'en reste qu'une poignée à Istanbul, et quelques-uns éparpillés et réduits à la clandestinité dans le reste de l'immense Turquie. L'hécatombe d'Orthodoxes persécutés par les Bolchéviques au XX^e siècle a été effroyable et, d'après les historiens, dépasse les grandes persécutions des premiers siècles de l'Église.

Ils ont été ignominieusement chassés — par un génocide connu mais non reconnu — de Croatie, de Bosnie et du Kosovo avec la bénédiction de presque toutes les autorités civiles, militaires et religieuses des pays occidentaux. La Grèce orthodoxe confrontée au modernisme et aux pressions économiques, politiques et culturelles de l'Occident libéral, connaît peut-être la plus grande difficulté de son histoire, peut-être même plus dramatique que la turcocratie⁹⁴ qu'elle a subie pendant presque

⁹⁴ La turcocratie a été le régime imposé aux Grecs réduits à l'état de « soumis » (dhimmitude) depuis la conquête des Turcs Seldjoukides en 1354 jusqu'en 1827 où ils ont retrouvé leur indépendance dans les frontières de la Grèce actuelle. On peut consulter le site Internet http://fr.wikipedia.org/wiki/Grèce_ottomane

cinq siècles. Les Chypriotes majoritairement orthodoxes ont été contraints à s'exiler lorsque les Turcs les ont spoliés de la moitié de leur île en 1974.

L'Orthodoxie vit en permanence le Grand Vendredi⁹⁵.

5137 L'expansion géographique contemporaine de l'Orthodoxie

Dans les pays occidentaux, Europe, Amérique du Nord et Amérique du Sud, Australie..., l'Orthodoxie est composée de groupes d'immigrés du XX^e siècle, que les révolutions ou le chômage ont chassés de leurs pays. Ceux-ci implantent très doucement des Églises, souvent centrées sur le patrimoine culturel respectif de chaque communauté et qui sont trop souvent hermétiques les unes aux autres. Coupés de leurs racines et de leurs traditions, un petit nombre seulement persévère dans sa fidélité aux sacrements et à la Liturgie. Cependant dans tous ces pays-là — et notamment dans les pays d'Afrique Centrale et en Océanie, parfois sans l'aide d'aucun missionnaire, mais par des conversions spectaculaires suscitées miraculeusement par l'Esprit Saint au cours d'une prière ou d'un rituel non orthodoxe, — se met en place, peu à peu, une Église de langue locale qui ne cesse de croître malgré une persécution parfois, un désintérêt des autorités souvent, dans la joie et la Croix toujours. Ces communautés, généralement pauvres, mais ferventes, ne sont pas sans rappeler la situation des premiers Chrétiens. Rares sont les pays qui n'ont pas accueilli de ces fuyards, mais sans le savoir — et sans le vouloir — par eux, ils héritent d'une présence orthodoxe, humble, certes, mais transfigurante. La politique de métissage des populations voulue par ceux qui dirigent le monde, *via* le Nouvel Ordre Mondial, malgré tout ce qu'elle a de néfaste et de tragique, est l'occasion providentielle d'une explosion de l'Orthodoxie hors de

⁹⁵ Vendredi de la Semaine Sainte, celle qui précède Pâques. Le Grand Vendredi on célèbre la Crucifixion et la mort de Jésus, Sa mise au tombeau et Sa descente aux enfers, mais dans une atmosphère liturgique joyeuse qui prélude à la joie pascale de la Résurrection.

son cadre traditionnel et l'Orthodoxie devient géographiquement universelle. La situation est semblable, mais à plus grande échelle, à celle du grand Exil (déportation) des Juifs à Babylone⁹⁶.

La Russie renaît de ses cendres, mais si rapide et fulgurant que soit son redressement, d'énormes défis restent à surmonter et la situation cache bien des difficultés et des faiblesses qui se révéleront encore dans les années à venir. Le continent est immense, l'Islam prédomine dans certaines régions, les églises et les monastères sont en ruine malgré tous ceux, encore relativement peu nombreux pour l'instant, qui sont splendidement restaurés. Les vocations sacerdotales et monastiques sont nombreuses, des universités théologiques se mettent en place, mais les fidèles qui remplissent les églises à toute heure ne représentent qu'une petite proportion de la population et le pays peine à retrouver la Tradition spirituelle de l'Église qui a été rompue par plus de soixante-dix ans d'étouffement. L'Occident politique jette le discrédit sur le pays, ses dirigeants et ses élites, et tente d'étouffer son renouveau.

Pour ce qui est de l'histoire de l'Orthodoxie en France, sauf dans les ambassades des pays traditionnellement orthodoxes, la divine Liturgie était méconnue jusqu'à l'Empire. Mais le jour de Pâques 1814 (28 mars), année où la Pâque orthodoxe et la Pâque occidentale étaient solennisées le même jour, une grande Liturgie officielle a été célébrée sur un podium au centre de la place Louis XV, devenue place de la Concorde, en présence du Tsar de Russie Alexandre 1^{er} et de ses armées victorieuses.

En effet, le Tsar de Russie, vainqueur de Napoléon Bonaparte, était depuis le 31 mars à Paris où il était reçu avec enthousiasme par la population parisienne, et avait ordonné une célébration solennelle d'une grande Liturgie pascale publique. Nous pouvons

⁹⁶ Entre 587 et 538, la population juive a été massivement déportée en captivité à Babylone par le roi perse Nabuchodonosor. D'autres se sont exilés sur tout le pourtour de la méditerranée et ont créé des colonies juives ferventes. L'histoire s'est renouvelée en 70 de notre ère, avec la prise et la destruction de Jérusalem et du Temple par les Romains de Titus. C'est ainsi que les Juifs de la « diaspora » sont devenus présents dans le monde entier.

considérer que ce fût le point de départ de l'officialisation de l'église orthodoxe en France, véritable acte fondateur de l'Orthodoxie dans notre pays. Depuis, les paroisses et les monastères se multiplient et le nombre de fidèles ne cesse de croître. D'autant plus que des vagues d'immigrations successives orthodoxes ne cessent de trouver refuge dans les pays d'Europe, venant des pays de l'ex-URSS, du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Ceci ne manque pas de susciter des problèmes pastoraux auxquels l'Église doit impérativement faire face malgré l'abandon des autorités civiles.

Dans ses notes, le Tsar écrivait à l'occasion de cet événement significatif : « Ce fût pour mon cœur un moment solennel, émouvant et terrible. Voici, me disais-je, que j'ai amené par la volonté insondable de la Providence, mes guerriers orthodoxes, du fond de leur froide patrie nordique, pour élever vers le Seigneur nos prières communes dans la capitale de ces étrangers qui, récemment encore, attaquaient la Russie, à l'endroit même où la victime royale succombât à la fureur populaire... »

Les fils du Nord célébraient, aurait-on dit, les obsèques du roi de France. Le Tsar de Russie priait, selon le rite orthodoxe, avec son peuple, et de la sorte purifiait la place ensanglantée...

Notre triomphe spirituel a pleinement atteint son but. Je fus même amusé de voir des maréchaux et des généraux français se presser et se bousculer pour pouvoir baiser la croix russe ». (cité par M^{me} Marie-Pierre Rey : Alexandre 1^{er}. Flammarion, p. 349).

5138 L'avenir de l'Orthodoxie

Devant cet état des lieux, il est peu probable – et sans doute pas souhaitable, en tout cas ce n'est pas dans la perspective de l'Orthodoxie – que l'Église se répande au point de convertir le monde et change son organisation politique, économique et sociale en vue « d'un monde plus juste ». Le Christianisme avait réalisé cela en partie, mais le monde issu de la Révolution française veut le détruire par tous les moyens. Face à cet état de fait, permis par Dieu, il ne fait pas de doute que l'esprit de la Transfiguration des personnes et du monde, du support de la Croix, de

la joie dans les épreuves, de la conscience de la Résurrection, du sens de la célébration liturgique, de l'humble prière cachée... ne portent un jour ses fruits. Ce jour-là, l'Orthodoxie ne convertira pas tout le monde, certes, mais elle aura son mot à dire, son témoignage à porter, lesquels seront déterminants pour le salut de tout le monde. Quand sera ce jour... après quelles tragédies humaines ou cataclysmes... demain ou dans cinquante, cent ou mille ans... ? La vocation de l'Orthodoxie est en tout cas de préparer ce jour et d'être prête lorsqu'il arrivera, car alors ce sera le Jour du Seigneur pour tous, et les divisions mesquines n'existeront plus. Cela peut arriver plus vite qu'on ne le pense.

§139 Épilogue

Prises séparément, toutes ces divergences⁹⁷ semblent à certains bien anodines et ils en concluent qu'elles ne devraient pas justifier des séparations sérieuses entre les Églises. Elles montrent cependant des approches très différentes des rapports entre Dieu et les hommes, et par-là, des « conceptions » assez éloignées les unes des autres sur « qui est Dieu ? ». Car c'est finalement à cette question que se rapporte ou non l'importance de notre union ou de nos divisions. Et qui peut dire que ce soit accessoire ? Peut-on faire comme si elles n'existaient pas et doit-on les minimiser ?

Ce n'est pas l'avis du métropolite Hilarion de Volokolamsk, président du Département des relations ecclésiastiques extérieures du Patriarcat de Moscou. Dans un entretien qu'il a accordé à l'agence de presse catholique allemande, KNA, il estime en effet que des divergences sont gommées dans le dialogue entre les deux confessions et que l'on donne ainsi l'impression qu'il n'y aurait pas de différences entre les deux Églises. « Quand nous faisons simplement comme si nous

⁹⁷ Cette présentation n'est pas exhaustive. Il existe hélas bien d'autres divergences mineures ou majeures ; celles qui sont évoquées ici ne le sont que parce que ce sont celles auxquelles les fidèles de nos pays occidentaux, de tradition latine et de culture gréco-romaine, sont le plus fréquemment confrontés.

n'avions pas de divergences ou bien qu'il n'y en n'aurait que peu, quand nous essayons de représenter les traditions théologiques de nos Églises comme étant rapprochées au maximum, nous nous trompons ! ». Il préconise que l'on nomme exactement les divergences existantes entre les deux confessions. Elles devraient plutôt s'aider mutuellement à comprendre la logique du développement des traditions théologiques séculaires qui s'expriment dans leurs différences. Pour lui, il est très peu probable que les Églises orthodoxe ou catholique abandonnent ces traditions et la compréhension de leurs services divins qui se sont développés au cours des siècles (Sources : FlashPress – Infocatho 8 août 2013).

Nous assistons, nous semble-t-il, à une sorte d'impasse dans le dialogue du « mouvement œcuménique » interchrétien. Il y a en effet un moment où il n'est plus possible de « faire des concessions » et il se pourrait que nous en soyons là. Nous pensons que cela est providentiel et sain. N'y aurait-il pas une utopie – et un orgueil – à vouloir effacer en quelques années des siècles qui ont forgé des mentalités et des sensibilités aussi différentes ? Est-ce à dire que les Chrétiens devraient toujours être divisés ? Nous ne le pensons pas ! Mais sans doute faudra-t-il dépasser la « problématique » actuelle !

Car seul l'Esprit Saint, l'Esprit de La Vérité⁹⁸, peut unir les hommes. Mais ceci n'est peut-être pas visiblement possible sur la terre, mais dans le Ciel. Si nous vivons nos « divergences » dans un esprit de charité, de patience, de pardon, de tolérance de l'autre, mais dans la recherche passionnée, honnête et en conscience de La Vérité, avec foi dans le seul jugement de Dieu, nous abstenant de condamnations, de querelles, de jalousie, de rivalité, Jésus n'est-il pas alors Celui qui nous unit en Lui,

⁹⁸ L'« Esprit de La Vérité », avec l'article défini devant Vérité, c'est l'Esprit Saint envoyé par Jésus comme Témoin de La Vérité, celle-ci étant la reconnaissance (foi et vie de cette foi) du Dieu-Homme, Jésus-Christ, récapitulant en Lui tous les hommes et tout le Cosmos (Christ, « Pantocrator »), et non pas seulement l'Esprit de vérité contraire de l'esprit d'erreur ; ce n'est pas seulement une manière de penser.

invisiblement ? Faut-il chercher une autre unité plus humaine ? Il nous semble que l'unité en Christ est d'ordre eschatologique, mais qu'il ne revient aux hommes que la recherche passionnée de La Vérité et la pratique de la charité, laquelle est le signe de la présence vivifiante de l'Esprit Saint.

Nous nous souvenons d'une extraordinaire expérience véritablement œcuménique vécue en 1996 à Jérusalem. Cette année-là les aléas des calendriers liturgiques faisaient que la date de Pâques était la même pour toutes les confessions chrétiennes. C'était le jour de l'Ascension de Notre Seigneur. Sur le Mont des Oliviers, sur le lieu de l'Ascension de Jésus où, au IV^e siècle, avait été construite l'église en forme de rotonde, l'Imbomon, détruit par les Perses et maintenant gardé par les Musulmans. Autour d'une nouvelle coupole on vénère toujours le rocher à l'endroit que le Seigneur a touché de ses pieds pour la dernière fois avant de disparaître des yeux des Apôtres. Ce jour-là donc, toutes les confessions chrétiennes, orthodoxe, catholique, arménienne, arménienne orthodoxe et arménienne catholique, copte, abyssinienne, maronite, etc., célébraient leurs Liturgies en même temps, dans la même cour, sous des tentes différentes et juxtaposées, chacune dans sa langue, dans son rite, avec ses ornements liturgiques, selon ses mélodies propres, ses coutumes populaires, bref exhibant toutes leurs différences. Et pourtant, quelle harmonie ! Alors que ressortaient les particularités de chacune, toutes étaient **unies** par la reconnaissance et l'adoration du seul Sauveur Jésus-Christ auquel toutes rendaient gloire, exprimaient leur amour, leur reconnaissance et leur louange. Il n'était pas possible de ne pas voir la réalisation de la parole de Jésus : « Là ou deux ou trois se rassemblent en mon nom, là je suis, au milieu d'eux » (Évangile selon Matthieu 18,20).

Parmi les témoins de cette scène, les uns étaient scandalisés et ne voyaient que les divisions, la tunique sans couture du Christ, déchirée et séparée ; d'autres percevaient la présence de l'Esprit Saint unissant tous les « croyants » par-delà les séparations ! Mais n'était-ce pas ce même Esprit-Saint qui ouvrait les yeux de ces derniers sur la réalité profonde du Peuple de Dieu, comme Il avait

ouvert ceux des trois disciples qui contemplaient sur le mont Thabor, pour un moment, la nature transfigurée de Jésus ?

La question est donc : n'est-ce pas notre regard que nous devrions changer ? Doit-on coûte que coûte trouver une unité de forme et d'expression de notre foi ou bien laisser à Dieu le soin de créer en Christ l'unité véritable ? Celle-ci se manifeste-t-elle par l'expression de la foi et des sacrements communs ou plutôt par la charité commune, laquelle vient de Dieu, et en unissant les hommes au-delà de leurs séparations apparentes ? Le témoignage pour le monde de la présence du Christ tient-il d'une unité visible de la communion sacramentelle ou de la charité ? « En ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, à l'amour que vous avez les uns pour les autres. » (Évangile selon Jean 13,35).

Alors, quelle place peut donc tenir l'Orthodoxie dans notre monde occidental ? Elle est délicate et difficile, car elle rencontre en face d'elle des Églises dominantes, qu'elles soient catholique ou protestantes, suivant les pays. Nous avons parlé plus haut de « collaboration » entre les Églises de confessions diverses. Il nous semble que le rôle de l'Orthodoxie ne consiste pas à pousser à la conversion des peuples à sa doctrine. Il y a trop d'éléments historiques, sociologiques, culturels qui s'opposeraient à ces conversions, sauf pour des cas individuels. Mais l'Église orthodoxe, par son humble présence, par sa Liturgie, par son témoignage, par son monachisme, par sa théologie – notamment par la conscience qui est la sienne de la transfiguration du monde et de la déification de l'homme – peut aider les « Occidentaux » à retrouver leurs propres racines et à en vivre. Là, sans doute, sera le ferment de l'union des Églises tant recherchée : l'amour et le respect les uns pour les autres et la revivification des racines les plus profondes qui remontent à « l'Église indivise ».

Nous espérons avoir modestement contribué à cette clarification par l'exposé des chapitres de cette sommaire présentation des fois orthodoxe et catholique comparées, dans l'amour des uns et des autres et de ceux qui liront ces lignes.

- « L'Église Orthodoxe » Olivier CLEMENT ; édit. PUF ; Coll. Que sais-je n°949 (1961).
- « L'essor du christianisme oriental » Olivier CLEMENT ; édit. PUF ; Coll. Mythes et religions N° 50 (1965).
- « Byzance et le christianisme » Olivier CLEMENT ; édit. PUF ; Coll. Mythes et religions N° 49 (1964).
- « L'Orthodoxie » Collectif ; édit. Buchet / Chastel (1979).
- « L'Orthodoxie » Paul EVDOKIMOV ; édit. DDB ; coll. Théophanie (1979).
- « Le Génie de l'Orthodoxie » Dumitru STANILOAË ; édit. DDB ; coll. Théophanie (1985).
- « L'Orthodoxie » Michel EVDOKIMOV ; édit. Mame ; 1990.
- « L'Orthodoxie, l'Église des sept conciles » ; Timothy WARE ; édit. Cerf ; coll. Sel de la Terre (2002).
- « La spiritualité orthodoxe et la Philocalie » Placide DESEILLE ; édit. Albin Michel ; coll. Spiritualités vivantes poche, numéro 197, (2003).
- « L'Orthodoxie » Évêque HILARION ALFEYEV ; édit. Cerf (2009).
- « Qu'est ce que l'orthodoxie ? » Antoine ARJAKOVSKY ; édit. Gallimard ; coll. Folio n°574 (2013).

Acédie.....	§ 120	Communion eucharistique n.	14
Agapè	n. 59	Concélébration	n. 15
Alexandre le Grand	§ 78	Concile	n. 10
Ambroise de Milan	§ 82	Constantin le Grand	§ 57
Amour	n. 59	Consubstantialité .. § 23, n.	38, 43
Amour courtois	§ 129	Corps du Christ	n. 44
Amour & vérité	§ 79	Couronnement	n. 54
Anaphore	n. 35	Cyrille d'Alexandrie	§ 82
Anastase le Sinaïte	§ 90	Déportation	n. 96
Apôtres	n. 4, § 82	Diabolos	n. 78
Arianisme	n. 21	Discos	n. 17
Ascension	n. 7	Dogme	n. 62
Aspasmos	n. 91	Druide	§ 78
Autocéphale	n. 11	Économie	§§ 9, 100, 112
Axion Estin	§ 21	Édit de Milan	§ 57
Basile de Séleucie	§ 82	Édit de Thessalonique	§ 57
Basile le Grand	§ 19	Église indivise.....	§ 3
Calvin, Jean	§ 132	Églises sœurs	n. 92
Cantiques	§ 95, n. 71	Église Une	n. 2, 25
Carnaval	§ 130	Encyclique	n. 82
Catéchumène	n. 69	En Église	n. 42
Cérémonial	n. 25	Éros	n. 59
Chapelet	n. 85	Éthique	§ 68
Chant liturgique	§ 95, n. 71	Évangile	n. 27
Charisme	n. 41	Exil	n. 96
Charité	n. 59	Filioque	n. 66
Chrétien	n. 1	Fin des temps	n. 5
Cimetière	n. 18, 50	Fins dernières	n. 9
Clotide	§ 5	Geste (une)	n. 28
Clovis	§ 5	Grégoire Palamas	§ 89
Cœnobium	n. 87	Hérésie	n. 20
Cœur.....	§ 68	Hiérarque	n. 60
Colives	§ 130	Hilaire de Poitiers	§ 82
Communion de foi	n. 12, 42	Humanisme	n. 82

Huss, Jean	§ 132	Orthros	n. 81
Hypostase	n. 26	Ostensoir	n. 75
Incinération	n. 50	Paix de l'Église	§ 57
Incorporation au Christ	§ 39, n. 44	Panthéisme	n. 39
Indivise	n. 22	Pape	n. 61
Indulgences	n. 89	Paraclet	n. 67
Innocent III	n. 63, §122	Paternité	n. 31
Intercommunion	n. 13, 72, 74	Pax romana	§ 78
Irénée de Lyon	§ 22	Pentarchie	§ 3
Jean Chrysostome	§ 51	Père (image du)	n. 31
Jean Damascène	§ 15	Pères de l'Église	n. 8
Jean le baptiste	§ 7	Persécutions (statistiques)	n. 58
Jérôme	§ 82	Photios	§ 98
Joie-plaisir	n. 56	Pierre	§ 82
Kérygme	§ 7	Pompe	n. 25
Komboskini	n. 85	Portes royales	n. 90
Liturgie	n. 48	Précurseur	§ 7
Luther, Martin	§ 132	Prélat	n. 93
LXX	n. 29	Prophétie	n. 47
Magie	n. 68	Prosphores	n. 16
Mariage	n. 54	Prototype	§ 54
Martyre	n. 73	Psautier	n. 71
Maxime le Confesseur	§ 89	Purgatoire	n. 89
Métamorphose	n. 79	Rachat	n. 88
Morale	§ 68	Rédemption	n. 37
Mort	n. 18	Retranchement volonté	n. 55
Mystères (manifestation)	n. 77	Sacerdoce	n. 34
Mystères (saints)	n. 45	Sacre	§ 47
Naissance virginalle	n. 3	Schisme	n. 19
Œcuméné	§ 78	Septante	n. 29
Ontologie	n. 33	Sophie	n. 23
Orientale (Église)	n. 25	Synaxaire en français	n. 57
Orientation liturgique	§ 131	Théodose le Grand	§ 57
Orthodoxie c'est l'Église	n. 2	Théophanie	n. 30

Théotoque	§ 82	Type	§ 54
Thomas d'Aquin	n. 80	Uniatisme	n. 82
Tombes	n. 50	Validité (sacrements)	n. 70
Tradition	n. 6	Vicaire (du Christ.)	n. 63
Transfigurer	n. 79	Virginité (de la M.d.D.)	n. 52
Transsubstantiation	§ 99	Vendredi (Grand)	n. 95
Trente	n. 76	Vocation	n. 53
Tuniques de peau	n. 49	Volonté propre	n. 40, 55
Turcocratie	n. 94		



Ce livre a été imprimé
par Orthdruk à Białystok en Pologne
en octobre 2015
Dépot légal octobre 2015